CINÉ
TELE-REVUE
Paraît tous les vendredis
39e ANNÉE
N° 5
30 JANVIER
1959
France 70 fr. fr.
Belgique 10 fr. b.
Suisse 0,90 fr. s.
Italie 150 lires
Hollande 1 florin
Gr.-Bretagne 2/-
Canada 20 cts
U. S. A. 35 cts

Dans ce numéro :

Agnès Laurent :
LE VRAI VISAGE DU « MAL DU SIECLE »

Agnès Laurent
(Ektachrome Sam Lévin.)

Dans son film espagnol, « Tentations », avec Armand Mestral. Il est pour elle un redoutable et peu scrupuleux amant.

A 21 ans, Agnès Laurent

SE TROUVE A LA CROISEE DES CHEMINS : ELLE SAURA BIENTOT SI ELLE EST L'ANGE ou LE DEMON DU CINEMA

par Robert CHAZAL

Avant de tenter de faire le point sur la carrière de Josette Chouleur, devenue Agnès Laurent qui, née le 28 janvier 1938, a juste vingt et un ans, il est difficile de ne pas évoquer l'accident d'auto dont elle fut récemment victime.

Devant la photo de cette quatre chevaux complètement disloquée, que conduisait le chanteur Billy Nencioli et qu'un camion heurta à pleine vitesse, on se demande encore comment la jeune comédienne a pu sortir presque indemne de l'aventure Et l'on se surprend à penser : si ce 3 novembre 1958 à 2 h. 45 du matin un mauvais sort avait voulu que l'accident fût beaucoup plus grave et qu'Agnès Laurent fût à jamais perdue pour le cinéma. quel vide aurait-elle laissé ?

Se poser cette question (avec la joyeuse certitude qu'elle est sans objet). cela revient à se demander la place qu'occupe Agnès Laurent parmi les jeunes artistes qui font le théâtre et le cinéma d'aujourd'hui.

Pour y répondre, il faut peut-être poser d'autres questions et principalement : « Qu'en ont fait les Français ? Qu'en font, en ce moment, les Espagnols ? Qu'en feront bientôt les Américains ? »

« UN AMOUR DE POCHE »

Les Français ont fait d'Agnès Laurent une jeune vedette aux possibilités multiples. aux espoirs nombreux, aux métamorphoses incessantes mais qui, justement à cause de ses innombrables facettes, n'a pas pris sa place, capable qu'elle semble être de les occuper toutes. Il est intéressant. sans doute. de faire ainsi la démonstration de tant de possibilités. Mais il est aussi dangereux de se trop disperser.

Le producteur René Thévenet qui a aidé Agnès Laurent à devenir ce qu'elle est, a, sans doute. cherché à montrer les nombreuses aptitudes de sa protégée. Des « Collégiennes » à « Un Amour de Poche » en passant par « Marchands de Filles » et « Mademoiselle Strip-tease ». Agnès Laurent a pu faire preuve de qualités nombreuses. C'est pourtant dans « Un Amour de Poche » que nous la préférons. Non pas pour le film mais pour ce qu'elle y fait, pour ce qu'elle y laisse deviner d'un talent jusqu'ici encore incomplètement exploité. mais qui finira bien par trouver son plein emploi.

Avec Armand Mestral, en touriste, entre les prises de vues, elle fait connaissance avec l'Espagne et Barcelone.

Vincent Parra profite de leurs moments de loisirs pour se promener avec elle dans la ville qu'il connaît bien. Les voici sur une place de Barcelone. Avec lui, ce n'est plus en touriste qu'elle découvre l'Espagne.

LES « TENTATIONS » FAITES FEMME

En ce moment, Agnès est en Espagne où elle tourne « Tentations ». Si sa carrière française peut faire hésiter entre l'ingénue et la femme fatale, ici, pas de doute : Agnès joue les femmes fatales. Elle est chargée par son amant, le redoutable Armand Mestral, de devenir la maîtresse de Vincent Parra (le frère cinématographique d'Armand Mestral dans le film) qui, au grand désespoir de sa famille, veut entrer dans les ordres.

Et, de ce fait, Agnès, devenue la danseuse Thérèse, réussira dans son entreprise. Femme fatale plus ravageuse encore qu'elle se le croyait, elle finira par faire tuer son amant et faire emprisonner celui qui avait renoncé au service de Dieu pour l'épouser.

B.B. OU L.L. PREMIERE ?

En Amérique où l'on réclame Agnès depuis longtemps, les alternatives sont aussi nombreuses.

D'abord, qui l'engage ? Burt Lancaster ou Seven Arts ?

En réalité, cette question a déjà sa réponse. Le contrat avec « Seven Arts » est signé cette semaine.

Cette formalité (importante) étant remplie, les Américains et Agnès, avec eux, sont placés devant une autre alternative : quel prénom adopter ? Agnès se prononce trop difficilement en anglais et donne un son dur. Si cela est admissible pour Agnès Moorehead, personnage dur s'il en est, ce l'est beaucoup moins pour une jeune première. Et c'est pourquoi nous proposons Laurette... Laurette Laurent, ce serait charmant, non ? Surtout avec l'accent américain !

Mais lorsque le problème de prénom sera résolu, il en restera d'autres et notamment la façon d'utiliser Mlle Laurent. On a dit que l'on voulait en faire une nouvelle B.B.

A cela Agnès a déjà répondu avant même qu'on lui pose la question : « Plutôt Agnès première que B.B. deux ». Ce qui est non seulement légitime mais, surtout, parfaitement astucieux. La longue histoire montre que si les auteurs ont souvent avantage à se copier les uns les autres (et les auteurs contemporains s'en privent moins que quiconque), c'est le contraire pour les interprètes. L'énorme masse des comédiens ratés est pleine de faux nouveaux Pierre Fresnay, Jean Gabin, Gérard Philipe, Edwige Feuillère ou Michèle Morgan.

Mais il est probable qu'Agnès aura peine là-bas comme ici à imposer sa propre personnalité. Certaines, comme Pascale Petit ou Mylène Demongeot, entrent en force et, d'emblée, font la loi dans une jungle où l'on ne déteste pas les griffes. Agnès Laurent n'est pas de cette espèce. Et peut-être, qu'au lieu de se demander à propos d'Agnès Laurent si elle sera ange ou démon au cinéma, on ferait peut-être mieux de se demander simplement qui elle est dans la vie.

LE MAL DU SIECLE

Il est assez difficile de passer une heure avec une jeune personne de l'âge et du milieu d'Agnès Laurent sans entendre parler de l'abominable condition de la jeunesse actuelle. Saint-Germain-des-Prés, Sartre et Françoise Sagan sont invoqués, en même temps maintenant que « Les Tricheurs », Bernard Buffet et Brigitte Bardot.

Le mal du siècle torture tous ces « malheureux ». Et l'on nous invite à verser une larme tiède sur les heures douloureuses où tous ces esclaves de la célébrité perdent le goût de vivre.

Agnès Laurent n'est pas de ceux-là. C'est probablement parce qu'elle porte en elle le vrai mal du siècle. Le divorce rapide de ses parents en fit une enfant peu heureuse, ballotée d'internat en internat. Le type même de l'enfant du siècle dont la solitude est pire que celle des autres parce qu'elle aurait pu être facilement évitée.

Quand elle est montée de Lyon à Paris sous le fallacieux prétexte de faire du secrétariat (métier sûr !) elle a très vite abordé aux rives de Montparnasse, attirée par la sculpture et peut-être aussi les sculpteurs. Elle ne fut pas beaucoup plus heureuse qu'à Lyon. Elle avait sans doute la liberté, mais elle s'ennuyait et, de son propre aveu, en était souvent réduite au café crème et à la solitude au fond des salles de café.

Elle n'avait pas le goût de discuter sur l'existence et l'existentialisme. Elle se contentait de subsister, ce qui est peut-être moins glorieux mais infiniment plus utile.

Et puis, la vie daigna sourire et Agnès a enfin trouvé, sinon la joie de vivre, du moins le calme et l'assurance que le sort ne lui était plus obstinément contraire.

Elle ne semble pas, pour autant, avoir oublié que tout n'a pas été rose dans son enfance. Elle sait sourire — et même de façon charmante — mais son sourire est rarement exempt d'une certaine mélancolie. Dans ses yeux il y a plus souvent de l'ironie que du rêve. Il n'y a donc pas à se poser cette question : ingénue ou femme fatale ? Agnès Laurent, d'évidence, n'est pas l'ingénue telle qu'on l'imagine : blonde, immatérielle et un peu bêbête. Ses vingt et un ans ont été trop remplis pour ne pas l'avoir (utilement) marquée.

Alors ? Femme fatale ? C'est un bien gros mot. Et, en tout cas, si l'on entend par femme fatale, la créature à l'œil lourd, aux charmes puissants, aux attitudes audacieuses, on trouve qu'il y a loin de ce personnage mythique à la gentille Agnès Laurent.

Mais les notions de femme fatale et d'ingénue ont évolué. Ce n'est pas pour rien que l'on a créé l'ingénue perverse et ce n'est pas sans raisons que l'on a surnommé Agnès la « vamp de poche ». Et l'on ne doit pas se tromper beaucoup en situant Agnès comme un petit personnage inquiétant, dont le sourire est souvent trompeur, le regard trop observateur pour être de tout repos, dont

Dans « Tentations », avec Vincent Parra pour qui elle devient une véritable femme fatale : elle le détourne des ordres et le conduit en fin de compte à la prison.

les attitudes ont ce charme immédiat qui font penser qu'elles ne peuvent pas ne pas être un peu étudiées, dont la tranquille détermination justifie tous les espoirs.

Avec de tels atouts Agnès Laurent est en train de très joliment réussir sa carrière. Il ne lui restera ensuite — c'est peut-être plus difficile — qu'à très joliment réussir sa vie...

Agnès Laurent telle que la voyait en moyenne le cinéma français, faisant fond sur sa jeune beauté. Que fera d'elle Hollywood ?

Cecil B. De Mille, qu'accompagne son fidèle Henri Wilcoxon, montre à J. v. Cottom un numéro de « Ciné-Revue » et lui confie : « Savez-vous que c'est dans « Ciné-Revue » que je trouvai ma Dalila : en voyant une photo de Jean Simmons que vous aviez publiée sur toute la page. J'ai aussitôt téléphoné à Londres ; mais Jean était sous contrat avec la Rank Organisation et je ne pus l'avoir. C'est pourquoi j'ai engagé Hedy Lamarr ». Il rappela ce souvenir à J. v. Cottom, parce que le numéro de « Ciné-Revue » qu'il tenait en main représentait justement en couverture Jean Simmons et Victor Mature (qui fut Samson), alors partenaires dans « La Tunique ».

ADIEU A UN AMI

Avec CECIL B. DE MILLE, dont la vie se confondit avec celle de Hollywood, c'est le prince des «Showmen» qui vient de mourir

par J. v. Cottom

Prophète d'une époque de l'humanité qui commença avec la Bible, il a manqué un autre grand rendez-vous de l'histoire et du cinéma : la conquête des autres mondes par les hommes.

La dernière fois que je le vis, l'an dernier à Paris, où il venait superviser le lancement des « Dix Commandements » en Europe, Cecil B. De Mille m'avait dit : « Je considère ce film comme mon testament ». Mis à part « Les Boucaniers », dont il a supervisé la réalisation, « Les Dix Commandements » auront, en effet, été son testament cinématographique, son dernier film, celui aussi qui contenait entièrement l'homme, l'artiste et le showman.

Entre ces deux photos de Cecil B. De Mille à son bureau à Hollywood : près d'un demi-siècle de cinéma américain.

Tout De Mille est dans ce film : son sens du gigantesque, qui se traduisit par une réalisation grandiose ; son amour du cinéma, présent dans le maniement des foules et les vastes mouvements de caméra ; son sens de la mission d'un film : il voulait surtout rappeler à l'humanité l'éternelle vérité de la charte de vie qui lui fut un jour donnée à travers Moïse ; son extrordinaire compréhension du public : le triomphal succès remporté par son film est témoin de la justesse de ses vues en ce qui concerne les goûts des foules.

A l'âge de six ans, en costume de petit Lord Fauntleroy.

« UNE SECRETAIRE QUI TRAVAILLE DEPUIS 10 ANS CHEZ M. DE MILLE EST UNE NOUVELLE. »

Mais avant de parler de la prodigieuse carrière de Cecil B. De Mille, je voudrais dire qui était l'homme. Nous nous étions rencontrés pour la première fois à Hollywood en 1946. Depuis, nous nous étions revus de temps à autre et une semblable amitié s'était établie entre nous. Quand on connaissait bien Cecil B. De Mille, il n'était pas possible de ne pas éprouver pour lui de l'amitié. Il croyait totalement et profondément au cinéma et à son métier. Il y avait toujours en lui une prestigieuse jeunesse, cette jeunesse que seule peut maintenir la foi chez un être. Et il était un compagnon toujours plein de gentillesse et de prévenance.

Il était lui-même d'une admirable fidélité en amitié. Son équipe comportait toujours nombre de ses collaborateurs du début de sa carrière de producteur, et il n'oubliait pas plus les humbles que les puissants : pour tous ses films, il avait une liste de figurants à qui il faisait immanquablement appel. Nombre de ses employés travaillaient avec lui depuis trente ans et on avait coutume de dire à Hollywood qu'il n'existait pas aux Etats-Unis une seule entreprise où on pût être plus assuré de demeurer à vie. Son plus proche collaborateur, Henri Wilcoxon, dit un jour : « Une secrétaire qui ne travaille chez M. De Mille que depuis dix ans peut être considérée comme une nouvelle ». Cette constance et cette fidélité dépeignent admirablement l'homme qu'était Cecil B. De Mille.

Il faisait preuve de la même fidélité en amour. Il avait épousé, en 1902, Constance Adams, la fille d'un juge du New Jersey, et elle avait été le seul amour de sa vie. Ils eurent ensemble quatre enfants et douze petits-enfants ; ils menèrent une existence heureuse et discrète, à l'écart de la vie mondaine de Hollywood, dans leur grande maison où, presque chaque soir, possédé par son amour du cinéma, C. B. montrait un film à sa famille dans la salle de vision privée qu'il s'était fait construire.

Avant de partir à Hollywood, il fit du théâtre à New York. Le voici dans le rôle de Florestein de » Bohemian Girl ».

En 1914, à Hollywood, avec son frère William. Hollywood n'avait pas encore un an.

« SI ON VEUT GAGNER BEAUCOUP D'ARGENT AU CINEMA, IL FAUT EN DEPENSER BEAUCOUP »

Il aurait pu cesser de travailler depuis longtemps, tant ses films l'avaient fait de nombreuses fois millonnaire (en dollars). Mais, malgré l'affection cardiaque dont il souffrait depuis trois ans, il continuait à se passionner à raison de douze à quinze heures par jour pour de nouveaux projets de films — qui, pourtant, ne devaient rien lui rapporter, puisque, depuis « Les Dix Commandements », il avait décidé de verser leur bénéfice à des œuvres de charité. Dans la vie, il était très économe. Cela n'allait jamais jusqu'à l'avarice, mais il avait horreur de l'argent sottement dépensé. Il me dit un jour : « Pour moi, un dollar est un dollar, mais, quand je fais un film, je dépense des fortunes. Voyez-vous, mon cher Joe, au cinéma, si on veut gagner beaucoup d'argent, il faut pouvoir en dépenser beaucoup ».

Il venait ainsi de définir la plus extraordinaire de ses qualités : celle qui fit de lui le prince incontesté des « showmen », c'est-à-dire de ces hommes qui devinent ce qu'aime le public et qui ont le talent de créer les spectacles qui répondront à ses goûts. Cette qualité, Cecil B. De Mille la possédait à un degré incomparable. On peut dire qu'en ce domaine, il fut le seul à ne jamais se tromper. Tous les films qu'il produisit au cours de son demi-siècle de carrière furent des succès. A l'exception d'un seul. Il n'eut, en effet, qu'un seul échec, ce fut lui-même qui me l'avoua, avec son film, « Four Frightnened People ». Et son nom en devint aussi connu du grand public que celui des plus grandes vedettes. Ce fut un de ses principaux rivaux qui, un jour, me dit à Hollywood : « De Mille est le seul qui, dans le cinéma mondial, quand il figure au générique d'un film, repousse dans l'ombre ceux des stars de la distribution ».

Il obtint tant de succès et une telle notoriété parce qu'il ne reconnaissait qu'un seul maître : le public. Il avait coutume de dire : « Les seuls Oscars que j'ai gagnés sont ceux que m'a accordés le public ». Et ce sont les plus importants, il faut bien le dire. Avoir produit plus de septante films, qui furent vus et applaudis par une fois et demie la population de la terre entière et qui rapportèrent 750 millions de dollars, cela n'équivaut-il au plus extraordinaire « Oscar » dont puisse rêver un homme de cinéma ?

Cecil B. De Mille était sans doute le seul producteur et le seul réalisateur à être connu dans le monde entier. En arrivant au studio Paramount, lors de la visite qu'il y fit tout récemment, Mikoyan demanda avant toute autre chose : « Comment va M. De Mille ? » C'est que, pour lui, Hollywood s'identifiait avec ce géant du spectacle. La vie de Hollywood s'identifie d'ailleurs effectivement avec la vie de Cecil B. De Mille. Ce fut lui qui créa Hollywood.

SA VIE S'IDENTIFIA AVEC CELLE DE HOLLYWOOD

Quand il arriva en 1913 dans ce coin de Californie, Los Angeles n'était qu'un petit village sans importance. Il loua une grange et il entreprit d'y tourner un film, « The Squaw Man », qui était le premier long-métrage réalisé en Californie et qui, inventant un nouveau style cinématographique, lança Hollywood. Ce fut lui aussi qui donna au « star-system » sa véritable forme, lui encore qui créa ce que l'on devait appeler le « sex-appeal », lui également qui, pour créer des occasions favorables à ce sex-appeal, imagina d'introduire la caméra dans une salle de bain (les innombrables scènes de bain à l'écran vinrent de là). Il n'est guère de caractère du cinéma américain et du cinéma tout court où on ne trouve pas, à la base, sa présence. Mais ce qui fit surtout son grand titre de gloire, ce fut la manière spectaculaire dont il interpréta la Bible. La sorte de merveilleux grand enfant, amoureux des belles histoires, qu'il était y trouvait la plus riche mine de fables fascinantes ; la Bible était aussi pour lui la Vérité et le cinéma lui apparaisait comme le moyen idéal d'apporter cette Vérité au grand public.

Nul autant que lui ne contribua à imposer dans le monde entier la fascination que pouvait exercer Hollywood sur les foules et, jusqu'au bout, il offrit parfaitement l'image du réalisateur de films tel que l'imaginaient les foules ; il resta fidèle au costume traditionnel de l'emploi : bottes, chemise à col ouvert, sifflet d'argent pendu à une chaîne d'argent qu'il avait autour du cou, haut-parleur et micro à la portée de la main. Cela faisait intégralement partie de son métier de showman.

« LE PATRON REALISERA LA CONQUETE LE PREMIER FILM SUR DES AUTRES PLANETES

Avant lui, personne n'aurait jamais songé qu'on pût risquer des millions dans la production d'un film religieux. En 1923, avec la première version des « Dix Commandements », il prouva que ce genre de films pouvait devenir une mine d'or et il continua par la suite avec « Le Roi des Rois », « Le Signe de la Croix », etc. C'est qu'il conçut ces films religieux, ainsi que tous ses autres films, comme du spectacle. Au fond, il voulait faire de chacun de ses films ce qu'il avoua pour l'un d'eux en lui donnant ce titre programme : « Le plus grand spectacle du monde ». Il prenait un immense plaisir à concevoir, à préparer et à réaliser ces spectacles parce qu'il imaginait à l'avance, avec une prodigieuse sûreté d'intuition, le plaisir que le public prendrait à les voir. Et il les réalisait avec une minutie d'archéologue. Il me confia un jour : « J'ai dépensé en moyenne 100.000 dollars pour les recherches préparatoires à la production de chacun de mes films ». Il exigeait avec une sorte de superstition que le moindre détail historique correspondît à la réalité. A partir de là, il laissait aller librement son imagination et son goût du colossal.

Quand il disait que « Les Dix Commandements » devaient être son testament, il voulait dire qu'il entendait y résumer sa conception du monde, de la vie et du cinéma, mais non que ce devait être son dernier film. Au moment où la crise cardiaque qui devait l'emporter le terrassa, il travaillait à plusieurs projets de films dont une histoire spectaculaire de la révolution russe, ce dont ne se doutait guère cet autre autre « showan » qu'est Mikoyan quand il demanda de ses nouvelles. Il était infatigable et, lorsqu'il fêta ses 77 ans voici plusieurs mois, un de ses collaborateurs affirma : « Le patron sera le premier cinéaste à réaliser un film sur la conquête des autres planètes quand les hommes y auront pris pied ». Cecil B. De Mille aura manqué son rendez-vous avec cette nouvelle étapé dans l'histoire de l'humanité, qui va peut-être clore celle qui commença avec la Bible, dont il fut l'interprète le plus extraordinaire au cours des âges.

LE SECRET DE Mr. HOLLYWOOD : IL NE DORMAIT QUE CINQ A SIX HEURES PAR JOUR

Il est mort de la mort de tous les hommes d'action des temps modernes : son cœur a fini par ne plus tenir. Pourtant, il était solide pour résister durant si longtemps au rythme de vie qui lui était imposé : Cecil B. De Mille n'avait besoin que de cinq ou six heures de sommeil par jour ; cela lui permettait de travailler quinze heures sur vingt-quatre ; hors de son travail de production et de réalisation des films, il répondait à quelque mille lettres par semaine et, deux secrétaires l'accompagnaient partout, pour prendre note sous sa dictée. Et, malgré son âge, il n'hésite pas à faire une épuisante tournée à travers les Etats-Unis pour présenter « Les Boucaniers ». Quand on conversait avec lui, on ne se serait pas douté que cet homme au regard enpreint de bonté, de bonhomie et d'humour pouvait posséder une telle énergie. Mais, lorsqu'il dirigeait une foule de plusieurs miliers de figurants, il était transformé. Il devenait un général commandant une grande bataille, plus même : une sorte de démiurge. Dès lors, plus rien de lui était impossible ; il était vraiment inspiré et c'était une inspiration qui allait naturellement dans le sens du spectaculaire ; on devinait qu'il aurait pu, sur-le-champ, faire construire une pyramide d'Egypte rien que pour le plaisir de filmer, en une gigantesque prise de vues, des milliers d'hommes s'y affairant comme des fourmis.

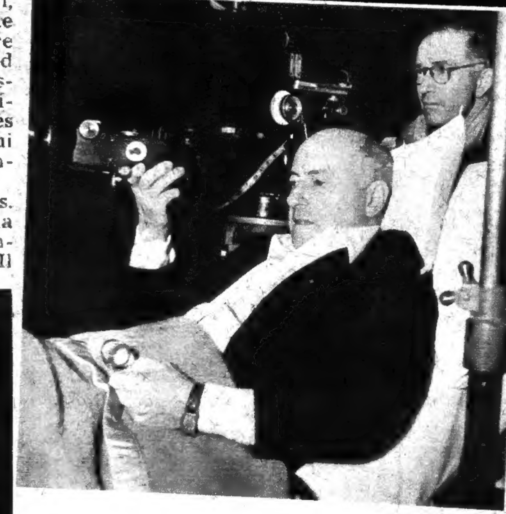
A ce moment-là, les deux hommes qu'il y avait en lui se rejoignaient. Ce fut Anne Bauchens (sa fidèle collaboratrice qui travaillait avec lui depuis 1917) qui me dit : « Il y a deux hommes en M. De Mille : l'un possédé par le business quand il travaille et qui est plein d'exigences pour lui-même aussi bien que pour les autres ; l'autre qui, dans la vie privée, est d'une inégalable gentillesse et qui raconte une histoire mieux que personne au monde ». Quand il dirigeait un film, ces deux hommes-là se rejoignaient en lui : le conteur inimitable, qui croyait aux belles histoires qu'il racontait, et l'homme d'affaires qui savait dans quel sens il devait les conduire pour réussir.

Hollywood commit pas mal d'erreurs. Cecil B. De Mille m'en parla lorsque la mode du néo-réalisme traversa l'Atlantique et gagna le cinéma américain. Il ne s'y laissa jamais prendre parce qu'il savait que le public voulait par-dessus tout du spectacle et des occasions de rêver. Imperturbablement, au risque de paraître démodé, il continua à produire du spectacle et du rêve, alors qu'autour de lui, on voulait livrer sur les écrans des tranches de vie « réelles ». Ce fut lui qui eut raison : Hollywood revient aujourd'hui aux films qui mettent en jeu une mise en scène imposante, parce que ce sont ceux-là que demande plus que jamais le public.

C'est pourquoi, avec Cecil B. De Mille, c'est vraiment « Monsieur Hollywood » que nous venons de perdre...

Cet amateur de colossal, ce manieur de foules s'intéressait au plus infime détail quand il dirigeait un film : le voici indiquant à Dorothy Lamour, pour « Le plus grand Spectacle du Monde » comment une acrobate doit saisir par les dents l'appareil auquel elle s'accroche dans le vide.

Producteur, il restait acteur sur le plateau : il montre à ses interprètes de « Samson et Dalila » comment on pare un coup de lance.



Il était infatigable : lorsqu'il dirigea « Union Pacific », il avait subi une grave opération peu de temps avant le premier tour de manivelle. Il dirigea le film étendu sur une civière.

Mais derrière le « showman », il y avait surtout un homme qui pratiquait simplement le bonheur : le voici, lors de son 75e anniversaire, photographié avec sa femme sur le seuil de leur maison. Mme De Mille fut durant 57 ans son seul amour.

Il inventa le sex-appeal et, le premier, lança la mode des bains de jolies vedettes devant la caméra (Claudette Colbert dans « Le Signe de la Croix »).

Cette photo est un document historique : elle marque en fait la naissance de Hollywood en tant que haut lieu du cinéma. Le bâtiment est le premier studio : la grange acquise et transformée par Cecil B. De Mille. Le film réalisé est « The Squaw Man », le premier long métrage produit en Californie. A droite, le premier « set » ayant jamais existé à Hollywood. Cecil B. De Mille est au centre de toute son équipe, les doigts passés dans la ceinture.

« Je suis guéri », avait dit John à Madge. Mais la démonstration à laquelle il se livra ne fut guère convaincante.

Il avait suivi Madeleine et l'avait vu se jeter à l'eau. Il put heureusement la sauver.

SUEURS FROIDES :

Où James Stewart et Kim Novak, avec la complicité d'Alfred Hitchcock, nous donnent le vertige

Cela devait arriver. La rencontre d'Alfred Hitchcock, le maître du suspense, avec Boileau et Narcejac, les auteurs des « Diaboliques », ne pouvait manquer de nous donner le vertige. Le film s'intitule d'ailleurs, en version originale, « Vertigo » et son titre français, « Sueurs Froides », lui convient admirablement.

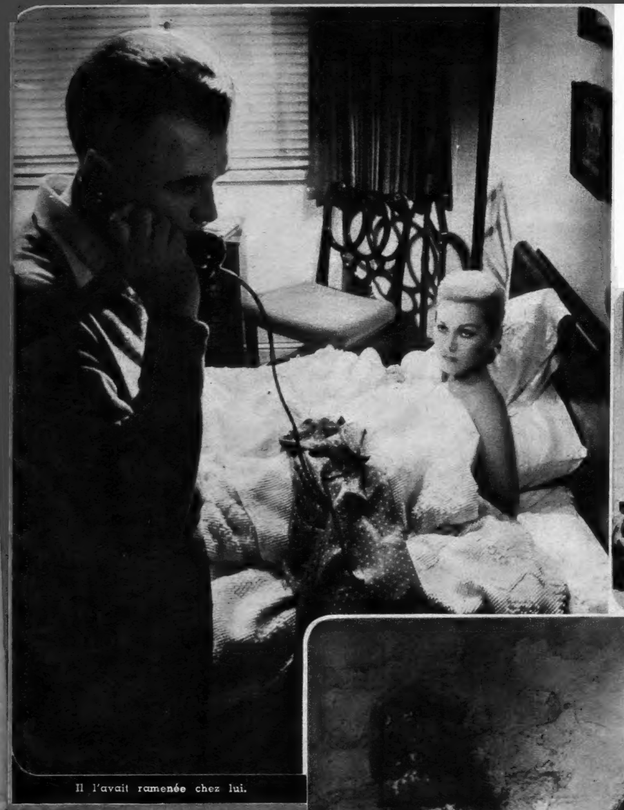
C'est, en effet, du roman de Boileau et Narcejac, « D'entre les Morts », que s'inspire ce film Paramount, en Vistavision et Technicolor. James Stewart en est le principal et talentueux protagoniste : il ne cesse pratiquement pas d'apparaître dans le champ de la caméra durant les deux heures de projection. Il est sujet au vertige et c'est lui qui nous donne surtout le vertige, par la vérité de son interprétation dans les exceptionnelles circonstances où le fait évoluer Alfred Hitchcock avec une habileté diabolique.

A ses côtés, Kim Novak tient un rôle capital puisque c'est elle qui l'entraîne dans une authentique affaire de meurtre et, sous la direction experte d'Alfred Hitchcock, elle se révèle, cette fois, actrice consommée — sans rien perdre, Dieu merci, de sa beauté.

Il est enfin dans le film une troisième grande vedette : la ville de San Francisco. Elle n'avait jamais été photographiée avec tant d'originalité et de talent et c'est dans cette photographie surtout que la couleur fait merveille. Pour mesurer tout le parti qu'un Hitchcock peut tirer du cadre où se joue l'action d'un de ses films, que l'on se souvienne des images inimitables qu'il donna de la Côte d'Azur dans « La Main au Collet ». Il « réinvente » ici San Francisco, comme il « réinventa » alors la Riviera française. Il est véritablement tombé amoureux, on le sent, de la vertigineuse beauté de la ville.

Quant au scénario, il est bien fait, lui aussi, pour donner le vertige — un vertige intérieur cette fois — au spectateur. James Stewart est chargé par un ex-collègue de la police de protéger sa femme (Kim Novak), qui est atteinte d'une dépression capable de la pousser au suicide. Elle est convaincue qu'elle est possédée par l'esprit de sa grand-mère, laquelle lui prend sa propre vie. Le détective tombe amoureux d'elle et, un jour, à cause du vertige auquel il est sujet, il ne peut l'empêcher de se jeter du haut de la tour d'une église. Quelques mois plus tard, il rencontre une autre jeune femme qui a, avec la morte, une ressemblance frappante. Si, à ce moment-là, en présence de cette « résurrection », vous n'êtes pas pris de vertige, si vous ne ressentez pas des sueurs froides, c'est que vous possédez une force d'âme quasi inhumaine...

J.-M. SWAMP.



Il l'avait ramenée chez lui.

Il devait la retrouver peu après — pour mieux la reperdre.

Un jour, en rue, il aperçut une fille qui ressemblait étrangement à Madeleine. Il la suivit. Elle le reçut sans aménité.

Il était étrangement attiré vers Judy, qui lui rappelait tellement Madeleine. Il la força à s'habiller et à se coiffer comme celle-ci.

Le drame, soudain, allait éclater avec violence.

Devant les photographes, les mains dans les poches et l'appareil en bandoulière, les quatre jeunes mariés sortent de la mairie.

Philippe Lemaire parlemente avec le délégué des photographes et argue en vain de sa bonne foi.

Philippe Lemaire et sa femme Claude ; Jacky et son mari Daniel Cauchy.

Devant les photographes en grève,

PHILIPPE LEMAIRE et DANIEL CAUCHY

ont épousé deux sœurs, Melles Mouton

par Paul-A. BUISINE, correspondant de « Ciné-Revue » sur la Côte d'Azur.

(Ph. Paul-Louis.)

Généralement un mariage de vedette se traduit par de grands mystères, une mise en scène spectaculaire et tous les flashes des photographes en action. Or, cette fois, deux vedettes se mariaient en même temps, n'en avaient rien caché et, exception confirmant la règle, tout se passa de la manière la plus imprévue.

Aucun secret quant au lieu, à la date et à l'heure de la cérémonie et les futurs époux ne jouèrent à cache-cache avec personne. Devant le représentant du maire de Nice, Philippe Lemaire devait épouser Mlle Claude Mouton, danseuse à l'Opéra et plus connue sous le patronyme de Claude Montbazon. De son côté, Daniel Cauchy devait convoler en justes noces avec Jacqueline Mouton, que tous surnomment « Jacky ». Deux sœurs fort jolies et se ressemblant à un tel point que l'on pensait qu'elles étaient jumelles, devenaient belles-sœurs, et deux amis de longue date devenaient, eux, beaux-frères.

Le commandant Gastaud, adjoint au maire, en ce samedi 17 janvier, à 11 heures, venait d'unir Yvette Chabran, employée des P.T.T., à son camarade de bureau Jean Tinet, avant de procéder à cette double union qui ne fut pas, comme les intéressés le désiraient, simultanée. La raison en était que Daniel Cauchy et Jacqueline Mouton étaient les témoins de Philippe Lemaire et de Claude Mouton, et vice-versa.

Dans le fond de la salle, les curieux qui s'y pressaient purent croire que l'on répétait deux fois la cérémonie à l'intention de la radio et des photographes. Les quatre mariés durent parlementer afin de pouvoir garer leur voiture à l'endroit réservé aux mariages, aucun représentant de la force publique ne voulant croire que c'étaient là les « vedettes » qui, tout simplement, s'amenaient dans une « 402 » noire, pilotée par un ami. Quant à la foule, elle attendait bien sagement sous le soleil, parmi les marchandes du célèbre Marché aux Fleurs. Bien que la cérémonie, toute simple, fût terminée, personne ne sortait.

C'est qu'une tragi-comédie imprévue se déroulait à l'intérieur. La salle des mariages ne fut à aucun moment illuminée par les « flashes » des photographes ; un seul opéra, timidement, pour le compte d'un journal local. Tous les autres étaient là, les mains dans les poches, l'appareil en bandoulière et ils laissèrent passer l'instant solennel de la signature et de l'échange des anneaux. Les photographes boudaient. Le motif en était que, la veille, nos acteurs n'avaient pas voulu se prêter à leurs exigences et se laisser saisir en des poses romantiques avec leurs fiancées dans un cadre typiquement local. Cela déchaîna une véritable grève.

La cérémonie du mariage terminée, Philippe Lemaire et Daniel Cauchy, qui n'y comprenaient rien, s'expliquèrent fort courtoisement avec les photographes. Philippe Lemaire assura qu'ayant joué, la veille au soir, à Montpellier, « La Prétentaine », il avait voyagé toute la nuit et, arrivé fourbu à Nice, avait uniquement souhaité prendre un moment de repos et que c'était pour cette seule raison qu'il avait donné ordre au portier de l'hôtel de ne point le déranger. Mlle Claude Mouton, qui est sa partenaire et avait voyagé en sa compagnie, en faisait autant. Mais le malheur voulut que ce fût durant cette période que photographes et journalistes se précipitèrent pour trouver porte close et une consigne intraitable. De là à passer aux conclusions les plus pessimistes, il n'y avait qu'un pas, qui fut franchi. De son côté, Daniel Cauchy, dans un autre hôtel, était couché avec 40° de fièvre et se trouvait entre les mains du docteur qui le droguait, le piquait, lui interdisant de sortir de sa chambre. Et Jacqueline Mouton veillait à son chevet pour lui administrer, aux heures dites, cachets et potions. Les réponses reçues par les photographes et journalistes les priant de s'abstenir, ne firent qu'accroître leur mauvaise humeur, et le principe d'une grève du « flash » fut décidé.

C'est pourquoi, inflexibles, les photographes, devant la porte de la mairie, firent une haie d'honneur aux jeunes époux, les mains dans les poches et l'appareil dans son étui. Fait sans précédent pour un mariage de vedettes. Et les deux couples, en prenant leur parti, gagnèrent leur voiture, pour rejoindre, à La Colle, « L'Abbaye » où avait lieu le déjeuner. Ils y convièrent leurs amis, dont votre serviteur et, sans faste, s'en allèrent, après avoir répondu aux bravos du public.

Au déjeuner, l'atmosphère fut détendue et l'on apprit que la jeune Mme Lemaire était fort émotive et qu'un rien la rendait mélancolique, tandis que Mme Cauchy, elle, se rit au contraire de tout et trouve une raison d'optimisme en tout événement. Toujours grippé, Daniel Cauchy, plutôt que de champagne, s'abreuvait de mixtures diverses qui lui faisaient faire la grimace. Une invitée était absente, c'était Sophie Desmarets, qu'une otite retenait à la chambre. Des Romains auraient retardé leur mariage. Mais les jeunes mariés de 1959 croient plus en l'amour que dans les présages.

DEUX SŒURS INTERCHANGEABLES

Mais les deux sœurs se ressemblent tellement que les deux acteurs ont pu en changer, par plaisanterie : Philippe embrasse Jacqueline Cauchy et Daniel fait tendrement la cour à Claude Lemaire.

Une silhouette se découpe sur la toile de fond d'un prestigieux feu d'artifice : Haroun Tazieff filme le Stromboli.

Les prises de vues ont eu lieu dans les conditions les plus difficiles.

Cet homme souriant, c'est Haroun Tazieff, le dompteur de volcans. (Ph. Michel Audrain.)

Dans LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE,

HAROUN TAZIEFF

fait de quarante volcans de spectaculaires vedettes

Que d'étonnants moments de cinéma on trouve dans « Les Rendez-vous du Diable ». On a souvent dit que la réalité souvent dépassait en fantastique la plus surprenante fiction. Ce qui se justifie dans le film de Haroun Tazieff, le plus audacieux vulcanologue du monde, l'un des rares hommes aussi qui aient eu le courage de descendre dans un cratère en activité.

Voilà qui pose le climat de ce film qui ne ressemble à aucun autre. Certes, vous avez peut-être déjà vu, grâce au cinéma, un volcan lançant de la lave. Le Stromboli inspira même à Rossellini un film qui ne fit pas honneur à sa prestigieuse vedette. Haroun Tazieff, au contraire, nous a vraiment donné l'occasion, comme il dit, d'être au rendez-vous du diable. Le feu de la terre, il s'en éprit un jour, comme ça, un peu comme on tombe amoureux d'une jolie femme. Mais un volcan, c'est bien plus dangereux qu'une femme, fût-elle une tigresse ou une vamp ! Fasciné, avec le concours de Pierre Bichet, armé d'une caméra, Tazieff est donc parti à la découverte des volcans ; il y en a 700 un peu partout dans le monde mais le géologue-explorateur n'en a filmé que 40. C'est dire la difficulté de l'entreprise, une entreprise jamais tentée auparavant. Parmi ces volcans, il y a, comme dans l'Olympe cinématographique, des vedettes de première grandeur et d'autres, de moindre importance. Il y a aussi des étoiles éteintes, maintenant livrées au calme après une vie orageuse (c'est le cas de le dire !). Cela forme un ensemble complet, si extraordinaire aussi que le Tout-Paris, qui assista à la première de gala tout récemment — et l'ex-roi des Belges ainsi que la princesse Liliane, amis personnels de Tazieff, firent tout spécialement le déplacement pour applaudir le film — réserva aux « Rendez-vous du Diable » un accueil vraiment triomphal.

« C'est un jeu dangereux mais diablement excitant », a dit Haroun Tazieff en parlant de son travail. Voilà qui reste bien en-dessous de la vérité. En effet, depuis que l'audacieux vulcanologue abandonna son poste de géologue à l'Université de Bruxelles, il a risqué la mort — et quelle mort affreuse ! — à de nombreuses reprises non pour apporter des frissons gratuits aux spectateurs mais pour leur faire partager sa passion. Il est ainsi descendu au fond du Bromo, à Java ; il est descendu, en Italie à l'intérieur de la « cheminée » du Stromboli ; au Japon, il s'est promené au bord du Sakura Jima, que les habitants de cette région inhospitalière mais féconde considèrent comme un dieu ; il a découvert le dôme de lave du Mérapi, également à Java ; dans la république de Salvador, en Amérique Centrale, il a vaincu un volcan nous montrant le plus merveilleux feu d'artifice du monde ; le Capelinnos, dernier-né des volcans en activité, ceci aux Açores, n'a pu nous cacher ses secrets ; le Niragongo, le plus curieux volcan du Congo, est une vieille connaissance puisque Tazieff le connait depuis 1948 et n'ignore rien de ses caprices. Mais à quoi bon énumérer des noms puisque, des quatre coins du monde, le « dompteur de volcans » a ramené des images tout à fait extraordinaires dont il a fait un documentaire formidable, qui est aux volcans ce que « Le Monde du Silence » fut aux profondeurs sous-marines. Jamais la Nature n'a été plus grande vedette. Et la couleur situe l'ensemble dans son climat le plus fantastique.

Paul DEGLIN.

Vision de cauchemar : du fond du Sakura-Jima surgit une puissante explosion.

Le feu d'artifice de l'Izalco, en Amérique Centrale.

La coulée de lave de l'Etna vue la nuit. →

Maurice Chevalier, toujours très alerte en dépit de ses 71 printemps, s'imagine ainsi dans cinquante ans.

Moderne Mathusalem,

MAURICE CHEVALIER

a mystifié les « Parisiens » du Numéro Spécial

« Vous êtes un « vieux » Parisien, mon cher Maurice, il faut absolument que vous veniez présider mon émission consacrée au « Paris des Parisiens », lui a dit, l'autre soir, au téléphone, Jean Nohain. Et il s'empressa de raccrocher immédiatement !

Maurice Chevalier qui, à 71 ans, conserve une vitalité à faire soupirer d'envie bien des septuagénaires, ne pouvait donc faire faux bond. Mais il avait préparé une surprise à celui qui avait osé le traiter de « vieux » ! Il s'est amené en coulisses de « Numéro Spécial », camouflé derrière une barbe tombant jusqu'aux genoux. Si bien que Jean Nohain est passé plusieurs fois à côté de ce Mathusalem moderne sans reconnaître Maurice.

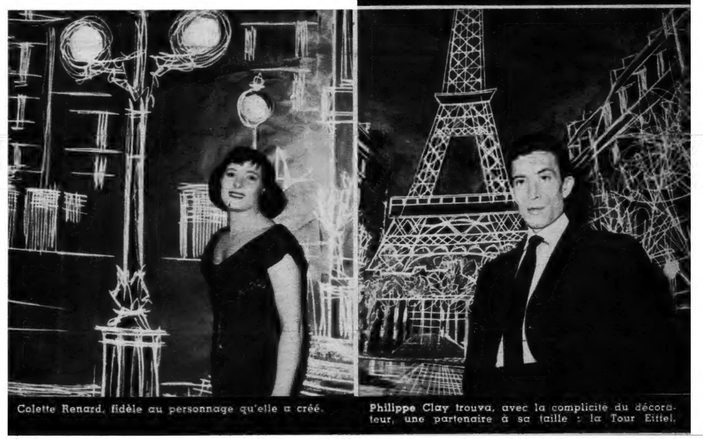
D'ailleurs, ce dernier a intrigué, ce soir-là, bien d'autres Parisiens venus apporter leur concours à la gloire de Paris : Félix Marten et Nadine Tallier qui, dans un coin des coulisses, auraient volontiers joué, même en dehors des caméras de cinéma, une tendre comédie ensemble ; Jean Tissier, qui contait fleurette, entre deux danses, à deux belles du French-Cancan ; Francis Linel et une Parisienne d'adoption : Annie Fratellini, grimée ce soir-là en jeune nègre ; Philippe Clay qui, pour une fois, avait trouvé un décor à sa taille : la Tour Eiffel.

Mais Maurice Chevalier dut cependant reconnaître qu'il avait une longue carrière de Parisien derrière lui lorsqu'il aperçut les « fantômes de la mode », oui ; ressuscitées grâce aux traits de Liliane Bert, Viviane Gosset, Gloria Velasquez, Annie Dumas, Colette Ripert, Jacqueline Morane, Marie Sabouret, Maurice dut convenir qu'il les avait toutes bien connues, ces grandes dames et ces demi-mondaines de la Belle Epoque : Liane de Pougy, Emilienne d'Alençon, la belle Otéro, Lanthelme, la Môme Crevette, Sarah Bernhardt, Réjane...

Mais comme le fantaisiste n'est pas prêt de dire adieu aux feux de la rampe, il a dit à Marie Sabouret, sociétaire de la Comédie-Française, « à bientôt ». C'est qu'il n'a pas renoncé à jouer, dans un avenir prochain, « Le Misanthrope » et « Le Malade Imaginaire » au Théâtre-Français. Auparavant, il s'envolera, cependant, une fois de plus, pour Hollywood, où l'attendent d'autres projets cinématographiques.

S. M.

Mais on a reconnu la silhouette familière de Maurice Chevalier dans ce monsieur galant, empressé auprès des petits rats de l'Opéra. Il danserait volontiers la gavotte avec Liane Daydé, ici accompagnée par Jacques Chazot.



Colette Renard, fidèle au personnage qu'elle a créé.

Philippe Clay trouva, avec la complicité du décorateur, une partenaire à sa taille : la Tour Eiffel.

Maurice Chevalier, toujours très alerte en dépit de ses 71 printemps, s'imagine ainsi dans cinquante ans.

Félix Marten, ce soir-là, revint, sur scène, à la chanson. En coulisses, il s'empressait auprès de Nadine Tallier.

Francis Linel forma un duo très musical avec Annie Fratellini, grimée en jeune nègre.

Le Monde de la Musique

Qui est MAURICE CHEVALIER ?

Chanteur et acteur français (n.1888, Paris). Il dut très tôt gagner sa vie. Après avoir essayé différents métiers, il commença sa carrière de chanteur dans un théâtre de variétés situé dans la banlieue parisienne. Il chanta ensuite dans de petites stations balnéaires et dans les rues de Paris. Pendant la première guerre mondiale, il chanta pour divertir ses camarades de tranchée. Blessé et fait prisonnier, il resta en captivité dans le camp d'Altengrabow jusqu'à ce que Mistinguett, avec l'aide du roi d'Espagne, obtint sa libération et son retour en France. Après la guerre, il chanta aux Folies Bergère en compagnie de Mistinguett. Il fut bientôt le grand favori des Parisiens et l'artiste le plus aimé des grandes revues du Casino de Paris.

Cette biographie partielle est extraite du « Monde de la Musique » (2.400 pages) qui donne par ailleurs tous les renseignements souhaitables à propos de toutes les personnalités et vedettes de la musique d'aujourd'hui comme d'hier. France : Société Française d'Editions de Luxe, 24, rue de la Fidélité, Paris 10e ; Belgique : Editions Le Sphinx, 5, rue de Danemark, Bruxelles 6.

JEAN-PIERRE AUMONT

en « gros plan » : l'acteur a des raisons que la raison de l'auteur ignore !

Jean-Pierre Aumont, c'est le comédien séduisant de « Lac aux Dames », de « Drôle de Drame », de « Kœnigsmark » ou de « L'Homme de Joie ».

C'est aussi l'auteur heureux de nombreuses pièces de théâtre, depuis « Les Pavés du Ciel » jusqu'à « Lucy Crown », le grand succès actuel d'Edwige Feuillère et Bernard Blier.

C'est surtout l'homme qui, malgré la gloire, ne se prend pas au sérieux.

Dans l'émission « Gros Plan », il s'est amusé à faire un pastiche éblouissant d'un auteur face à son interprète. C'est un jeu ! Mais, sous son air moqueur, c'est malgré tout une grande leçon de modestie qu'il donne, à l'un comme à l'autre.

Avec le réalisateur Pierre Cardinal, il a répété le sketch qu'il devait jouer, seul cette fois, avec une assurance remarquable.

Un Jean-Pierre Aumont plus réfléchi : cette fois, c'est l'auteur qui parle.

Les Américains n'étaient pas parvenus à tirer une pièce de « Lucy Crown », d'Irwin Shaw. Jean-Pierre Aumont a pourtant réussi la gageure, offrant ainsi à Edwige Feuillère et Bernard Blier l'occasion de créations triomphales. (Ph. Bernand.)

JEAN-PIERRE AUMONT-AUTEUR

Je viens de terminer une pièce en cinq actes. Un travail de deux ans ! Je me suis torturé l'esprit pour créer une situation originale.

Pour écrire une pièce, il faut du talent ; pour la faire jouer, il faut du génie. Le génie, ce n'est pas si facile ! Il a fallu que je fasse lire ma pièce à un directeur de théâtre. Or, personne ne sait lire une pièce. Pour la bonne raison qu'une pièce n'est pas faite pour être lue mais pour être jouée.

Ensuite, il a fallu trouver un metteur en scène. Or, il y a deux sortes de metteurs en scène. Ceux qui ne pensent qu'au spectacle, qui ne voient là qu'un prétexte à mouvements de foule, à lumières savantes, à décors originaux ; et puis, ceux qui travaillent dans la psychologie. Ce sont les pires. Ils s'ingénient à trouver dans les œuvres qu'on leur confie mille intentions secrètes que vous n'y avez jamais mises.

Enfin, il s'agit de trouver les acteurs. Ce sont des gens qui peuvent être charmants quand on parle peinture, voyage, politique. Mais quand on leur propose un rôle, c'est autre chose ! Surtout les jeunes premiers. Je n'ai rien contre eux. Mais à l'époque où nous vivons, où des fusées tournent autour du soleil, ce terme « jeune premier » semble démodé, ne trouvez-vous pas ? Surtout que lesdits jeunes premiers sont immuables : ils naissent, ils vivent, ils meurent jeunes premiers à 98 ans.

D'ailleurs, il n'y a plus d'acteurs. De 12 à 20 ans, ils font du cinéma ; de 20 à 30 ans, de la TV ; de 30 à 40 ans, de la radio. Quant aux vieux, ils veulent jouer des rôles de jeunes. Il est vrai que les jeunes ne veulent jouer que des rôles de vieux.

Si seulement, nous, auteurs, nous pouvions nous en passer ! Pourquoi avoir besoin de ces intermédiaires entre le public et nous ? Cet écran, ce bouclier, ce miroir déformant ? Nous leur demandons d'apprendre des mots : il faut qu'ils y mettent de la pensée ! De la pensée à eux, qui n'a rien à voir avec celle de l'auteur, ni celle du spectateur.

Jean Cocteau a bien raison, quand il dit : « L'auteur écrit une pièce ; l'acteur en joue une autre et le spectateur en voit une troisième ». En effet, tout spectateur apporte avec lui toute une somme de sentiments, de sensations qui se manifestent à la faveur de la pièce entendue. Notre pièce, c'est un prétexte à fournir leur rêve !

Le soir de la représentation, l'auteur reste seul. Il a écrit sa pièce pendant deux ans, a cherché un théâtre, un metteur en scène, des acteurs. Ceux-ci s'en sont emparés.

En somme, le metteur en scène, c'est une nourrice : il élève votre enfant, le nourrit. Peu à peu, le père devient un étranger.

Les trois coups ? C'est comme une bouteille de champagne qu'on lance sur la coque d'un navire : le bateau gagne la mer, et son constructeur reste sur le quai. C'est à peine si on ne lui dit pas de circuler...

Jean-Pierre Aumont s'apprête à affronter les caméras de la TV pour nous donner un double Gros Plan : celui de l'acteur et de l'auteur qu'il est.

JEAN-PIERRE AUMONT-ACTEUR

Je crois que la pièce que je répète va bien marcher. Ce n'est pas que la pièce m'emballe : il n'y a plus d'auteurs ! Du moins des auteurs qui écrivent de vrais rôles pour les jeunes. L'auteur se croit supérieur à tout le monde parce qu'il écrit deux cents pages. Si seulement il voulait nous écouter !

Le plus mauvais acteur, avec son instinct, en sait tellement plus que le meilleur auteur avec toute son expérience. Car enfin, est-ce nous qui sommes sur scène ou eux ? Qui surprenons les réactions du public comme avec un radar, ou eux ? C'est ça qu'ils ne nous pardonnent pas. Ils nous en veulent de ne pas correspondre avec leurs personnages, tels qu'ils les ont rêvés. Ils imaginent un personnage qui serait un mélange de Raimu et de Brigitte Bardot, et ils sont surpris de ne pas le rencontrer en chair et en os.

Le jour où il n'y aura plus d'auteurs, nous ne nous en porterons pas plus mal. Nous improviserons, comme dans la Commedia dell'arte.

Et puis, ces auteurs, ils sont têtus ; ils refusent de couper dans leur texte. Or, toutes les pièces ont dix minutes de trop !

Voici un troisième visage de Jean-Pierre : celui qu'il a dans l'intimité en compagnie de sa jeune femme, Marisa Pavan, et de leur fils, né en août 1957.

TELE-PROGRAMMES

TELEVISION FRANÇAISE

VENDREDI 30 JANVIER

12 h. 30 : Emission de Jean Nohain.
13 h. 00 : Journal.
14 h. 00 : Télévision scolaire : La Chine nouvelle.
19 h. 30 : Magazine agricole.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 30 : Magazine des explorateurs.
21 h. 10 : Eurovision : Reportage.
22 h. 05 : Eurovision : Concert de l'Orchestre National de la R.T.F. ; soliste : Devy Erlih, violoniste.
22 h. 45 : Journal.

SAMEDI 31 JANVIER

12 h. 30 : Télé-Paris.
13 h. 00 : Journal.
17 h. 15 : Voyage sans passeport.
17 h. 30 : Dessins animés.
17 h. 45 : La femme chez elle.
18 h. 00 : En direct de...
18 h. 45 : Images de Finlande.
19 h. 00 : A vol d'oiseau.
19 h. 15 : TV-feuilleton : « Fury, cheval sauvage ».
19 h. 45 : Magazine du temps passé : janvier 1939.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : Le gros lot, jeux par Pierre Sabbagh.
21 h. 35 : Chez vous, ce soir...
22 h. 05 : Eurovision : Finale du Festival de la chanson italienne à San Remo.
23 h. 10 : Journal.

DIMANCHE 1er FEVRIER

10 h. 00 : Présence protestante.
10 h. 30 : Emission catholique.
12 h. 00 : Eurovision : Davos : Championnats d'Europe de patinage artistique.
12 h. 30 : Journal.
12 h. 50 : Dimanche en France.
13 h. 20 : La séquence du spectateur.
15 h. 00 : Télé-Dimanche.
17 h. 30 : TV-cinéma : « Scipion l'Africain », avec Isa Miranda, Fosco Giacchetti.
19 h. 00 : Nos amies les bêtes.
19 h. 15 : Sports Dimanche
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : Isabelle et le rossignol de l'Empereur de Chine.
20 h. 40 : TV-théâtre : « La Folle Journée », avec Jean Brochard, Lucien Raimbourg, Raymond Dorliac, Andrée Tainsy.
21 h. 40 : « J'ai fait un beau voyage », émission de Roberto Rossellini.
22 h. 10 : « La Main », émission de Georges Folgoas et Léon Zitrone, avec Catherine Langeais et Claude Bessy, Annie Baumel, Manbin-Millot, Louison Bobet, O'Brady, Bautruche, Jean-Paul Sereni, Roger Pierre et Jean-Marc Thibault.
22 h. 45 : Journal.

LUNDI 2 FEVRIER

12 h. 30 : Télé-Paris.
13 h. 00 : Journal.
14 h. 00 : Télévision scolaire : Hygiène du corps humain.
19 h. 30 : Magazine international agricole.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : Les joies de la vie, de Jacques Charon.
22 h. 05 : Sciences sous-marines : Géologie.
22 h. 35 : Journal.

MARDI 3 FEVRIER

11 h. 00 : Eurovision : Championnats d'Europe de patinage artistique.
13 h. 00 : Télé-Paris.
13 h. 30 : Journal.
14 h. 00 : Télévision scolaire : Initiation à l'art vivant.
19 h. 30 : Magazine de l'Aviation.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 45 : Le nouveau journal des voyages : Jean-François de Galaud de La Pérouse.
22 h. 15 : Les grands interprètes. Ce soir : Lélia Gousseau.
22 h. 45 : Journal.

MERCREDI 4 FEVRIER

12 h. 30 : Discorama.
13 h. 00 : Journal.
14 h. 00 : Télévision scolaire : Sciences physiques.
18 h. 45 : Dix contre un.
19 h. 30 : Eurovision : Coupe d'Europe de Football : Standard Liège-Reims.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 25 : Hommes et idées : Chronique de Me Henry Torrès.
20 h. 30 : Eurovision : Coupe d'Europe de Football.
21 h. 15 : La piste aux étoiles.
22 h. 00 : Lectures pour tous.
22 h. 50 : Journal.

JEUDI 5 FEVRIER

12 h. 30 : Télé-Paris.
13 h. 00 : Journal.
16 h. 30 : L'antenne est à nous.
16 h. 30 : Bonjour, la Compagnie.
16 h. 45 : Jeux et variétés, émission de Jean Nohain, André Leclerc et Gabrielle Sainderichin.
17 h. 15 : Dessins animés.
17 h. 30 : Du Nord au Midi.
17 h. 50 : TV-feuilleton : « L'Ane de Tim Driscoll ».
18 h. 20 : L'homme à la caméra, émission de Frédéric Rossif.
19 h. 30 : Magazine féminin.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : Télé-match, jeux par Pierre Bellemare.
21 h. 35 : Rencontre de catch.
22 h. 05 : Liberté de l'esprit.
22 h. 35 : Journal.

TELE-LUXEMBOURG

VENDREDI 30 JANVIER

19 h. 02 : Club des Amis.
19 h. 30 : Bon anniversaire.
19 h. 55 : Télé-Quiz.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 15 : Rendez-vous à Luxembourg.
21 h. 00 : Encore un Carreau Brisé.
21 h. 30 : Catch.
21 h. 50 : La Rivière et les Hommes.
22 h. 15 : Journal.

SAMEDI 31 JANVIER

18 h. 00 : Connaissance du Monde.
19 h. 02 : Faits-Divers.
19 h. 15 : Apéritif-Concert.
19 h. 30 : Bon anniversaire.
19 h. 45 : Avant-première sportive.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 15 : Monsieur Football.
20 h. 30 : TV-cinéma : « Barry », avec Pierre Fresnay, Simone Valère.
22 h. 15 : Paris se promène.
22 h. 45 : Journal.

DIMANCHE 1er FEVRIER

17 h. 02 : TV-cinéma : « Soldat Boum », avec Nils Poppe, Inga Landgré.
18 h. 20 : L'Enfant du Cirque : Madame Feuille de Thé.
18 h. 52 : Histoire de Bornéo : Les Dayaks.
19 h. 20 : Bon anniversaire.
19 h. 30 : Aigle Noir : Le Défi.
20 h. 00 : Les nouvelles du dimanche.
20 h. 10 : Chansons magiques.
20 h. 30 : TV-cinéma : « Goupi Mains-Rouges », avec Blanchette Brunoy, Fernand Ledoux.
21 h. 50 : Ciné-Actualités.

LUNDI 2 FEVRIER

19 h. 02 : Cette Belle Jeunesse, avec R. L. Lafforgue, Jacques Charby, Georges Ulmer.
19 h. 30 : Bon anniversaire.
19 h. 40 : Sports-Actualités.
19 h. 55 : Télé-Quiz.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 15 : Les Découvertes de France Soir.
20 h. 35 : TV-cinéma : « La Maternelle », avec Blanchette Brunoy, Marie Déa, Larquey, Yves Vincent.
22 h. 10 : Journal.

MARDI 3 FEVRIER

19 h. 02 : Dessin animé.
19 h. 10 : Les Recettes de Françoise Bernard.
19 h. 30 : Bon anniversaire.
19 h. 40 : Le petit Music-Hall.
19 h. 55 : Télé-Quiz.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 15 : Le Siffleur : Matricule 2.214.
20 h. 45 : Fucie : Aventures d'un étalon sauvage.
21 h. 15 : Catch.
21 h. 35 : Regard sur les Pays-Bas.
22 h. 05 : Journal.

MERCREDI 4 FEVRIER

19 h. 02 : Bon anniversaire.
19 h. 10 : Votre Bébé et Vous.
19 h. 20 : Entre Nous.
19 h. 55 : Télé-Quiz.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 15 : Les Jeux de Zappy, avec Zappy Max.
20 h. 45 : TV-cinéma : « Jungle », avec Rod Cameron, César Roméro, Marie Windsor.
21 h. 45 : Journal.

JEUDI 5 FEVRIER

17 h. 00 : Ecole buissonnière, avec Mireille.
17 h. 15 : Informations et Quiz.
17 h. 20 : Disneyland : L'Histoire des Silly Symphonies.
18 h. 05 : Le petit Bricoleur.
18 h. 25 : Jeunesse Magazine.
18 h. 45 : Courrier des Petits Amis.
18 h. 55 : Dessin animé.
19 h. 02 : Entre Nous.
19 h. 30 : Bon anniversaire.
19 h. 55 : Télé-Quiz.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 15 : TV-cinéma : « Opium », avec Dick Powell, Signe Hasso.
22 h. 05 : Qu'est-ce que c'est ?
22 h. 25 : Journal.

Grâce à Jacqueline Joubert, Amalia Rodriquèz trouvera peut-être un appartement parisien.

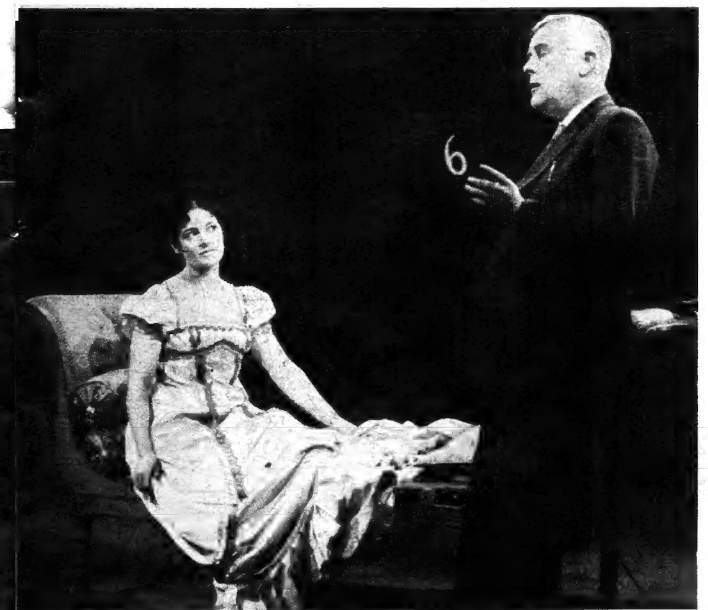
EN COULISSES TELE-REVUE

● **P**hilippe Lemaire et Daniel Cauchy ont eu de sérieuses raisons pour ne pas regarder le vieux film dont ils étaient les vedettes et qui marque le début de leur amitié : « Quand tu liras cette lettre ». Le jour même où la TV le présentait, ils épousaient tous deux, à Nice, les deux sœurs Mouton. De plus, c'est en tournant ce film que Philippe Lemaire fit la connaissance de Juliette Gréco, qu'il devait épouser quelques semaines plus tard.

● **J**ean Nohain et son fils Dominique, pourtant réputés pour leur sens de la famille, n'ont pu assister au succès de Claude Dauphin (respectivement leur frère et oncle) qui fait sa rentrée à Paris au Théâtre de la Madeleine dans « La Folie ». Ce soir-là, ils étaient eux-mêmes sur la scène de l'Alhambra, pour leur émission « Numéro Spécial ».

● **A**ndré Gillois a découvert, lors de son émission « Prix de Beauté » une famille qui, de mère en fille, ressemble à Mme Récamier. Mais pour gagner le prix, la première était un peu trop âgée, la deuxième, un peu trop jeune !

↓ Claude Dargett a découvert le sosie de Mme Récamier en Mlle Graf... et en la mère de celle-ci, Mme Graf. →



● **A**malia Rodriguez a découvert un moyen beaucoup plus sûr de trouver un appartement que par voie de petites annonces. Elle a chargé les téléspectateurs de lui en chercher un, au cours du « Rendez-vous avec Jacqueline Joubert » qu'elle avait, devant les caméras de la TV.

● **E**n faisant, dans « L'Ami Fritz », la cueillette des cerises, Marie Versini est restée hésitante : elle craignait d'empoisonner son partenaire, Michel Galabru. En effet, comme ce n'est pas la saison des cerises, seules quelques grappes (achetées à prix d'or par la TV) étaient véritables, celles avec lesquelles Michel Galabru devait se régaler devant les caméras. Les autres étaient en terre cuite ! Et comme les vraies et lès fausses étaient mélangées, Marie aurait bien pu se tromper.

● **E**n ordonnant le silence à un remouleur qui, dans « L'Ami Fritz », passait sous ses fenêtres, Michel Galabru a sursauté : à la seconde même, l'un des « spots » (éclairages à haute tension) du studio a éclaté, à grand renfort de bruit et de fumée.

● **L**a TV est large d'esprit ! Elle a accepté de présenter une pièce de Morvan Lebesque « Angelica », féroce pastiche de la radio et de la TV, où l'on retrouve les fameuses émissions publiques « Reines d'un Jour » ou autres. Mais le hasard s'est vengé ! La pièce n'a pu passer sur le petit écran car le personnel de la TV a fait une grève de vingt-quatre heures ce jour-là. Non pas contre la pièce, mais pour une raison plus sérieuse : le statut de la R.T.F.

Pour commenter ses reportages sportifs, il s'est constitué une documentation très précise qu'il classe avec ← soin.

Léon Zitrone fidèle à sa légende : chapeau melon, havane aux lèvres, jumelles en bandoulière. C'est la tenue du parfait turfiste. ↓

VEDETTES TV EN PANTOUFLES

LEON ZITRONE : *Il n'est comme le dit la légende pas un pilier du turf*

par Sylvette MAUDUY.

Il est temps de détruire une légende : Léon Zitrone, l'un des plus brillants commentateurs du Journal de la TV française, n'est pas un pilier du turf, comme ses camarades le laissent entendre !

Si, dans sa folle jeunesse, il a perdu assez d'argent aux courses pour permettre à l'hippodrome de Longchamp de surélever sa tribune, depuis qu'il est père de famille (ça fait huit ans déjà !), il n'a plus jamais joué.

Ce n'est pourtant pas l'occasion qui lui a manqué puisqu'il est au journal télévisé, entre autres activités, le spécialiste de la rubrique hippique.

Non, à la monture équestre, il préfère le scooter. C'est ainsi qu'il circule dans les rues de Paris, au gré d'un reportage. Dès qu'il doit quitter la capitale, il est tout heureux. Il peut satisfaire son « dada » : le train.

— Si je n'étais pas reporter de TV, je serais ingénieur des chemins de fer, dit-il avec conviction.

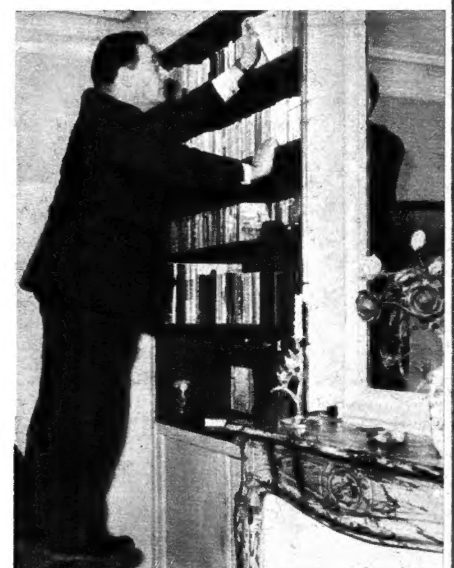
Il adore l'ambiance des wagons car c'est le seul endroit où il peut trouver le repos ; tout petit déjà, il flânait dans les gares et prenait des tickets de quai pour le plaisir d'arpenter les couloirs des trains en instance de départ.

Son épouse prétend (en plaisantant) qu'il a un « chais » à la place du cœur ! Ce n'est pas vrai, car Léon Zitrone est un père de famille modèle pour Marie-Laurence, 8 ans ; Béatrice, 7 ans et Philippe (dit « Le gangster »), 4 ans. La preuve ? Il leur a offert pour Noël un magnifique... chemin de fer !

Dans ses goûts, Léon Zitrone est la fidélité même. C'est ainsi qu'il a vu au cinéma « La Grande Illusion », treize ou quatorze fois ! Il a applaudi la Comédie-Française 700 ou 800 fois ! Il connaît l'œuvre de Racine de la première à la dernière ligne et peut citer n'importe quel vers du dramaturge, au hasard. Les tragédies de Racine étaient d'ailleurs le seul recueil que Léon Zitrone a eu à lire pendant les deux ans qu'il a été fait prisonnier, lors de la dernière guerre.

S'il est amoureux de la langue française, Léon Zitrone peut se payer le luxe de lire Tolstoï dans le texte original ; en effet, le brillant commentateur de la TV, d'origine russe, est polyglotte. Outre le français et le russe, il parle à la perfection l'anglais, l'allemand, l'italien. Ce qui lui permettrait, si l'occasion s'en présentait, de recevoir, à son bureau du Journal télévisé, le président Eisenhower, Mikoyan, la reine Elizabeth, Adenauer et Gina Lollobrigida !

(Photos Parimage.)



Il est fervent bibliophile et connaît, notamment, toutes les œuvres de Racine de la première à la dernière ligne.

S'il en avait les loisirs, il passerait des journées entières dans le train, tellement il aime ce moyen de locomotion. Il a acheté un train électrique à ses enfants et participe volontiers, ainsi que Mme Zitrone, à ces jeux.

RECONNAISSEZ-VOUS CES VEDETTES ?

Elles peuvent vous permettre

d'ASSISTER GRATUITEMENT AU FESTIVAL DE CANNES

Notre concours « Voulez-vous assister gratuitement au Festival de Cannes ? » doit en effet permettre à deux de nos lecteurs de passer, pendant le Festival le plus animé de tous, de merveilleuses vacances gratuites aux côtés des plus grandes vedettes du monde.

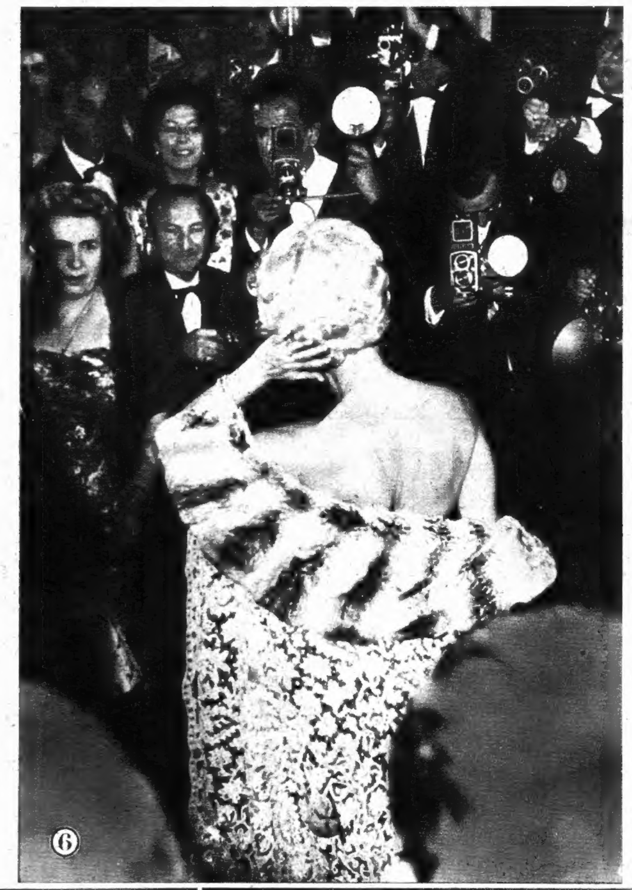
Les deux gagnants feront **gratuitement** le voyage Cannes et retour. Ils logeront **gratuitement** dans un des meilleurs hôtels ; ils auront des cartes d'entrée **gratuites** aux principales manifestations du Festival.

Le concours a commencé depuis deux semaines. Il s'agit chaque fois de reconnaître les vedettes photographiées de dos. Cinq photos ont paru à ce jour. Voici les suivantes.

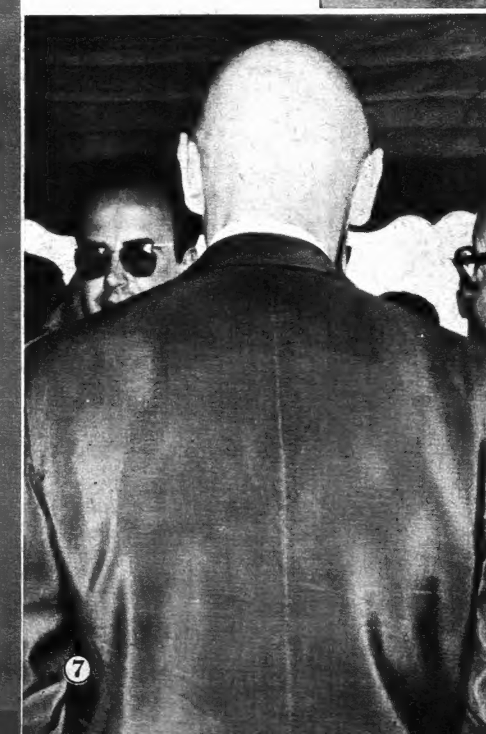
★

ATTENTION : N'ENVOYEZ VOS REPONSES QUE TOUTES A LA FOIS A LA FIN DU CONCOURS

★



⑥



⑦

⑧

RENDEZ-VOUS A PARIS

Une radieuse apparition : Danielle Darrieux dans « Le Chandelier ». (Photo Bernand.)

DANIELLE DARRIEUX part en promenade avec « Le Chandelier »

Danielle Darrieux, qui vient de terminer « Marie Octobre », va jouer « Le Chandelier » d'Alfred de Musset en tournée. Plusieurs robes « de style » la rendent encore plus jolie que d'habitude.

Dans plusieurs films, D.D. (les intiales sont à la mode !) prouva qu'elle porte les élégances d'antan avec une grâce infinie. A la scène, il en sera, comme on voit, de même.

La mise en scène du « Chandelier » est assurée en tournée par Fernand Ledoux.

Les auteurs et metteurs en scène de théâtre sont eux aussi (parfois) de très bons comédiens

Dans un récent numéro, nous avons prouvé, par truchement d'un série de documents photographiques que les metteurs en scène étaient aussi d'excellents comédiens.

L'actualité théâtrale met en vedette maintenant l'un des meilleurs — sinon le meilleur — auteur français contemporain, Jean Anouilh en personne. Il met en scène lui-même sa pièce « L'Hurluberlu », dont Paul Meurisse est la vedette. Surpris par le photographe en pleine répétition, il nous donne, et c'est tout à fait improvisé, une sorte de leçon d'interprétation dont profitent evidemment ses interprètes. Quel comédie ! (Photos Bernard.)

Jean Anouilh répète, pardon ! fait répéter ses interprètes. Il a le geste précis.

ILS LES ONT BIEN MERITEES

Jean Marais a reçu la croix de l'ordre de la Courtoisie Française. Il l'a bien méritée et l'on s'étonne même que l'on ait attendu si longtemps pour célébrer les mérites fort rares de celui qui est bien le plus aimable, le plus serviable et le plus généreux des acteurs français.

Qu'il nous soit permis de s'associer à cette distinction, de féliciter le merveilleux interprète de tant de pièces et de films, de le remercier de son amitié constante, fidèle et efficace, aussi bien pour l'équipe de « Ciné-Revue » que pour l'ensemble de nos lecteurs.

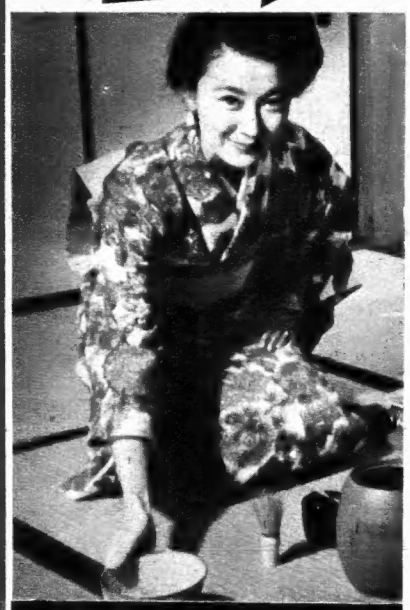
Jean Marais : l'ordre de la Courtoisie Française.

Amalia Rodriguez : la médaille d'argent de la Ville de Paris.

De son côté, la chanteuse portugaise Amalia Rodriguez, qui triomphe en ce moment à l'Olympia à Paris, a reçu la Médaille d'Argent de la ville de Paris, ceci des mains de Jean-Louis Vigier, président du Conseil Municipal.

La plus célèbre chanteuse de fados a fait la conquête du public parisien. Cela valait bien une médaille. Et Amalia a montré qu'elle appréciait cet honneur en apprenant à chanter en français.

EXCLUSIF



Keiko Kishi dans sa maison de Yokohama.

KEIKO KISHI : *"Je suis tiraillée entre deux amours..."*

J'ai quitté Paris le 15 septembre pour le Japon et j'ai pleuré en laissant mon mari Yves Ciampi, mon appartement et mes amis français.

Je viens de quitter le Japon pour rentrer à Paris et j'ai pleuré aussi en abandonnant mes parents, ma maison de Yokohama aù j'ai habité 23 ans, mes amis japonais.

Ce sont les joies et les tristesses d'une femme qui a maintenant deux pays et deux fovers qu'elle aime.

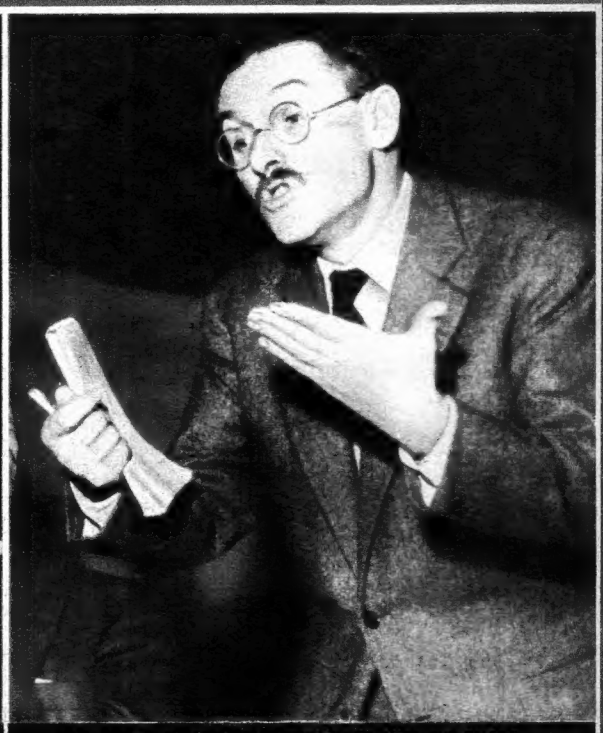
Quand je prends un taxi à Paris, j'ai toujours l'impression qu'il pourrait m'emmener en une heure à Yokohama. Là-bas j'ai souvent pensé à Paris qui me manquait terriblement.

Je me suis parfaitement adaptée à la vie française, même au Japon, et à la vie japonaise, même à Paris. Le tout, c'est d'arriver à bien se synchroniser.

Néanmoins, je suis ravie d'être rentrée ici, dans mon Paris à moi, et de dire à tous mes amis de « Ciné-Revue » un grand bonheur.

Keiko Ciampi

Il pourrait tenir tête aux plus grands comédiens.



Et quelle façon incomparable de dire un texte !

Curd Jurgens et Mylène Demongeot forment un couple convaincant : il est pourtant deux fois plus âgé qu'elle. Mais la fureur de vivre peut avoir différents âges.

Yves Ciampi, que voici au travail à bord du cargo, a trouvé un sujet à sa mesure. Il a dit : « Les sujets axés sur l'humanité me passionnent ».

"Le vent se lève..."

IL FAUT TENTER DE VIVRE :

la "fureur de vivre" n'est pas un monopole de la jeunesse

On serait tenté de croire qu'à notre époque la piraterie n'existe plus. Elle est pourtant toujours présente. Elle s'appelle baraterie. Elle consiste à assurer un vieux bateau et sa cargaison pour dix fois leur valeur et à couler le tout — contenant et contenu — en pleine mer. Il est ainsi possible de gagner rapidement quelques centaines de millions au détriment des compagnies d'assurances.

C'est dans ce cadre dramatique et inconnu qu'Yves Ciampi a situé l'action du « Vent se Lève ». Pour la première fois, il a dévoilé à l'écran le mécanisme de cette baraterie qui coûte chaque année des milliards aux compagnies d'assurances puisque, chaque année, au moins une cinquantaine de bateaux sont ainsi envoyés par le fond.

Mais la baraterie n'est pas seulement l'exécution d'un mécanisme. Elle est avant tout la réaction d'êtres humains face à l'acte de gangstérisme qu'elle constitue et c'est surtout de ces êtres que nous entretient le film d'Yves Ciampi. La baraterie fournit l'occasion à leurs caractères de s'exprimer parce qu'elle les projette dans des circonstances exceptionnelles et déchirantes.

On y trouve que cette « fureur de vivre », dont on parle tant, n'est pas un monopole de la jeunesse. Elle existe parmi les jeunes dans « Vent se Lève » — dans le comportement de Mylène Demongeot, qui joue Catherine, et d'Alain Saury, qui incarne Michel — mais aussi chez l'homme de cinquante ans interprété par Curd Jürgens, lequel retrouve dans un film d'Yves Ciampi un grand rôle (ce fut Yves Ciampi qui le fit connaître en France avec « Les Héros sont fatigués »).

Il incarne un capitaine au long cours qui veut abandonner son métier pour devenir chef d'entreprise. Il s'est fait une jeune maîtresse, Catherine, dont les parents possédaient une compagnie maritime. Elle vit au jour le jour, sans le moindre souci moral, avec son frère Michel depuis que leurs parents ont été tués dans les bombardements du Havre. Au bord de la faillite, Michel songe à la baraterie.

Consulté, Eric, l'amant de sa sœur, s'y oppose d'abord, mais il est, lui aussi, en proie à une certaine « fureur de vivre », qui a le visage de Catherine, et il accepte. Le cargo doit sauter dans la Baltique en passant à proximité d'un champ de mines. Mais au cours du voyage, plusieurs incidents éveillent la suspicion de l'équipage et Eric reprend conscience de ses responsabilités de marin. Il ne perd d'ailleurs pas Catherine pour avoir sauvé le bateau. Elle aussi, elle a compris qu'il faut tenter de vivre. Seul Michel reste perdu.

Outre Curd Jürgens et Mylène Demongeot, couple convaincant malgré l'écart des âges (il est deux fois plus âgé qu'elle), et qui polarisent l'essentiel de l'intérêt, la distribution groupe Alain Saury, Daniel Sorano, Raymond Loyer, Jess Hahn, etc. Armand Thirard a réalisé pour les scènes maritimes une photographie aux beaux éclairages dramatiques.

J. M. SWAMP.

Michel et Catherine vivent au jour le jour, sans le moindre souci moral, en ne songeant qu'à jouir de l'existence.

En cours de voyage, une suspicion naît parmi l'équipage.

Il y a une explosion : celle, accidentelle, d'une chaudière. Elle contribuera à rendre à Eric la conscience de ses responsabilités de marin.

En sauvant le bateau, il se sauve lui-même. Et il ne perdra pas Catherine.

LESLIE CARON :
Retour au bercail

Voici la Leslie Caron de « L'Homme qui comprenait les femmes », où Henry Fonda lui donne la réplique. « J'ai une lourde responsabilité, a déclaré Fonda. Mais qu'on ne s'y méprenne pas : je n'ai jamais vraiment compris les femmes ».

Pour Leslie, c'est une sorte de retour au bercail. Elle n'était plus venue à Hollywood depuis « Gigi », ce qui date de plus d'un an. Elle habite Londres, où elle a tourné « Le Dilemme du Docteur » Son prochain film, elle le tournera à Paris, probablement sous la direction de Roger Vadim. Ce film n'a pas encore de titre mais, comme dit Leslie : « Je me réjouis à l'idée de travailler à nouveau à Paris. Ce sera d'ailleurs mon premier film français ».

Ordre du médecin : Leslie doit se ménager. Elle aurait dû, après la naissance de son fils, en septembre dernier, prendre un long repos. Elle n'en a rien fait. A cause de cela, elle ne peut travailler qu'un certain nombre d'heures par jour.

Naissance d'une nouvelle vedette : Susan Kohner, dit Joan Mac Trevor, est de la nouvelle relève. Elle est fille d'impresario (Paul Kohner) mais n'a jamais eu recours à celui-ci pour obtenir un engagement. Au contraire, elle a fui les succès fragiles et a préféré en travaillant dans divers petits théâtres, acquérir de l'expérience. Vous la verrez aux côtés de Lana Turner dans « Imitation of Life ». Elle vient de terminer « The Big Fisherman ». Et elle est sensationnelle dans les deux films.

Dans « Say One for Me », Bing Crosby incarne, comme nous vous l'avons déjà dit, un prêtre. Il porte la soutane avec aisance. « Et pour cause, nous a-t-il dit, puisque c'est mon troisième rôle de curé ». Dans un autre studio, sa femme, Kathryn Grant, fait du trapèze pour « Le Grand Cirque ». « Ce qu'elle m'avait d'abord caché, dit Bing, mais à Hollywood tout se sait très vite. On me dit qu'elle est surprenante, ce qui ne m'étonne guère. Il ne me reste plus qu'à lui trouver un engagement dans le cirque de John Ringling North ! ».

REFLETS DE L'ACTUALITE HEBDOMADAIRE

Brillante réception donnée par Kirk Douglas en l'honneur de Laurence Olivier, qui sera son partenaire dans « Spartacus ». Le Tout-Hollywood était là. Tout alla bien jusqu'au moment où un journaliste australien et le mari de la correspondante d'un magazine anglais en vinrent aux mains, pugilat qui, à la suite d'une remarque du premier, se clôtura cependant sans trop de dommage. « Vous voyez ce qui arrive quand tu organises un cocktail en mon honneur », lança Larry à Kirk, ce qui fit beaucoup rire Sophia Loren et F. Dhont.

Le tournage des extérieurs de « They Came to Cordura » fut une affaire de famille. La tribu Cooper — Rocky et Maria — était là pour encourager Gary. On ne vit pas Rita Hayworth sans son mari, le producteur James Hill. Volci le très joli coup de pinceau, a profité de son séjour dans l'Utah pour faire une série de croquis, qui ont été jugés si remarquables qu'ils serviront au lancement publicité du film : la Columbia les a acquis à prix d'or.

LA VIE A HOLLYWOOD

par F. DHONT et JOAN MAC TREVOR, des services spéciaux de « Ciné-Revue » à Hollywood

LES INDISCRETIONS DE JOAN MAC TREVOR

Il y aura désormais deux Tarzans sur les écrans : Gordon Scott, que nous connaissions déjà, et Denny Miller, qui se produira dans une série d'exploits produits par une firme concurrente. Que le meilleur homme-singe gagne !

Kim Novak, qui est à New York pour « Middle of the Night », profite de ses loisirs pour suivre les cours du fameux Actors Studio, berceau de Marlon Brando et James Dean. « Il est temps qu'elle apprenne enfin son métier », a dit une mauvaise langue.

Jayne Mansfield écrit ses mémoires qui s'intituleront « Suis-je vraiment Jayne Mansfield ? ». Ce qui nous paraît prometteur. Jayne, dont l'unique obsession a nom Publicité, a décidé de faire débuter son fils Miklos dans son prochain film. « Trop de mères hollywoodiennes négligent leurs enfants, explique cette maman avisée, mais ce ne sera pas mon cas ». Ce qu'on supposait d'ailleurs.

David Ladd, le délicieux interprète du « Fier Rebelle », est en de bonnes mains : Walt Disney l'a pris sous son aile protectrice et va lui faire tourner « Kidnapped », d'après Stevenson. Ce qui a fait dire à son papa, Alan Ladd : « Ce gamin reçoit plus d'offres que moi. Je pourrai bientôt prendre ma retraite ».

Phyllis Gates, l'ex-Mme Rock Hudson, est revenue à Hollywood et y a ouvert une agence artistique ; elle fait donc la concurrence à Henry Wilson, l'agent de Rock et, en même temps, son meilleur ami.

Arthur Miller écrit une nouvelle pièce et c'est Marilyn Monroe qui, vraisemblablement la créera. Elle s'appelle « For the Girl who has everything, Compassion » (Pour ma fille qui avait tout, Compassion). Si tout va bien, elle sera créée en septembre.

Carroll Baker, qui fut « Baby Doll », est aux anges : elle m'a dit : « Je toucherai 150.000 dollars pour mon travail aux côtés de Clark Gable dans « But Not For Me ». Et a ajouté : « Si vous saviez à quel point j'ai besoin de cet argent. Ce n'est pas avec le salaire de famine qu'on me paye à la Warner que je peux vivre. J'ai commis l'erreur de signer un contrat et j'en supporte maintenant les tristes conséquences. D'autant plus que je suis encore enchaînée pour trois ans ».

Doris Day a le sourire : dans « Pillow Talk », dont elle sera l'héroine aux côtés de Rock Hudson, elle sera habillée de vison, d'hermine, de chinchilla. De plus, Jean Louis, qui habille généralement Marlène Dietrich et Rita Hayworth, a créé pour elle une série de toilettes éblouissantes. D'habitude, dans ses films, Doris est vêtue avec une simplicité extrême.

Robert Taylor part pour l'Afrique, non en safari de plaisir comme William Holden mais pour y tourner « Adamson ». Sa femme, Ursula Thiess, ne sera pas du voyage. « Sa place n'est pas dans la brousse, quelque part dans le Kenya », m'a dit Bob.

Marlon Brando a été blessé au-dessus de l'œil droit pendant qu'il tournait « One-Eyed Jacks ». Rien de grave mais l'entaille est cependant assez profonde. Marlon, en attendant que sa blessure guérisse, se contentera de son emploi de metteur en scène.

Suzy Parker, qui se cassa les deux bras au cours du grave accident de voiture qui coûta la vie à son père, reviendra au studio pour « The Best of Everything ». Elle est tout à fait remise et n'éprouve plus qu'une certaine gêne dans la main droite.

DALE EVANS et ROY ROGERS,
chefs de famille nombreuse

Ce ne sont pas les rires d'enfant qui font défaut dans le grand ranch habité par Roy Rogers et sa femme, Dale Evans. Roy a trois enfants de son premier mariage : sa femme mourut à la naissance de Roy Junior. De Dale Evans, il eut une fille, qui mourut en 1952. Depuis ce couple infiniment sympathique a également adopté quatre enfants, dont un petit Indien et une petite orpheline coréenne, Mary Little Doe, que l'on voit assise sur les genoux de Dale. L'acte d'adoption de Mary et de Deborah Lee (au centre) a été approuvé par le juge Ray Brockmann. « Nous ne sommes heureux qu'au milieu d'une grande famille, disent Roy et Dale. Et nous adopterons encore d'autres enfants ».

Ils s'aiment, un peu, beaucoup, plus du tout...

Marlon Brando et Anna Kashfi se réconcilieront-ils ? Quoiqu'il en soit, Monsieur use de tous ses talents de persuasion pour convaincre Madame qu'il l'aime toujours. Mais chat échaudé craint l'eau froide : Anna, qui fut très malheureuse durant son très court mariage, n'est pas tout à fait convaincue des sentiments de contribution de son époux.

Suite au précédent : si Marlon fut mauvais époux, il est par contre un père extrêmement attentionné. Tous les deux jours, il est exact au rendez-vous avec son fils. Et rien ne pourrait l'empêcher de faire cette visite.

Pier Angeli a trouvé un nouveau soupirant en la personne de Yake Wexler. Ils se voient tous les jours.

Betsy Drake et Cary Grant sont inséparables depuis qu'ils n'habitent plus sous le même toit. « Pas question de réconciliation », n'en précise pas moins Betsy.

Mickey Rooney va convoler pour la cinquième fois : avec Barbara Thomason. Qui, il y a quelques mois, tâcha de se suicider pour lui prouver son amour.

Debbie Reynolds se console de ses peines de cœur en sortant avec Jerry Wunderlich.

Michael Rennie, qui vit séparé de sa femme depuis quatre ans déjà, se décide enfin à divorcer. Détail original : c'est lui qui entamera la classique procédure, non parce que Margaret, qui vit à Londres, a des torts mais parce qu'un divorce s'obtient plus facilement aux Etats-Unis qu'en Grande-Bretagne.

Mara Corday et Richard Long aussi divorcent ; ils en sont à leur quinzième séparation depuis leur mariage, en 1957. Ils ont deux enfants, dont une petite fille de 4 mois. Long, on s'en souvient, fut le mari de Suzan Ball.

L'ultime message de TYRONE POWER

Cette photo est un véritable document et ceux qui avaient de l'estime pour Tyrone Power ne pourront la regarder sans éprouver de l'émotion et du regret. Ce n'est pas une photo représentant le comédien disparu dans l'intimité de son home mais bien une scène de film. En effet, la dernière apparition de Ty sur les écrans ne sera pas dans « Salomon et la Reine de Saba », puisque le tournage fut repris avec Yul Brynner dans le rôle du roi, mais dans un documentaire produit par le « Heart Committee of the Motion Picture Industry », document destiné à mettre les spectateurs en garde contre le danger qu'ils courent en menant une vie trop fébrile, ce qui est à l'origine de tant de maladies cardiaques.

Quelle tragique ironie du destin d'entendre Tyrone Power prononcer ces mots : « Pour nous tous, l'élément le plus précieux dont nous disposons est le temps. Cependant, pour des millions d'entre nous, le temps s'écoule trop vite à cause d'un ennemi de notre santé qui exige un plus lourd tribut que toutes les autres maladies réunies : l'affection cardiaque ».

Avec le sablier qu'on voit à ses côtés, le regretté comédien donne plus de poids à ses paroles. Pour lui, ce même sablier se vida le 15 novembre dernier.

INTERVIEW-EXPRESS

GEORGE RAFT :
« *Je retournerai à Cuba...* »

Ce n'est pas le titre d'une chanson, seulement une profession, si l'on préfère. J'avais acheté un joli petit casino, avec salle de jeux naturellement, à La Havane. C'était ma façon à moi de placer mes économies et de me réserver une petite poire pour la soif. Puis la révolution est venue, Fidel Castro a gagné la partie et tout aussitôt je me suis trouvé un peu comme Errol Flynn mais dans d'autres circonstances, en plein film d'aventures. Les partisans sont arrivés et ont voulu mettre à sac mon établissement. J'ai plaidé ma cause tandis que les balles sifflaient à mes oreilles. On voulait, dans le feu de l'action, tout casser. Je me suis adressé aux soldats; je leur ai proposé deux étages de mon casino. Ils ont accepté mais, chose curieuse, aucun d'eux n'a consenti à dormir dans un lit. Je les ai trouvés étendus par terre, sur le plancher. Ils ne voulaient même pas utiliser l'ascenseur : ces gars, dont aucun n'avait cependant froid aux yeux, étaient terrorisés en voyant cet engin grimper les étages.

J'ai, depuis, quitté La Havane. On m'a laissé partir, non sans fouiller intensivement mes bagages cependant. Sans doute me soupçonnait-on d'exporter une grosse somme ? Même la doublure de mes valises a été décousue. Pendant ce temps, j'autographiais des photos pour les soldats.

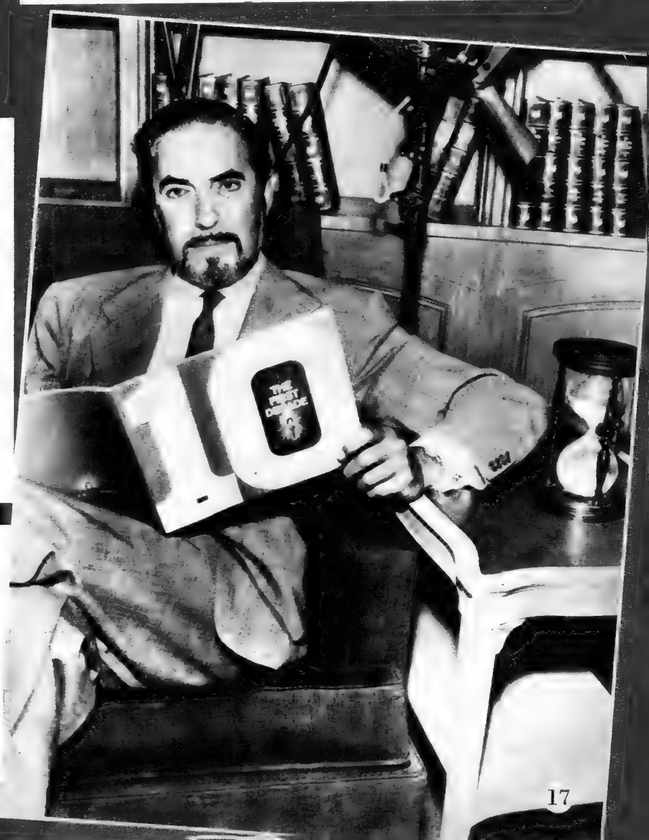
Vous ne savez peut-être pas que je suis colonel honoraire de l'armée de Fidel Castro ? Une raison de plus pour retourner à Cuba quand les choses se seront tassées. Et moi qui avais quitté Hollywood avec l'espoir de mener dorénavant une petite vie bien tranquille !

DERRIERE LA FAÇADE
LA NUANCE !

Une actrice — soyons charitables : ne mentionnons pas son nom — témoignait au Tribunal des Divorces, à Los Angeles. Elle exposait ses griefs, avec beaucoup de talent d'ailleurs.

Soudain, le juge lui demanda si, comme en témoignait l'acte qu'il avait sous les yeux, il était vrai que son mari la battait comme plâtre tous les jours.

« Ce n'est pas tout à fait exact, fusa la réponse. Il ne me battait que les jours de pluie. Les autres jours, il préférait aller aux courses, à Santa Anita. »



Après B. B. elle fait triompher deux nouvelles initiales P. P.

FAIS-NOUS REVER, PASCALE-LA-ROUSSE

En ce début d'année, la vedette française « en flèche » a les yeux vifs, le nez narquois et la bouche gourmande de Pascale Petit. Depuis « Les Tricheurs », « P.P. », découverte par Raymond Rouleau pour « Les Sorcières de Salem » et révélée par Alexandre Astruc dans « Une vie », a commencé une carrière foudroyante. Les privilégiés qui ont vu en projection privée la comédie qu'elle a tournée avec Michel Boisrond, « Faibles femmes », affirment qu'elle s'y montre sensationnelle. Actuellement, Pascale incarne Julie la Rousse, devant la caméra de Claude Boissol. Elle sera ensuite la vedette de « Une fille dans la vitrine », où elle aura Raf Vallone pour partenaire. On parle aussi de « Mouche », un scénario de Vadim qui plaît infiniment à Marc Allégret. Elle aurait pour partenaire Gérard Philipe dans cette histoire très moderne qui montre l'éveil des sens chez une adolescente. Et, déjà, Hollywood se passionne pour ce petit bout de Française intelligente et sexy, qui apporte à l'écran quelque chose de nouveau : une sauvagerie spirituelle inconnue jusqu'alors.

Dans « Julie la Rousse », Pascale Petit porte deux perruques (une courte et une longue), et une série de costumes plus ravissants les uns que les autres. Comme le film se déroule à deux époques, 1925 et 1959, la jolie vedette porte successivement les robes de la grande vogue du style « Arts déco » et des blue-jeans d'aujourd'hui. Sans oublier, puisque l'action se déroule dans un cirque, des tenues où la fantaisie la plus aguichante peut se donner libre cours. Nous vous présentons, en espérant bien qu'elles vous plairont autant qu'à nous, ces diverses apparitions de Pascale face au héros de l'histoire : Daniel Gélin.

C. B.

Photos Jacques GUITTET.

La première apparition de P.P. dans « Les Sorcières de Salem », il y a 2 ans, avec Raymond Rouleau.

La journée est finie. Mlle Petit quitte le studio en veste de mohair orange, pantalon de cuir noir et ballerines. Au revoir, Julie ; bonjour, Pascale !

Dans son costume de cow-boy du cirque, Pascale s'amuse à sortir d'un placard : elle va enfin dire à Daniel Gélin qu'elle l'aime. « Julie la Rousse » se terminera bien.

DE 1925 A 1959, C'EST TOUJOURS LE MEME REFRAIN

Les séquences « modern style » permettront à la pétulante Pascale de nous faire admirer ses dons de danseuse. Dans cette robe vert pomme, soutachée de noir, elle exécutera un charleston endiablé. A la fin du film, nous serons de nouveau en 1959. Et Pascale, qui incarne sa propre fille, se mariera avec Daniel Gélin dans ce costume éblouissant. →

UNE VENUS SAUVAGE ET SPIRITUELLE

L'ancienne manucure de chez Carita est devenue l'une des plus sûres valeurs du cinéma français. Ses principaux atouts sont l'intelligence dont brille chacune de ses interprétations, — son visage, où s'allient d'humour et la sensualité, — sa beauté de petite chatte qui sait ce qu'elle veut. Les caméras attendaient depuis longtemps un « quelque chose » de neuf à filmer : Pascale Petit est venue, on l'a vue, elle a vaincu. ←

Qui pourrait résister à une écuyère qui arbore, au petit lever, un déshabillé si troublant ? Celui-ci, de ligne Directoire, est en plumetis rose foudre.

Dans sa roulotte, l'héroïne est à la fois la maîtresse et la soubrette. Il faut avouer que les charmes de l'une ne le cèdent en rien à ceux de l'autre...

Natalie et Bob ne se quittent jamais. Elle lui rend visite sur le plateau où il travaille ici, lorsqu'il tournait « L'Amour et la Guerre ». Et vice versa.

Il y a un an, nous publiions cette photo du premier baiser conjugal des « jeunes mariés les plus attendrissants de Hollywood ».

Natalie à l'âge où Bob la rencontra pour la première fois : elle avait encore des tresses.

Les deux jeunes vedettes au temps de leurs fiançailles : une image d'un tendre amour.

ROBERT WAGNER:

la confession d'un jeune marié

par **Joan MAC TREVOR**

Natalie Wood et Robert Wagner sont mariés depuis un an. C'est le 28 décembre dernier, entre les fêtes de Noël et de Nouvel-An, qu'ils ont fêté le premier anniversaire de leur bonheur. J'ai rencontré Bob au lendemain de ce jour-là. « Nous espérons bien fêter encore nombre d'autres anniversaires de ce genre, Natalie et moi, me dit-il, car nous avons bien l'intention de rester longtemps mariés... Souvenez-vous d'ailleurs, avant qu'il ne soit question que je l'épouse, je vous avais dit que je voulais me marier avec une actrice parce que le métier crée un important élément d'intérêt commun dans la vie à deux. C'est ce qui s'est passé entre Natalie et moi depuis un an... »

Ceux qui furent les jeunes mariés les plus attendrissants de Hollywood forment, un an après, un couple non moins touchant qu'à l'époque où ils échangèrent leurs vœux de fidélité. Ils sont tellement amoureux qu'ils ont fait savoir aux studios qu'ils entendaient ne pas être séparés lorsque l'un d'eux devrait tourner en extérieurs loin de Hollywood. Aux producteurs de se débrouiller pour que leurs plans de travail ne les mettent pas dans l'impossibilité de rester ensemble.

UN BONHEUR DISCRET

Dès après leur mariage, ils avaient annoncé que leur vie privée resterait à l'abri de toute publicité, afin de n'appartenir qu'à eux et de ne pas courir le risque de mésententes souvent dues aux potins. Ils ont tenu parole. Les jeunes mariés les plus exemplaires du cinéma américain sont discrets. Ils ne dissimulent pas seulement leur bonheur à deux dans leur maison, mais aussi à bord de leur yacht (Bob est depuis toujours un fervent du yachting).

— Vous devriez voir courir Nat sur le bateau, m'a-t-il dit fièrement. Elle a acquis l'habileté d'un vieux matelot. Nous aimons ce bateau. C'est d'ailleurs à son bord que nous avons commencé notre lune de miel...

— Et que vous l'y continuez, dis-je.

Il sourit

— A la maison, reprit-il, Nat ne manifeste pas beaucoup d'envie de cuisiner, mais, sur le bateau, elle grille avec entrain les steaks sur notre barbecue. Nous n'avons d'ailleurs pas encore la maison que nous voudrions. Vous savez que nous habitons dans la maison de Laurel Canyon où Nat vivait avant notre mariage. Nous voudrions une vraie maison à nous, que nous aurions achetée ensemble pour qu'elle réponde à nos goûts mutuels. Nous y avons pensé. Mais les maisons coûtent trop cher pour notre bourse en ce moment. Les jeunes mariés, vous le savez, sont toujours pauvres. Ils ont tellement besoin d'argent.

QUAND IL LA VIT POUR LA PREMIERE FOIS, ELLE AVAIT ENCORE DES TRESSES

Je lui demandai si, la première fois qu'il vit Natalie, il avait été effleuré par l'idée qu'il pourrait un jour l'épouser. Il éclata de rire.

— Sûrement pas, répondit-il. C'était il y a plus de huit ans, au studio 20th. Century-Fox. J'avais vingt ans. Nat n'en avait que douze. Pour moi, elle n'était qu'une enfant. Elle avait des tresses, sa mère la prenait par la main pour venir au studio et elle jouait à la poupée entre les prises de vues. C'est vous dire que nous ne sommes pas tombés amoureux l'un de l'autre au premier coup d'œil. Je me souviens de notre première rencontre dans un couloir du studio. J'ai souri à la petite fille que je rencontrais ; elle m'a souri aussi. Par la suite, notre métier aidant, nous nous sommes naturellement souvent rencontrés, mais nous n'échangions jamais qu'un « hello » distrait. Quel intérêt un garçon de vingt ans peut-il accorder à une enfant ? Pourtant, à l'époque, on nous photographia un jour ensemble : lors d'une présentation de mode. Une simple photo de caractère publicitaire pour le studio. Maintenant, elle figure en bonne place dans notre album de souvenirs.

— Au fond, quand vous êtes-vous aperçu que Natalie n'était plus une petite fille ?

ELLE AVAIT TROIS HEURES DE RETARD A LEUR PREMIER RENDEZ-VOUS D'AMOUREUX

— Peu à peu. Mais surtout depuis le 20 juillet 1956. Je me souviens parfaitement de la date, parce que le 20 juillet est la date de l'anniversaire de Nat. Elle avait alors dix-huit ans. Je venais de tourner « La Neige en Deuil » et il y avait une première vision du film au studio. J'étais assez content de mon rôle. Je me demandai à quelle fille de Hollywood j'aimerais montrer le film. Célibataire, j'étais sorti avec pas mal d'entre elles. Il m'apparut que j'aimerais que Natalie le voie. Je lui téléphonai pour le lui proposer. Elle accepta. Nous passâmes le reste de la soirée ensemble. Le lendemain, j'envoyai des fleurs à Nat pour la remercier des merveilleuses heures que j'avais passées en sa compagnie. Puis je lui téléphonai. Je ne parvenais en somme pas à me faire à l'idée que je l'avais quittée. Il se peut que, ce soir-là, ç'ait été le coup de foudre. Vous voyez bien qu'il y en a tout de même eu un entre nous.

— Et vous vous êtes revus le surlendemain ?

— Non, nous sommes restés cinq mois sans nous revoir. Je ne sais pas exactement pourquoi : le travail, la vie à Hollywood... Cinq mois plus tard, nous nous sommes rencontrés par hasard. Je l'ai invitée à déjeuner pour le lendemain. Elle est arrivée avec trois heures de retard. Je ne me croyais pas capable d'attendre patiemment une fille pendant trois heures. C'est pourtant ce que j'ai fait ce jour-là.

— Vous arrive-t-il, depuis un an, de troubler votre lune de miel par quelque dispute ?

— Quels sont les époux, même jeunes mariés, même amoureux, qui n'ont pas, un moment ou l'autre, l'occasion d'être en désaccord ? Nat a un caractère très vif. C'est d'ailleurs cette vivacité que j'aime en elle. Il lui arrive de se fâcher très vite. Mais elle se calme aussi très vite. Un sourire gentil trouve toujours un écho chez elle, même au plus fort d'une de ses colères.

— Pourquoi ne voulez-vous jamais vous séparer ? On affirme pourtant que l'amour se nourrit d'absences.

POUR LUI, ELLE S'APPELLE « CHARLIE »

— Peut-être, mais nous en avons fait l'expérience et elles ne sont pas agréables, ces absences qui nourrissent l'amour. C'était huit ou neuf mois avant notre mariage. J'ai dû partir au Japon pour y tourner « Espionnage à Tokyo ». Nat était restée à Hollywood. J'ai dépensé une fortune en coups de téléphone. Encore un peu tout mon salaire du film y aurait passé. C'est effectivement en étant séparé d'elle que je me suis rendu compte à quel point j'étais amoureux d'elle.

— Vous parlez sans cesse de « Nat ». Est-ce ainsi que vous appelez votre épouse ?

— Non, je vous dis « Nat » pour simplifier. Quand je lui parle, je l'appelle « Charlie »...

— Etiez-vous décidés à vous marier quand vous vous êtes quittés au moment de votre départ pour le Japon ?

— Pas du tout. D'ailleurs j'avais parié avec mon père que je ne me marierais pas avant l'âge de trente ans et Nat s'était promis à elle-même de ne pas se marier avant vingt-quatre ans. Quand je suis rentré, nous nous sommes revus continuellement et nous avons changé d'avis.

— Ce fut donc un vrai mariage d'amour...

CE MARIAGE D'AMOUR FUT UN MARIAGE RAISONNABLE

— Bien sûr... Et aussi un mariage raisonnable, car nous sommes plus raisonnables que nous n'en avons l'air... Quand nous avons parlé de mariage, nous nous sommes tous deux très sérieusement demandé si nous ne risquions pas d'entrer en conflit un jour à cause de nos carrières respectives. Comme la séparation fréquente pour raisons professionnelles des vedettes mariées est la cause principale de leur mésentente conjugale, c'est alors que nous avons décidé de ne jamais nous séparer pendant plus de quinze jours d'affilée. Depuis que nous sommes mariés, nous ne nous sommes pas quittés pendant plus de cinq jours.

— Si je vous demandais de dire quelque chose de Natalie, que répondriez-vous ?

— Je dirais qu'elle est la plus adorable des épouses... Notre vrai premier rendez-vous d'amour eut lieu le 6 décembre 1956. Le 6 décembre 1957, elle m'offrit un bracelet où elle avait fait graver : « Aujourd'hui, nous avons un an ». Elle crée toujours ainsi dans notre vie un climat enchanté. De mon côté, je lui avais offert une bague où j'avais fait graver : « Epouse-moi ». Je crois que le meilleur moyen de conserver l'amour est de le renouveler sans cesse, de rappeler qu'il existe, par de ces gestes qui créent autour d'eux un enchantement. L'amour qui oublie de se réaffirmer finit par disparaître.

Leur mariage a un an...
Leur amour a deux ans...

NOUS PLAÇONS SUR LA PORTE UNE PANCARTE : « ENTREE INTERDITE »

— En somme, votre technique pour que votre union reste durable réside dans une pratique continue du bonheur ?

— Oui, et dans l'application d'un conseil que m'a un jour donné Clark Gable : « Tu vas au studio, tu y fais ton job, puis tu rentres directement chez toi ». Je rentre directement chez moi. Nat aussi. Nous y rentrons d'ailleurs souvent ensemble car nous passons nous prendre mutuellement au studio. Puis nous plaçons moralement sur la porte une pancarte : « Entrée Interdite ». Un jour, Nat tricotait une jolie couverture pour m'en faire la surprise. Elle se faisait toute une joie de me la montrer. J'ai appris son existence deux jours avant par les potins des journaux. Nat en a été profondément attristée. Voilà ce qui arrive quand des époux de cinéma ne protègent pas assez leur bonheur. Il y a dans leur vie ce qu'ils peuvent dire et ce qu'ils doivent garder pour eux. Nous savons, Nat et moi, ce que nous devons au public, mais nous voulons aussi garder une part de notre vie qui n'appartienne qu'à nous, à elle et à moi...

En le quittant, je lui dis : « Mes amitiés à Charlie... » Il sourit :

— Je n'aurais pas dû vous confier ce nom qui n'appartient qu'à nous, dit-il...

« Je ne me croyais pas capable d'attendre une fille pendant trois heures. C'est pourtant ce que j'ai fait ce jour-là ».

« Comme la séparation des vedettes mariées est la cause principale de leur mésentente conjugale, nous avons décidé de ne jamais nous séparer pendant plus de quinze jours. »

Même sur un plateau de cinéma, les amoureux parviennent à être seuls au monde. Sur le plateau de « Say One for Me », que tourne Bob et où « Charlie » est venue le rejoindre, cinq minutes plus tôt, le plateau était rempli de monde. Natalie et Bob se parlaient au milieu de tous ces gens en ne voyant personne. Personne ne voulait les déranger. Et ils ne se sont même pas aperçu que tout le monde s'en allait discrètement autour d'eux.

Voici tout ce qu'il faut savoir sur les films français de janvier 1959

par Marcel PEYRAUD.

La jolie Michèle Girardon, Clément Duhour, Pierre Mondy, Jean Poiret, Jacqueline Maillan dans « Vous n'avez rien à déclarer ? ». (Ph. Guillet.)

Alors que les bruits les plus pessimistes couraient sur le cinéma français menacé, disait-on, dans son activité par la situation financière générale et par les difficultés particulières au cinéma, le mois de janvier 1959 commence brillamment dans les studios parisiens avec huit films entrepris. Si cela continue, et tout le laisse prévoir, la production française 1959 dépassera les cent films. Honte aux pessimistes !

Mais dans une époque aussi... hésitante, chaque film a sa petite histoire. Celle que l'on ne raconte pas... Celle que nous vous racontons aujourd'hui

LE MARIAGE DE FIGARO

Le tournage du premier film a commencé par une valse hésitation. Le succès du film « Le Bourgeois gentilhomme », tourné par les Comédiens-Français eux-mêmes, les a engagés à en réaliser vite un second. Sujet choisi : « Le Mariage de Figaro » avec le même metteur en scène, Jean Meyer, réalisateur « Maison ».

Premier accrochage : Jean Meyer a engagé, pour tourner dans ce film « Comédie-Française ». l'ingénue de « La Bagatelle », Dominique Arden. Jean Meyer avait de bonnes raisons pour cela : il connaissait bien les qualités de Dominique pour l'avoir dirigée pendant les répétitions de « La Bagatelle ». Mais cet engagement provoqua quelques remous — vite apaisés — dans la salle du Palais-Royal

Second contretemps. Les Comédiens-Français peuvent tourner un film mais n'ont pas le droit de faire acte de producteurs. Et le film dut être commencé (à huis clos) avant que tous les accords financiers aient été pris. On peut le dire maintenant puisque tout est en ordre. Mais ce « Mariage », comme tant d'autres aussi, eut bien du mal à se faire. Heureusement, seul le résultat compte et il ne fait aucun doute qu'il soit excellent

Le compositeur Georges Van Parys, Henri Vidal et Françoise Arnoul dans les décors de « La Bête à l'affût ». (Ph. Guillet.)

Sur le plateau des « Dragueurs », Jacques Charrier retouche gentiment le maquillage de Dany Robin, sa partenaire. →

Jean Meyer dirige Jean Piat dans « Le Mariage de Figaro », que tournent les Comédiens-Français.

Janine Darcey, la patronne de l'hôtel, et Lino Ventura, le gangster, dans la première scène de « La Mort d'un Témoin », tournée dans un hôtel de la rue de la Félicité. (Ph. Guillet.)

VOUS N'AVEZ RIEN A DECLARER ?

Pas d'histoires pour ce film. Au contraire. Il a été décidé, mis sur pied et il sera réalisé en un temps record. Clément Duhour et son compère des grandes fresques historiques Gilbert Bokanowski vont s'amuser aux jeux rapides et légers de ce vaudeville. « Vous n'avez rien à déclarer ? » qui bénéficie de la distribution comique la plus éblouissante de l'année... Darry Cowl, Jean Richard, Jean Poiret, Michel Serrault, Pierre Mondy, Raymond Devos (un sketch de 3 minutes), Jacqueline Maillan, Louis de Funès, Jean Tissier, Madeleine Lebeau et la très très jolie Michèle Girardon. C'est l'engagement de cette dernière qui est le plus étrange. Son premier (et jusqu'ici unique) film, ne semblait, en effet, pas la disposer au vaudeville : elle avait été la sourde-muette dans « La mort en ce jardin » de Luis Bunnel !

LES DRAGUEURS

Jusqu'au premier tour de manivelle de cette production, on ne voulait pas y croire. D'abord parce que le premier film de Jean-Pierre Mocky, coproducteur, « La tête contre les murs » n'est pas encore sorti et que c'est toujours une aventure que de commencer un film avant la sortie du précédent, tout au moins pour « quelqu'un qui commence ». Ensuite parce que Jean-Pierre Mocky annonçait une distribution extraordinaire.

Pourtant le film a commencé à l'heure dite et avec les vedettes indiquées, et même davantage. Jacques Charrier, Charles Aznavour sont entourés de vingt jolies filles parmi lesquelles Dany Robin, Dany Carrel, Nicole Berger, Anouk Aimée, Belinda Lee et Estella Blain. Deux jolies filles viennent de Suède (elles jouent des Allemandes). D'autres viennent d'Italie.

Et déjà l'on se demande si « Les Dragueurs » ne sera pas l'un des grands films de l'année.

BABETTE S'EN VA-T-EN GUERRE

L'une des vedettes des « Dragueurs », Jacques Charrier est aussi l'une des vedettes de « Babette s'en va-t-en guerre ». Et comme les deux films ont commencé en même temps cela a posé des problèmes délicats, d'autant plus que B.B., héroïne de « Babette » a son temps limité. En outre, des séquences de Babette se tournent en Angleterre.

Pour le moment tout va bien. Jacques Charrier tourne « Les Dragueurs » la nuit et « Babette » le jour. Pourvu que ça dure !

* * *

Par ailleurs, le plateau de « Babette » est bien gardé. Il faut, pour entrer, montrer non pas patte blanche, mais laissez-passer jaune. Ces laissez-passer sont nominatifs et numérotés. Toutefois, si vous n'avez pas de laissez-passer vous pouvez entrer sur le plateau en disant très fermement : « Je suis un ami de Brigitte ». Pourvu que ça dure !

Si, étant sur le plateau, vous êtes intrigué par un monsieur qui, le front plissé, semble rester rêveur un quart d'heure pour, soudain, écrire pendant quelques secondes, sachez que c'est Michel Audiard qui fait ses dialogues à la demande. Pourvu que ça dure !

Et si vous vous étonnez qu'une même prise soit répétée plus de vingt fois, sachez qu'il est très difficile de faire parler français à l'acteur anglais Ronald Howard. Pourvu que ça ne dure pas !

Pascale Audret et Sophie Daumier tournent « Bal de Nuit ».

Le réalisateur joue lui-même les couturières pour sa vedette.

Puis il joue les maquilleuses pour Jacques Charrier.

LA MORT D'UN TEMOIN

C'est dans Paris que ce film se tourne, dans la rue. Ça a même commencé dans la rue de la Félicité, ce qui est un bon signe.

Edouard Molinaro a préparé ce film imaginé par Gérard Oury puis mis au point avec Boileau-Narcejac, pendant qu'il faisait le montage de son œuvre précédente « Des femmes disparaissent » dont on dit qu'il sera le film le plus violent de l'année.

« La Mort d'un témoin » (ex-« S.O.S. Radio-Taxi ») est basé sur un fait divers réel qui a contribué au lancement des taxis-radios. Il est à parier que les taxis-radios, à leur tour, contribueront au succès du film dont Lino Ventura est la grande vedette.

Christian-Jaque explique à Brigitte Bardot comment on se sert d'un ballet. ←

Mais B.B. m'a de principe que peu de dispositions pour ce genre de sport.

PETIT BALLET
Christian-Jaque - B.B. - Babette

Cette étonnante image en contre-jour, ce sont Christian et Brigitte qui mettent au point un des exploits de Babette.

BAL DE NUIT

« Bal de nuit », le nouveau Maurice Cloche a été la cause du départ de Pascale Audret du Théâtre Montparnasse où elle jouait « Le Journal d'Anne Frank ». C'est encore un film sur la jeunesse délinquante où Maurice Cloche ne manquera pas de faire alterner les détails salaces et les passages édifiants, selon une recette qui a fait ses preuves.

« De toutes façons », dit Sophie Daumier, « c'est un bon truc. On a déjà un bon titre. »

Ce qui est une aimable plaisanterie : la vedette masculine du film est, en effet, le jeune premier Claude Titre.

LA MARRAINE DE CHARLEY et LA BETE A L'AFFUT

Rien de spécial, enfin, sur « La Marraine de Charley », où Fernand Raynaud sera déguisé en femme et « La Bête à l'affût » qui marque la rentrée de Françoise Arnoul qui relève d'opération.

Tous ces films constituent un ensemble encourageant. On tourne et l'on tourne bien. Le rouge est allumé. Il ne reste plus qu'à se taire.

Line Renaud, notre collaborateur Robert Chazal et Jean Boyer en conversation sur le plateau de « l'Increvable ». Line raconte ses souvenirs d'Espagne.

Jean-Marc Thibault et Jean Renoir discutent de leur ballet respectif que présentera Ludmilla Tcherina dans son spectacle.

ON EN PARLE à PARIS

à cœur ouvert ou à mots couverts

ADAM (Noëlle), qui a été lancée si vite dans le firmament des étoiles, risque de marquer un peu le pas. Gene Kelly l'avait, en effet, engagée pour tourner un grand film musical et dansant intitulé « Gentleman's gentleman ». Ce projet a été annulé, les producteurs ayant reculé devant le coût de la réalisation. Il ne reste plus pour Noëlle Adam que ce film sur le strip-tease dont on espère qu'il se fera et qu'il se fera bien.

BRASSEUR (Pierre) a assisté à la projection du film « La Loi » (dans lequel il est un extraordinaire Don César) dans une salle privée, de soixante places où se trouvaient les vingt producteurs les plus importants. En voyant ça, il s'est écrié :

— Pas possible ! On a fait une rafle au Fouquet's !

● BUSSIERES (Raymond), Annette Poivre et Sophie Sel continuent à concilier la vie de famille et la vie d'artistes. Ils sont en tournée, tous les trois, avec la célèbre pièce « J'y suis, j'y reste », ce qui est quand même un drôle de titre pour une tournée.

● BECAUD (Gilbert) a un nouveau fétiche : un petit jerrican de cinq centilitres plein de pétrole recueilli à Hassi-Messaoud où il a chanté pour le jour de l'An.

CARNE (Marcel) devient auteur de chansons. A l'Olympia les « 3 Menestrels » ont à leur répertoire « L'homme du monde » signé Marcel Carné et Michel Méry.

● COWL (Darry), dont tout le programme a été retardé par son accident au cours du tournage du « Train de 8 h. 47 », doit mettre les bouchées doubles. Il a trouvé une façon particulièrement originale de le faire en tournant dans un même film la suite du « Triporteur » et son film sur « Robinson ». Le héros à triporteur qu'il incarnera finira, en effet, sur une île déserte, tel Robinson. Encore heureux qu'on ne lui ait pas proposé un film sur Napoléon parce qu'il aurait pu revenir de son île pour finir enfin à Sainte-Hélène.

● CLOUZOT (Georges) a décidé d'abandonner son projet de film avec Brigitte Bardot. Le bruit court que c'est parce que Brigitte ne répondait jamais au téléphone quand Clouzot l'appelait de Saint-Paul-de-Vence. Comme les initiés savaient déjà que Clouzot ne ferait plus ce film avant même son départ pour Saint-Paul, on est en droit de penser que ce projet est annulé pour des raisons plus sérieuses. Pas de nouveaux projets pour Clouzot, tandis que B.B., qui tourne « Babette », a vingt autres projets en carnet.

DUSSANE (Béatrice) a peut-être fait allusion à Brigitte Bardot qui tourne « Babette s'en va-t-en guerre » quand elle a dit dans une conférence : « Il y a, maintenant, des jeunes filles qui sont plus attirées par les rôles de guerrières que par les rôles d'amoureuses ».

FABIAN (Françoise), qui est aussi Mme Jacques Becker, a mis au monde une petite Marie. Tout s'est bien passé à la clinique de la rue Blomet dans laquelle, cinq jours plus tôt, Marina Vlady avait mis au monde un fils, Pierre. Un caméraman installé dans la cour de la clinique aurait pu faire un excellent court métrage avec toutes les personnalités du cinéma qui ont défilé pour saluer les deux vedettes et leur progéniture.

● FERNANDEL a prétendu, dans une émission de radio, que pour ne pas faire rire les gens qui le reconnaîtraient aux enterrements, il portait une fausse barbe.

Un de ses amis qui avait entendu l'émission lui a dit : « Fernand, tu as tort. Avec une barbe, tu les ferais rigoler encore plus ».

GABIN (Jean) a bien quitté son appartement parisien, mais il n'en habite pas pour autant sa maison de Versailles. Il s'est installé avec sa famille à Deauville où, quand il tourne, il se rend chaque week-end. Ce qui n'est pas tellement commode.

● GRECO (Juliette) devra renoncer à sa traditionnelle robe du soir noire pour la Royal Command Performance, le 2 février au Palais de Buckingham. Le noir est interdit à la Cour. Sa robe sera rouge

LAFFORGUE (René-Louis) a déjà choisi le prénom de l'enfant que sa femme attend. Si c'est une fille ce sera Julie (évidemment). Mais si c'est un garçon ce ne sera pas Jules !

MARIANO (Luis) nous informe que la première réunion de son club aura lieu le dimanche 1er février, de 17 h. à 19 h., au café « Biard », 3, rue de la chaussée d'Antin (Paris 9e), dans la salle du premier étage.

● MARIANO (toujours Luis), va faire (lui aussi) une tournée en Algérie dans la zone opérationnelle. Il mettra ainsi fin à la légende qui dit qu'il n'a pas chanté à La Havane par peur des « barbus » de Castro.

POREL (Jacqueline) a fait l'admiration de ses camarades et des spectateurs en reprenant en quarante-huit heures le rôle d'Edwige Feuillère dans « Lucy Crown » au Théâtre de Paris. A ceux qui la félicitaient, Jacqueline a répondu : « J'ai l'habitude. J'ai déjà repris un rôle de Feuillère dans « L'honorable Catherine » qui avait été écrit pour elle, qu'elle n'a pas pu jouer au théâtre, qu'elle a joué au cinéma et que j'ai joué au théâtre à sa place ».

● PERIER (François) a tort si sont exacts les propos qu'on lui prête sur l'Amérique et qu'il aurait tenus au retour de son deuxième voyage éclair. Il aurait déclaré que c'était merveilleux d'aller en Amérique parce que, lorsque l'on en revenait, on n'en appréciait que mieux la France. Que dirait Périer si, à son prochain voyage là-bas, les Américains lui retournaient le compliment ?

Mais Périer est beaucoup trop futé pour avoir tenu de tels propos ou, alors, il l'a fait avec son charmant sourire en coin grâce auquel il sait si spirituellement faire comprendre que ce qu'il dit n'est pas tout à fait à prendre au sérieux.

● PELLEGRIN (Raymond) vient de se décider à révéler qu'il s'appelle Pellegrini et qu'il est comte. L'apprenant, un de ses amis lui a envoyé une lettre avec cet affreux jeu de mots : « Bravo Raymond, ne m'oublie pas et n'oublie pas que les bons comtes font les bons amis ».

● PHILIPE (Gérard) pourra tourner avec Maria Félix « La fièvre monte à El Pao ». Luis Bunuel a, en effet, retardé le tournage de ce film au 4 avril pour permettre à Gérard Philipe de tourner auparavant « Les liaisons dangereuses », film de Vadim pour lequel un accord a enfin été réalisé à la fois sur le cachet de Gérard Philipe et sur la place de son nom au générique.

RAYNAUD (Fernand), qui tourne en ce moment « La Marraine de Charley », vient de signer pour deux nouveaux films : « Le mouton » où il sera victime d'une erreur judiciaire, et « L'innocent » où il sera mêlé à une histoire d'héritage.

Pour se mettre en forme il partira auparavant en tournée avec le cirque Amar.

● REICH (George) sera Christian dans le « Cyrano » que va monter Roland Petit au Théâtre Sarah Bernardt. Ce choix (heureux) met fin à la rumeur selon laquelle les deux danseurs ne seraient pas les meilleurs amis du monde.

● RENAUD (Line) vient de chanter en Espagne avec un énorme succès. Dans une ville où elle venait de triompher, deux jeunes gens sont arrivés. Ils étaient venus en auto-stop après avoir eu une panne de scooter. Ils supplièrent Line de chanter à nouveau pour eux parce qu'ils avaient fait beaucoup de kilomètres pour l'entendre. Très gentiment, Line accepta et fit pour ses deux admirateurs un récital de vingt-cinq minutes.

● ROSAY (Françoise) a déclaré à Jean Fléchet du « Technicien du Film » : « Je sais maintenant que j'aurais dû naître un demi-siècle plus tard... Quel aurait été mon bonheur de porter des pantalons, d'avoir les cheveux courts, au lieu de vivre perpétuellement « enchiffonnée » ! ».

TCHERINA (Ludmilla) et Jean Renoir se font des politesses. Ludmilla Tcherina avait demandé à Renoir un ballet « Le feu aux poudres » pour son spectacle de danses. Il vient d'offrir à Tcherina un rôle dans son film « Le déjeuner sur l'herbe ».

● THIBAULT (Jean-Marc) et Roger Pierre vont battre un record. Ils vont tourner « Les 3 Mongols ». Il est vrai que Jean Richard se joindra à eux. L'idée de ce film est du très fécond Jacques Antoine qui a imaginé l'aventure de trois Mongols qui descendent de leur montagne pour acheter un accordéon.

USTINOV (Peter) avait déjà la réputation d'un auteur fécond. Mais maintenant il fait encore plus l'admiration des autres. On annonce que sa femme, Suzanne Cloutier, attend (probablement) deux jumeaux. Ce n'est qu'après cette naissance que Peter Ustinov entreprendra sans doute la réalisation du film « Romanoff et Juliette », où Suzanne Cloutier doit faire sa rentrée

Juliette Greco : elle vire du noir au rouge.

Noëlle Adam : le strip-tease va venir à son secours.

ROLAND FOUGERES VOUS RACONTE LE FILM DE FRANZ PETER WIRTH

Le HEROS de CHOCOLAT (HELDEN)

La patrouille bulgare arriva au sommet de la colline. Elle comprenait quelques cavaliers commandés par un lieutenant. Ils avisèrent le canon serbe qu'entouraient quelques artilleurs. L'officier qui commandait ces derniers se rasait, devant un petit miroir accroché au tronc d'un arbre.

— Sept hommes contre un canon, dit-il calmement à ses hommes. Ils ne chargeront pas. Ils ne sont pas fous.

Effectivement, six des cavaliers n'étaient pas fous. Mais le septième, le lieutenant qui les commandait, avait l'âme d'un héros. Il sortit son sabre et hurla :

— Vaincre ou mourir ! A l'attaque !

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ses hommes le suivirent. L'officier serbe donna calmement l'ordre de charger le canon et de tirer. Il continua à se raser, sûr de réduire d'un seul coup les assaillants en bouillie. Les artilleurs chargèrent le canon et firent feu. L'obus n'était pas du calibre de l'arme. Il tomba lamentablement à quelques mètres en avant du canon. Il ne resta plus aux artilleurs et à leur officier qu'à prendre leurs jambes à leur cou.

* * *

Cette défaite de l'armée serbe ne fut pas la seule. Si bien que, cette nuit-là, des fuyards serbes commencèrent à traverser la ville bulgare où la famille Petkoff avait sa maison. Le colonel Petkoff était à la guerre où il commandait un régiment. Sa femme et sa fille restaient à la maison avec deux domestiques, le rusé Nicolas et la trop jolie Louka. Ils avaient pris connaissance comme tout le monde de l'ordonnance du gouverneur faisant savoir aux citoyens bulgares que quiconque cacherait un Serbe serait passé les armes. Mais pareille ordonnance ne pouvait s'adresser qu'aux manants. Il était exclu qu'un Petkoff, membre de la famille la plus brillante et la plus riche de la ville, pût cacher un ennemi.

Des coups de feu éclataient sporadiquement dans les rues où les Serbes en déroute se défendaient contre les Bulgares qui les pourchassaient. Dans sa chambre, dont elle avait poussé les volets, Raina Petkoff contemplait avec amour la photo de son fiancé, le lieutenant Sergius Saranoff, devenu héros national depuis qu'il avait capturé, au mépris de sa vie, en chargeant au sabre à la tête de ses hommes, le seul canon de l'armée serbe. Pour lui, elle avait décidé de faire des sacrifices. Elle avait fait le vœu de se laver à l'eau froide jusqu'à la fin de la guerre, afin de participer par cet héroïsme à son héroïsme.

Soudain, le volet de sa chambre s'ouvrit. Elle venait d'éteindre sa lampe de chevet. Elle se préparait à rêver à Sergius, quand elle eut la sensation d'une présence dans la chambre. Elle remonta ses couvertures jusque par-dessus sa

O.W. FISCHER ET LISELOTTE PULVER

Dans ce film tiré d'une célèbre comédie de George-Bernard Shaw, O.W. Fischer et Liselotte Pulver forment un parfait couple de comédie, parce qu'ils tiennent, l'un et l'autre, des rôles pour lesquels ils sont typiquement faits. Le personnage d'O.W. Fischer exige de son interprète une grande subtilité de jeu ; tout s'y trouve dans les nuances de l'interprétation ; cela permet à O.W. Fischer de confirmer qu'il est un des tout premiers comédiens du cinéma allemand. Liselotte Pulver, elle, incarne une jeune fille gâtée et capricieuse et elle retrouve, dans pareil personnage, les mines boudeuses, les sourires pleins de fraîcheur et le charme juvénile qui firent son succès dans « Ma petite Hongroise Piroschka ».

Né en 1915, O.W. Fischer a à son actif un nombre impressionnant de films et de bons rôles. De « Louis II de Bavière » (avec Ruth Leeuwerik) à « Whirlpool » (avec Juliette Greco) en passant par « Solange dü da Bist » (avec Maria Schell), « Hanussen » (avec Liselotte Pulver), « Mon père était acteur » (avec Hilde Krahle), « Scandale à Ischl » (avec Doris Kirschner), « Herrscher ohne Krone » (avec Odile Versois), etc.

Plus jeune (elle est née en 1929), Liselotte Pulver débuta en 1950 dans « Sous la Rafale » (« Föhn », avec Adrian Hoven). Ce fut avec O.W. Fischer qu'elle tourna son deuxième film, « Heidelberger Romanze », en 1951. A côté de nombre de films tournés depuis en Allemagne — « L'Ecole du Bonheur Conjugal », « Le Dernier Eté », « Les Quatre Fiancés de Juliane », « Confession d'un Escroc » — elle fut la vedette de plusieurs films à l'étranger : « Les Aventures d'Arsène Lupin » ou « Le Joueur » en France ; « Le temps d'aimer et le temps de mourir », à Hollywood.

Comme Maria Schell, elle est d'origine suisse (elle naquit à Berne) et, comme elle, elle semble pouvoir faire une carrière internationale, en devenant l'héroïne de films dans divers pays. O.W. Fischer, par contre, appartient plus spécifiquement au cinéma allemand et c'est à travers lui qu'à l'inverse de ce qui se passe avec son grand rival Curd Jürgens, il s'est fait un nom à l'étranger.

R. F.

tête. Puis elle entendit une voix d'homme qui disait :

— Ne criez pas. Je ne vous ferai pas de mal.

Elle sortit prudemment la tête de sous les couvertures. Elle aperçut la vague silhouette d'un militaire qui tenait un revolver à la main. Il répéta :

— Je ne vous ferai pas de mal. Je suis un officier serbe en fuite. S'ils me prennent, ils me couperont en morceaux.

Elle eut un réflexe patriotique. Elle devait être digne de Sergius. Elle se prépara à crier malgré le revolver. Mais la curicsité la poussa à en savoir d'abord plus long. C'était la première fois qu'un homme s'introduisait dans sa chambre la nuit. Elle trouvait cela excitant. Il lui ordonna de faire de la lumière. Elle ralluma sa lampe de chevet et se leva. Il lui ordonna de ne plus bouger et il la contempla. La lampe était allumée derrière elle et, à travers la chemise de nuit légère qu'elle portait, il admirait combien elle était jolie. Mais il était trop fatigué pour s'attarder longtemps à cette image et à cette idée.

Elle le considéra à son tour. Son uniforme était en loques, mais il traînait toujours son grand sabre.

— Je suis ici, dit-il d'une voix pleine de sommeil, parce que je ne tiens pas à perdre la vie. Il y a des soldats qui craignent la mort. J'en suis un. Si elle me trouvait, votre racaille de cavalerie me saignerait comme un cochon.

Et il bâilla.

— Nos vainqueurs sont chevaleresques, répondit-elle fièrement.

Mais il y eut tout d'un coup beaucoup de bruit dans la maison. On avait vu entrer le Serbe par le balcon et un officier bulgare venait de pénétrer chez les Petkoff, suivi de soldats armés jusqu'aux dents. Il exigeait qu'on le conduisît à la chambre qui possédait le balcon. Ce fut en vain que Mme Petkoff signala que c'était la chambre de sa fille, pure vierge bulgare, fille d'un des chefs de l'armée bulgare et fiancée d'un héros bulgare. L'officier bulgare répondit qu'un Serbe en déroute serait bien assez lâche pour s'introduire dans la chambre d'une jeune fille bulgare. Et Mme Petkoff, imaginant déjà Raina subissant les pires outrages d'un ennemi des Bulgares, la supplia d'ouvrir sa porte.

* * *

Raina ouvrit la porte en bâillant comme si elle sortait d'un profond sommeil. Les soldats, baïonnette au canon et le fusil prêt à la fusillade, prirent position dans la chambre, tandis que leur officier fouillait partout, malgré les protestations de la jeune fille, indignée que l'on pût suspecter la fiancée d'un héros bulgare de cacher chez elle un ennemi de la patrie bulgare.

L'officier ne découvrit rien ni sous le lit ni dans l'armoire. Il se dirigea vers un grand coffre. Raina signala négligemment que c'était son trousseau qui s'y trouvait. L'officier l'ouvrit tout de même. Mais lorsqu'il eut sorti quelques scus-vêtements féminins, il s'interrompit, crainte d'avoir l'air ridicule aux yeux de ses hommes. Il leur donna martialement l'ordre de sortir. Lui-même salua et les suivit. Raina demanda à sa mère qu'on la laissât tranquille parce qu'elle avait envie de dormir.

DISTRIBUTION :

Bluntschli	O.W. Fischer
Raina	Liselotte Pulver
Louka	Ellen Schwiers
Sergius	Jan Hendriks
Petkoff	Kurt Kuszhar
Nicolas	Manfred Inger

Il était temps. Le capitaine Bluntschli était près d'étouffer sous l'amas des scus-vêtements, dans le grand coffre. En bâillant, il murmura :

— J'aurais dû m'engager dans l'armée bulgare. Je ne me doutais pas que les filles bulgares avaient d'aussi jolies dentelles si parfumées.

— Vous êtes un officier autrichien chargé d'instruire l'armée serbe ? demanda Raina.

— Non, dit-il, je suis Suisse. Quand on va de Suisse vers l'est, on arrive en Serbie. Je suis mercenaire.

Elle s'empara de son revolver, qu'il avait déposé sur le lit.

— Ne vous fatiguez pas, il n'est pas chargé, remarqua-t-il. Je n'ai pas de place dans mes poches pour y mettre des balles. Je préfère y mettre du chocolat. Il n'y a que les jeunes soldats inexpérimentés qui bourrent leurs poches de munitions.

Elle le traita méprisamment de soldat de chocolat, mais elle lui tendit tout de même une boîte de pralines à la noisette et aux liqueurs. Il y puisa tout en fermant les yeux et en dodelinant de la tête.

— Mon fiancé a remporté une grande victoire à Slivnitza, dit-elle.

Il répondit en bâillant à se décrocher la mâchoire.

— Il n'y avait que six hommes commandés par un idiot. Ce n'était pas une grande victoire.

Il était bien placé pour le savoir : c'était lui qui commandait le canon serbe.

— C'est un héros ! s'écria-t-elle.

— Non, c'est un idiot, dit-il. On n'attaque pas un canon quand on n'est pas un idiot. Il a eu la chance que nous nous sommes trompés d'obus.

Quand elle lui dit que l'idiot était son fiancé, il tenta de se racheter :

— Il savait peut-être que nous n'avions pas de bons obus, dit-il. Ce devait être un homme rusé.

Elle voulut le chasser parce qu'il venait de traiter son héros de lâche. Mais il avait sommeil. Il s'était laissé aller sur le lit avec une sorte de volupté.

— Vous ne pouvez pas dormir dans ma chambre, protesta Raina. Je suis une Petkoff.

— Une quoi ? demanda Bluntschli étonné en ouvrant les yeux avec peine.

— Une Petkoff. Les Petkoff sont des gens riches et distingués. Vous savez ce que c'est qu'une bibliothèque ? C'est une pièce remplie de livres. Eh bien, nous en avons une. Je vous dis cela pour vous prouver que nous sommes des gens civilisés. Nous sommes de Bulgares de la haute société. Nous nous lavons les mains presque tous les jours.

Comme il faisait mine de s'étendre à nouveau sur le lit, elle le pria de l'attendre. Mais il ne l'entendait déjà plus. Il dormait.

* * *

Elle sortit précautionneusement dans le couloir. Louka, qui avait écouté à la porte, se dissimula rapidement derrière un rideau. Raina s'en fut trouver sa mère.

— Papa dit qu'un hôte est sacré, commença-t-elle. Admettons que quelqu'un s'introduise dans ma chambre...

Mme Petkoff songea à la visite de la patrouille bulgare. Elle comprit tout de suite ce que voulait dire sa fille. Elle l'accompagna précipitamment jusqu'à sa chambre. Bluntschli dormait dans le lit et il n'avait même pas enlevé ses bottes pour s'y glisser.

— Il est exténué, ce pauvre homme, murmura Raina.

Ce pauvre homme ! Un ennemi ! Mme Petkoff fut indignée. Elle éveilla le dormeur. Il entrouvrit les yeux, se leva avec effort, se cala gauchement en position et salua mollement.

— N'ayez pas peur, Mesdames, balbutia-t-il en faisant de méritoires efforts pour tenir debout, je remets mon sort entre vos frêles mains.

Elles l'emmenèrent dans la grande pièce du bas où se trouvait la bibliothèque, un petit meuble contenant une vingtaine de livres. Raina eut la charmante attention de lui laisser la boîte de pralines et elle lui souhaita avant de sortir :

— Bonne nuit, soldat de chocolat...

Il s'étendit sur le divan. Il allait s'endormir quand, en prenant un chocolat, sa main rencontra une feuille de papier. Il y jeta machinalement le regard. C'était la proclamation qui menaçait de mort tout citoyen bulgare qui cacherait un Serbe. Il se leva, oublia sa fatigue, passa la veste que Raina lui avait donnée pour se couvrir et sortit par la fenêtre.

* * *

La guerre se termina parce qu'il faut tout de même bien qu'une guerre se termine un jour ou l'autre. Le colonel Petkoff rentra chez lui. Il ramenait tout un butin : des meubles, des objets ménagers et jusqu'à un piano. Dépouiller l'ennemi n'est-il pas un devoir ? Il n'avait pu emporter les plus belles prises : le général s'était servi d'abord.

Sergius revint aussi. Raina se jeta dans ses bras en l'appelant son héros. Elle lui demanda même :

— Suis-je encore digne de toi, mon héros ?

Il se sentit grandi. N'avait-il pas attaqué l'ennemi avec la fouge d'un chevalier combattant pour sa belle ? Elle murmura :

— Tu as chargé un canon... C'est ce qu'il m'a dit...

Elle aurait voulu reprendre cette parole. Sergius, heureusement, tout à son héroïsme, n'y prêta pas attention.

Tout de suite, le colonel Petkoff fut fort ennuyé. Il ne trouvait pas sa veste d'intérieur et elle seule pouvait lui apporter la sensation de la paix revenue. Il envoya Louka la chercher. La servante savait fort bien à quoi s'en tenir à ce sujet, mais elle savait aussi qu'elle commettrait une erreur stratégique en trahissant Raina. Elle se borna à remarquer en sa présence :

— Mademoiselle sait peut-être où elle est ?

Louka avait son plan : elle trouvait Sergius bel homme. Raina l'emmenait justement à l'étable. Quand ils y furent seuls, elle lui tomba dans les bras en l'appelant à nouveau son héros. Il l'appela sa reine. Puis, il lui rapporta la version exacte de la victoire qu'il avait remportée. Ça le chiffonnait, cette victoire. Parce que l'obus serbe n'était pas parti, on le considérait dans l'armée avec un sourire de commisération. La condition d'un vrai militaire, c'est en effet d'être mort. Il le savait fort bien. Mais il n'était pas mort. Il était vivant. Il prit Raina dans ses bras. Louka et Nicolas emportèrent le tapis qu'ils battaient devant l'entrée de l'étable. Des paysans qui travaillaient dans la cour eurent ainsi, gratuitement, le spectacle d'une scène d'amour. Et, quand elle s'en aperçut, Raina rougit, en vraie jeune fille.

Elle regagna rapidement la maison. Louka en profita pour se glisser dans l'étable de manière à ce que Sergius la vît. Elle avait un large décolleté qui ne laissait rien ignorer de ses charmes. Sergius la suivit. Il la renversa sur un tas de foin. Elle le repoussa, protestant qu'il agissait si brutalement parce qu'elle n'était qu'une pauvre paysanne. Elle avait des bras ronds, une poitrine agressive. Sergius revint à la charge ; elle le repoussa à nouveau.

— Moi, dit-elle, celui qui m'aime ne m'oublie jamais. Je ne suis qu'une paysanne, mais on ne me laisse pas tomber « après »...

Et elle ajouta :

— Et puis vous êtes fiancé...

Elle sortit en courant de l'étable, laissant rêver le vainqueur de Slivnitza à ses bras ronds et à sa poitrine agressive. Il la suivit, mais il avait, accrochées à son uniforme, des brindilles de foin qui firent éclater de rire, très irrévérencieusement, les paysans goguenards.

* * *

Le colonel Petkoff était à nouveau ennuyé. Il devait calculer le nombre de pains à distribuer à son régiment qui avait quatre jours de marche jusqu'à la capitale. Sa science des chiffres n'allait pas au-delà de mille. Celle de sa femme et de sa fille, non plus ; elles appartenaient à l'aristocratie. Celle de Sergius non plus : c'était un héros. Le colonel Petkoff soupira :

— Ah, si j'avais ce Suisse sous la main...

Raina sursauta.

— Il m'a trompé, mais il sait calculer, continua le colonel Petkoff. Je lui ai livré 50 prisonniers contre 200 chevaux boiteux.

Mme Petkoff avait sursauté aussi. En voyant Raina soudainement réveuse, elle lui rappela que Sergius était un Saranoff et qu'il était riche.

Quelques instants plus tard, Nicolas remit discrètement à Raina une lettre que venait d'apporter pour elle un paysan. Bluntschli lui fixait rendez-vous dans une clairière de la forêt. Elle n'en crut pas ses yeux. Elle y courut. Elle s'assit, dans la clairière, sur un banc. Et son étonnement s'accrut encore quand elle vit Bluntschli s'approcher, revêtu d'un magnifique uniforme neuf. Il portait à la main une valise. Elle murmura avec attendrissement :

— Mon soldat de chocolat...

Mais elle se souvint qu'elle était une Petkoff. Elle feignit de le rencontrer par hasard. Elle affirma qu'elle n'avait pas reçu sa lettre. Non, pas du tout, elle n'était pas du tout venue pour le voir. Cette rencontre était un simple effet du hasard.

— J'avais peur, dit-il, une femme que l'on n'a vue qu'à la lueur des bougies peut être décevante vue de jour. Je suis content que vous restiez jolie.

Et il lui tendit la valise, lui signalant qu'elle contenait la veste d'intérieur de son père. Elle fut vexée qu'il ne l'eût fait venir que pour lui remettre une vieille veste. Elle lui rappela qu'elle était fiancée et que son fiancé l'avait déjà vaincu une fois. Puis elle lui tourna fièrement le dos. En partant, elle perdit la lettre par laquelle il lui avait fixé rendez-vous.

* * *

Tandis qu'elle était dans la forêt, Sergius avait entrepris une nouvelle offensive dont le charmant objectif était Louka. Mais cette dernière savait se défendre :

— Vous êtes tous pareils, vous, les gens du monde, dit-elle. Vous flirtez en cachette et Mlle Raina en fait autant de son côté.

Sergius sursauta. Il exigea de savoir qui était son rival.

— Je ne vous le dirai pas, le taquina Louka. Tout ce que je puis vous dire, c'est que Mlle Raina l'a reçu dans sa chambre toute une nuit.

Il déclara avec hauteur qu'il n'en voulait rien croire et que Louka n'était qu'une petite ordure à l'âme servile. Mais, parce qu'elle avait des bras ronds et une poitrine agressive, il l'embrassa tout de même. Elle se laissa faire parce qu'elle avait vu revenir Raina.

* * *

Celle-ci était à peine rentrée qu'on lui annonça qu'un officier à l'accent étranger la demandait. Elle eut peur. Elle courut à la rencontre de Bluntschli, prit la valise de ses mains, et voulut le renvoyer d'où il venait. Mais il insista pour remercier sa mère de son hospitalité. Mme Petkoff arrivait justement. Elle fut plus embarrassée encore que sa fille.

— Vous étiez dans l'armée serbe et mon mari hait les Serbes, dit-elle pour le persuader de partir.

Mais le colonel Petkoff l'aperçut.

— Dans mes bras, mon ami, cria-t-il.

Et il expliqua à sa femme et à sa fille qu'il s'agissait du Suisse qui lui avait refilé les chevaux boiteux. Il ajouta que la guerre étant finie, deux vieux amis pouvaient bien tomber dans les bras l'un de l'autre. Il exigea que Bluntschli dormît, au moins cette nuit-là, dans la bibliothèque. Raina commença à redouter à chaque instant la catastrophe.

* * *

Le soir, au milieu de la famille réunie, Bluntschli effectua les calculs que le colonel n'avait toujours pu résoudre. Il détailla le plan de marche heure par heure en prévoyant qu'il ne faudrait pas emporter de fourrage, puisqu'il y avait, tout le long de la route, des prairies où il suffisait de faire paître les chevaux.

Raina, tout en mangeant des chocolats, manie nouvelle dont son père s'étonnait, se montrait très tendre avec Sergius. Elle feignait d'ignorer le Suisse, espérant ainsi retarder le moment où il commettrait une gaffe. Elle sursauta en entendant son père parler de sa vieille veste d'intérieur qu'un voleur avait dû emporter. Mais Bluntschli, plongé dans ses calculs, ne releva pas la tête. Elle crut simplement déceler sur son visage un sourire satisfait et elle lui en voulut de son assurance. Elle s'en montra d'autant plus tendre pour Sergius

— Sergius, mon héros, murmura-t-elle, tu penses à moi ?

— Bien sûr, ma reine, répondit-il.

Mais il pensait aux bras ronds et à la poitrine agressive de Louka, qui les promenait de temps à autre sous ses yeux en servant le thé. Quand Bluntschli eut terminé son plan, il lui demanda où il avait combattu.

— Nulle part, répondit le Suisse. Je me cachais derrière mon canon.

— Vous plaisantez, capitaine, protesta-t-il poliment.

— Non. Le secret de l'art militaire consiste à attaquer l'ennemi quand on est le plus fort et à le fuir quand on est le plus faible.

— J'ai vaincu l'ennemi tout en étant plus faible que lui ! s'écria martialement Sergius.

— Si l'obus avait éclaté, vous seriez en ce moment un petit ange, remarqua Bluntschli.

Et il expliqua qu'il reconnaissait fort bien, quant à lui, ne pas devoir sa vie à une chance comme celle qu'avait eue Sergius, mais à une jeune fille bulgare qui l'avait caché dans sa chambre à coucher. Raina se fit, par réflexe, plus petite dans son fauteuil. Le colonel Petkoff, qui adorait les histoires légères, voulut avoir des précisions sur ce qui s'était passé dans la chambre de cette jeune fille.

— Elle est tombée amoureuse de toi ? s'écria-t-il, intéressé.

— Non, répondit le Suisse, elle était malheureusement trop jeune pour cela.

Raina eut envie de le griffer pour lui apprendre qu'elle était une grande personne. Elle décréta :

— Si des femmes qui cachent des ennemis dans leur chambre à coucher existent, mieux vaut ne pas parler d'elles !

Et elle saisit le prétexte de cet éclat patriotique pour quitter la bibliothèque.

* * *

Louka, dans un couloir, à la demande de Sergius, lui avoua que l'homme qu'avait caché Raina dans sa chambre, et même à ce qu'il semblait dans son lit, n'était autre que le capitaine Bluntschli. Il annonça sans hésitation :

— Je descendrai ce type !

* * *

La nuit venue, le Suisse monta dans la chambre de Raina par le balcon, comme la première fois. Il y entra en poussant un peu le volet. Il demanda la jeune fille d'allumer la lampe ; il la contempla tandis qu'elle était debout, en chemise de nuit légère, devant la lumière. Et cette fois, ce fut sans avoir envie de dormir.

Il annonça qu'il venait lui rapporter la veste de son père. Elle répondit que, si son fiancé, qui était un vrai héros, lui, pas un héros de chocolat, le surprenait, il le tuerait.

— Ce serait plus difficile, maintenant, répondit Bluntschli ; depuis que la guerre est finie, mon revolver est chargé.

Elle lui reprocha de traiter comme une simple histoire drôle le fait qu'elle l'eût caché dans sa chambre. Et elle se mit à bouder. Il la trouvait adorable ainsi, mais il lui dit que, si elle continuait à bouder, il la fesserait. Elle faillit pleurer en lui disant qu'il était le premier homme à ne pas la prendre au sérieux.

Puis, pour ne pas la compromettre davantage, il reprit le chemin du balcon, tandis que Raina, déçue, le suivait des yeux. Au pied du mur, Sergius, le sabre à la main, l'attendait. Il s'écria :

— Mon rival !

Et il ajouta énergiquement, en vrai officier bulgare :

— Demain, sur le pré ! Et apportez votre épée !

— Un artilleur apporte son canon, répondit calmement Bluntschli.

* * *

La nouvelle du duel effraya Raina, sans qu'elle se l'avouât. Elle était sûre que Sergius, son héros, n'allait faire qu'une bouchée de ce Suisse couard qu'elle avait l'impression d'aimer. Elle compta sur sa lâcheté et voulut le dissuader de se battre. Elle ne voulait pas lui avouer qu'elle avait peur pour lui, mais elle fit appel à sa raison en lui représentant qu'il serait stupide de se faire tuer en temps de paix. Il répondit qu'il lui fallait bien dominer la peur qu'il avait.

— De plus, dit-il, vous haïssez les lâches.

Elle se fit, à part elle, la réflexion que les hommes sont incroyablement bêtes.

* * *

Le combat eut lieu dans le jardin de la maison des Petkoff. Lorsque Raina vit partir Bluntschli, l'épée au poing, elle fut convaincue que c'était la dernière fois qu'elle le voyait et elle se sentit remplie de tendresse pour son soldat de chocolat.

Elle grimpa sur le mur qui entourait le jardin pour suivre le duel du regard. Elle ne connaissait pas l'escrime, mais elle eut l'impression que le Suisse ne se battait pas si mal. Il tenait tête aux assauts furieux de Sergius. Il y mettait une nonchalance qui était dans son caractère mais qui, pensa-t-elle, pouvait lui coûter cher. Et soudain, elle assista à un spectacle étonnant : Bluntschli avait fait sauter l'épée des mains de Sergius et le bouillant lieutenant admettait, la tête basse, qu'il était vaincu.

Raina se précipita à la rencontre du Suisse et lui demanda d'une voix où il y avait un reproche comment il pouvait se faire qu'il fût vainqueur.

— J'ai gagné un jour un premier prix d'escrime à Saint-Gall, répondit-il négligemment.

Elle ne put s'empêcher de remarquer :

— Vous auriez pu me le dire, j'ai eu si peur pour vous.

Puis elle lui en voulut parce qu'elle avait dû, malgré elle, lui faire cet aveu.

* * *

D'une poche de sa veste retrouvée, le colonel sortit une photo de sa fille qu'elle avait dédicacée ainsi : « Raina à son soldat de chocolat ». Elle l'y avait glissée avant de lui porter la veste la nuit où il avait pénétré, endormi, dans sa chambre. Elle était sûre qu'il l'y trouverait, mais Bluntschli n'en avait rien vu.

Le colonel exhiba la photo avec un gros sourire en présence de sa femme, de sa fille, de Sergius et de Bluntschli. Il éclata de rire :

— Eh bien, Sergius, dit-il, je ne vous croyais pas un soldat de chocolat.

— Dis à ton père qu'il ne s'agit pas de moi, demanda Sergius à Raina.

Le Suisse s'avança :

— Le soldat de chocolat, c'est moi, dit-il. Je vous ai parlé d'une jeune fille bulgare qui m'avait caché dans sa chambre...

Le colonel l'interrompit d'un geste. Il en avait entendu trop. Mais Raina prit les devants :

— Sergius aime une autre femme, dit-elle.

Louka, qui entrait, baissa pudiquement le regard. Sergius la prit par le bras et le contact de ce joli bras rond le raffermit dans sa décision de ne pas battre en retraite. Bluntschli, sur-le-champ, demanda au colonel Petkoff la main de sa fille. Mme Petkoff ramena tout le monde à la raison ; elle fit remarquer que le lieutenant Saranoff était un des hommes les plus riches du pays.

— Sergius a un élevage de chevaux, dit-elle.

— Nous n'avons pas l'intention d'ouvrir un cirque, répondit le Suisse.

Puis il enchaîna :

— Combien de chevaux avez-vous, Saranoff ? Vingt ? J'en ai deux cents. Combien de voitures avez-vous ? Trois ? J'en ai soixante-dix. Combien de nappes avez-vous ? Sûrement pas autant que moi : j'en ai quatre mille. Et j'ai neuf mille six cents draps, deux mille quatre cents oreillers, dix mille couteaux, dix mille cuillères, et une villa. J'ai trois langues maternelles. Quel Bulgare peut en dire autant ?

Mme Petkoff, émerveillée, lui demanda s'il était le roi de Suisse. Il répondit qu'il était un citoyen libre à qui venait de parvenir la nouvelle qu'il avait hérité de six palaces dans son pays. Le colonel Petkoff se frotta les mains d'aise, mais Raina s'écria :

— Qu'il garde ses nappes et ses couteaux ! Je ne suis pas à vendre aux enchères !

Elle voulait être aimée pour elle-même, cette petite. Elle courut s'enfermer dans sa chambre. Bluntschli l'y suivit. Il ne lui restait plus qu'à accomplir une dernière mission : la plus facile et la plus agréable pour un soldat de chocolat. Il s'en acquitta si bien que Raina ne tarda pas à lui avouer que, si elle l'avait caché, une nuit, dans sa chambre, c'était avec l'espoir qu'il n'en ressortirait pas de sitôt. Mais, ce soir-là, il était trop fatigué et trop endormi pour le comprendre...

(Reproduction et traduction interdites.)

Le lys dans la tempête

ROMAN INEDIT

par

MAURICE DEKOBRA

I

UN CONCOURS DE BEAUTE

L'auto-car roulait sur la route de la Corniche. Il était 11 heures du matin. Il avait dépassé Agay et se dirigeait vers Cannes. Il ressemblait à une volière ambulante avec ces éclats de rire, ces conversations bruyantes, ces exclamations joyeuses, car ses vingt-huit places étaient occupées par vingt-huit jeunes filles, dont les âges allaient de dix-huit à vingt-cinq ans.

Elles étaient vingt-huit et représentaient quelques-unes des employées de la Banque Velmont, 39 bis, boulevard Haussmann. Et toutes, impatientes d'aller passer, entre Cannes et Antibes, de joyeuses vacances.

Les brunes alternaient avec les blondes, les rousses voisinaient avec les auburn, les maigres coudoyaient les dodues, les jolies semblaient encore plus jolies à côté de celles que la nature avaient moins favorisées.

Elles ne cessaient de bavarder, de plaisanter, d'échanger des remarques sur le paysage, sur la beauté de la Méditerranée dont les flots azurés scintillaient sous un soleil éclatant. La plupart n'avaient pas encore vu la Riviera. Les réflexions naïves ou comiques fusaient d'un bout de l'auto-car à l'autre, derrière le vieux conducteur en blouse grise qui, blasé, prenait ses virages avec précision et pestait contre les camions qui ralentissaient sa route.

— Edith ! Est-ce que tu sais nager ?

— Comme une daurade, mon chou.

— Tu m'apprendras le crawl !

— Et l'overarm-stroke, si tu veux.

— Voilà dix ans que je rêvais de passer trois semaines sur la côte enchantée !

— Eh bien, remercie le Seigneur et la Banque Velmont qui a organisé nos trois semaines de vacances !

— Moi, je veux, dès le premier jour, aller voir tous les gens célèbres qui prennent le cocktail au bar du « Carlton »

— Cette Jenny !... Elle ne rêve que de vedettes de l'écran... Quelle snobinette !

— Elle en rencontrera une giclée sur la Croisette. Elle pourra récolter des autographes.

— Moi, je ne suis pas comme Jenny... Moi, je vais me taper d'abord une de ces bouillabaisses !

— Paulette !... Tu ne penses qu'à bien manger !

— Je ne suis pas comme Valérie, qui se surveille et dîne d'un œuf dur et d'une feuille de salade, à cause de sa ligne.

— Paulette exagère... Quand j'ai faim, je mange. Et d'abord, depuis Lollobrigida et Sophia Loren, les avantages sont à la mode !

— Qu'est-ce que tu as dis, Marie-Louise ? Aimes-tu les décolletés bien garnis ?... Ou quand il n'y a personne au balcon ?

— Tais-toi donc, Henriette !... Tu vas la faire rougir. Et puis d'abord, il en faut pour tous les goûts. On m'a dit que les Orientaux aiment les femmes bien en chair !

— Vous n'avez pas fini de dire des bêtises ?... Regardez plutôt la baie de Cannes avec les îles de Lérins ! C'est merveilleux !

Le car approchait de Théoules. L'impatience surexcitait les vingt-huit argonautes de la Banque Velmont, qui voyageaient sous la surveillance de la sous-directrice du personnel, Mlle Mongiboux, dont les trente ans lui conféraient un peu d'autorité.

Au moment où le car allait entrer dans Cannes, elle les harangua en ces termes :

— Mesdemoiselles, nous approchons du petit paradis que la Banque Velmont nous a réservé pour nos vacances... C'est un camping dans la pinède, entre Juan-les-Pins et la Garoupe. Nous y serons logées par deux ou trois dans des maisons de poupée en bois, à deux pas de la mer. Il y a l'électricité, les douches, une cuisine collective où chacune de vous montrera ce qu'elle sait faire. Je suis sûre que nous allons passer trois semaines à la fois agréables et joyeuses !

* * *

Mlle Mongiboux avait raison. Le confortable camping, organisé par la Banque Velmont, avait remporté tous les suffrages des vingt-huit employées qui trouvèrent très pittoresques ces petites cabanes de bois clair qu'elles s'étaient réparties selon leurs sympathies respectives.

La cabane n° 7 était occupée par deux amies, Thérèse, qui travaillait au service des Accrédités, et Valérie, au service des Coupons. Thérèse était une brunette gaie comme un pinson, pleine d'entrain, primesautière, douée d'un véritable « sense of humour » qui rendait sa compagnie particulièrement agréable.

Sa meilleure camarade, Valérie, était sans aucun doute la « pin-up » de la Banque Velmont. Même celles qui l'enviaient un peu, reconnaissaient que Valérie Bourgès était la plus séduisante de l'équipe. L'ovale de son visage était parfait. Ses grands yeux bleu cendre cernés de long cils naturels, sa bouche parfaitement dessinée, sa taille fine, sa poitrine bien proportionnée, tout concourait en elle à satisfaire les esthètes les plus sévères. Et chose étrange, chez ce chef-d'œuvre de la nature, la modestie, la totale absence de prétentions, la réserve, frisaient même la timidité. On aurait cru qu'une aussi séduisante créature devait porter avec orgueil la chance d'être si belle ; mais ce n'était pas le cas. Quand son amie Thérèse lui disait :

— Tu sais que tu es formidable, Valérie ! Tous les boys de la Riviera tomberont autour de toi comme des moustiques aspergés par un fly-tox !

Elle répondait en riant :

— Ma chérie, si tant de jeunes gens me font la cour, je les découragerai simplement avec une lance d'arrosage !

Car Valérie avait des opinions bien arrêtées sur la ligne de conduite que doit suivre une jeune fille courtisée, flattée, assiégée par trop de garçons dont la sincérité ne vaut rien de plus que les écrits sur le sable avant l'heure de la marée haute. Elle avait résolu de se garder des aventures trop faciles. Pas plus avec ses chefs de service qu'avec des inconnus. Elle entendait ne jamais prononcer le « oui » fatal que devant l'homme vraiment digne du plus beau cadeau qu'une femme comme elle pût lui offrir

Thérèse la taquinait souvent :

— Toi, mon chou, tu te réserves pour le shah de Perse, ou le petit-fils de Rockfeller !

Mais Valérie lui répondait sur le même ton badin :

— Eh bien, non, figure-toi. Je n'ai pas la folie des grandeurs. Je n'ambitionne ni couronne, ni particule, ni la richesse fabuleuse. Je suis encore assez bête, assez naïve, assez 1830 pour ne rêver que d'un amour partagé avec un homme qui ne sera ni Cresus, ni Don Juan, ni roi, ni duc, ni comte aussi, comme dit le jovial sire de Coucy, mais qui répondra 100 p. c. à l'appel de mon cœur.

Et Thérèse pouffait de rire !

— Ma chère, tu es à encadrer ! Tu parles comme une héroïne de la comtesse de Ségur. A l'âge du radar et des Spoutniks, des atomes décortiqués, de l'uranium à tous les étages et des J3 dessalés, tu ne rougis pas de jouer les ingénues qui rêvent de Lohengrin, conduit sous leurs fenêtres par un attelage de cygnes qui auraient la blancheur Persil !

Quand Thérèse se moquait de son amie, celle-ci le regardait bien en face et lui disait :

— Allons, allons !... sois franche !... Cesse de badiner pour épater la galerie. Est-ce que nous ne sommes pas toutes plus ou moins des romantiques égarées au siècle des fusées interplanétaires ? Est-ce que pour être heureuse, il faut avoir un yacht de 4.500 tonneaux comme la môme Moineau, trois Rolls Royce comme les begums des satrapes asiatiques ou une rivière de diamants de trois cents millions autour du cou ?

Et Thérèse, perplexe, hochait la tête.

— Evidemment... Bien sûr... Tous les joyaux de Golconde, tous les diamants de la reine de Saba ne valent pas l'amour sincère d'un homme pour qui l'on est l'unique et irremplaçable bien-aimée.

— Tu vois bien qu'au fond, tu es de mon avis !

— Je t'asticote, ma petite Valérie, parce que j'ai peur que tu ne rencontres jamais ton idéal. Oh ! je sais très bien que sous tes airs de Sainte-Nitouche tu caches une fille très intelligente et remarquablement équilibrée. Mais quand on rêve du grand amour avec un grand G et un grand A, on finit vieille fille à quarante-cinq ans et on tricote des chandails pour les hospices.

* * *

Ce soir-là, c'était quatre jours après leur arrivée. Valérie, fatiguée, s'était retirée tôt dans la cabane n° 7. Quatre de ses camarades étaient restées à bavarder autour des tasses de café, sous la tente qui leur servait de réfectoire au bord de la pinède, sur le petit golfe de la Garoupe.

C'était Thérèse le boute-en-train de la bande. Edith, du service de l'Escompte, une petite rousse de vingt-deux ans, qui ne pensait qu'à étonner ses camarades par ses talents sportifs de nageuse exceptionnelle ; Adrienne, la secrétaire particulière du sous-directeur, Adrienne l'éternelle fiancée, celle qui amusait tout l'élément féminin de la Banque Velmont en leur annonçant depuis quatre ans, chaque automne, de nouvelles fiançailles. Mais quelque chose survenait qui l'obligeait à rompre. Avec une inlassable patience, elle leur déclarait, à la rentrée :

— Je me suis aperçue que j'aurais été très malheureuse avec Henri... Mais vous verrez, le prochain sera le bon. Et vous serez invitées à la noce avant Pâques !

Personne ne croyait aux noces de Pâques de la pauvre Adrienne qui, apparemment, ne pouvait pas se décider à franchir le Rubicon.

Il y avait encore et surtout Léontine, la plus âgée du groupe, une fille de vingt-cinq ans, assez hommasse, qui n'avait peur de rien, à l'allure décidée, au verbe autoritaire et qui partageait avec un certain M. Chamillet la responsabilité du service des Ordres de Bourse. Elle n'était pas jolie, mais très sympathique par sa franchise, sa spontanéité et son dévouement envers ses camarades dans la peine. Quand l'une d'elles avait du vague à l'âme, Thérèse lui chuchotait :

— Va pleurer dans le corsage de Léontine. Elle te remontera le moral. Léontine, c'est la sainte qui jongle avec les Royal Dutch et les General Motors.

Or, ce soir-là, Thérèse, Adrienne et Edith entendirent le teuf-teuf du scooter de Léontine qui l'avait loué pour circuler dans la région. Elle vint s'asseoir à la table et commença par expliquer son retard. Elle avait rencontré un client de la banque à Cannes qui l'avait invitée à boire un cocktail au « Carlton ». Puis elle se pencha vers Thérèse et demanda :

— Où est ta copine ?

— Valérie dort déjà dans la cabane.

— Bon. Ça tombe très bien. Laisse Valérie faire de beaux rêves.

L'air mystérieux de Léontine intriguait ces demoiselles qui rapprochèrent leurs sièges. Adrienne, en sirotant son café, regarda Léontine par dessus sa tasse et dit :

— Toi, tu as quelque chose à nous révéler.

Léontine eut un large sourire à l'adresse de sa voisine et plaisanta :

— Elle est futée comme une belette, cette Adrienne ! Justement, j'ai quelque chose à vous communiquer qui pourrait bien apporter du nouveau au bataillon !

Elles se penchèrent toutes pour mieux écouter. Alors, Léontine commença :

— Imaginez-vous qu'en prenant un « manhattan » avec M. Dubillard, ce client de la banque, une de ses amies, une pin-up assez fardée, avec une queue de cheval couleur queue de bœuf et des faux cils qui lui chatouillaient le milieu du front, une pimbêche de la plus belle eau, nommée Brigitte Mesnil, est venue s'asseoir à notre table et à dit à M. Dubillard :

— Vous savez, Raoul, je compte sur votre voix. Vous voterez pour moi, n'est-ce pas ?

— Voter... Mais pourquoi, Brigitte ?

— Pour le concours de beauté de Miss Estérel !

— Miss quoi ?

— Miss Estérel. Comme vous n'êtes pas au courant, c'est un tournoi formidable qui éclipsera toutes les Miss Côte d'Azur, Miss Riviera et autres. Il y a déjà quatorze candidates inscrites. L'élection aura lieu au Palm Beach. Celle qui décrochera la couronne de Reine de l'Estérel gagnera une Dyna, un voyage à Hollywood, 500.000 francs de robes et sa tête sera publiée en couverture de trois grands magazines de cinéma. Elle aura de plus un engagement assuré par un producteur de films... Bref, ce sera la fortune !

M. Dubillard s'amusait de l'enthousiasme de la pin-up. Il lui promit de voter pour elle. Moi, je m'adressai à la dénommée Brigitte et lui demandait :

— Dites-moi, Mademoiselle, tout le monde peut être candidate ?

— Certainement. Il faut être citoyenne française, avoir de dix-huit à vingt-cinq ans et être célibataire.

Et la belle rouquine de me regarder avec un sourire ironique qui signifiait : « Est-ce que par hasard cette sauterelle aurait l'audace de concourir avec son nez en pomme de terre et ses épaules en porte-manteau ? » Elle ajouta d'un air pincé :

— Si vous voulez vous mettre sur les rangs, courez vite vous faire inscrire au Comité de Miss Estérel, 133, Route d'Antibes. Le secrétaire enregistrera votre nom. Ce n'est pas plus difficile que ça !

Léontine s'était tue et avait allumé une cigarette. Ses camarades se regardaient déconcertées. Est-ce que par hasard, cette brave Léontine s'imaginait qu'elle avait des chances de remporter la couronne ! Elle éclata de rire et s'écria :

— Vous ne pensez pas que cette affaire m'intéresse personnellement ? Avec ma tête de marron sculpté !... Vous galéjez, mes mignonnes ! Je n'ai aucune prétention à la beauté physique. Un point c'est tout. Mais ce que cette prétentieuse Brigitte m'a raconté m'a suggéré une idée. Si moi, je ne me mets pas sur les rangs, et pour cause... je connais quelqu'un de notre petite bande qui aurait des chances !

Léontine n'ajouta rien. Elle dévisagea ses voisines qui toutes, sans se donner le mot, murmurèrent :

— Valérie !

— Parfaitement, mes petites chattes, Valérie... J'ai assisté un jour à un de ces tournois. J'ai remarqué que sur cent candidates il y en avait les trois-quarts qui ne s'étaient pas regardées dans la glace pour avoir le front de concourir. Alors, je suis persuadée que s'il y a cent candidates éliminées et douze conservées pour la finale, Valérie sera parmi ces douze !

Adrienne acquiesça avec force :

— Eh bien, moi aussi !

Edith était du même avis. Thérèse seule fit une objection :

— Je partage l'opinion de Léontine. Je suis sûre que notre chère Valérie aurait des chances. Et aussi vrai que je m'appelle Thérèse, vous ne verrez jamais Valérie se faire inscrire au concours de Miss Estérel !

Cette fois, Adrienne et Edith abondèrent dans le sens de Thérèse. Elles connaissaient le caractère de Valérie. Elles savaient qu'elle n'avait aucune prétention de ce genre, qu'elle n'était pas intoxiquée par le virus de l'écran, qu'elle n'avait jamais envié les reines d'Hollywood ! Elles savaient aussi que Valérie qui vivait seule avec sa mère, la veuve d'un fonctionnaire des Finances, n'était pas de celles qui aimeraient annoncer fièrement à Mme Bourgès : « Tu sais maman, je suis candidate au tournoi de Miss Estérel ! »

Elles discutèrent chaudement la question. Les avis étaient très variés. Edith était sûre, elle aussi, que si Valérie consentait à entrer en lice, elle aurait de grands atouts. Thérèse n'en doutait pas non plus. Adrienne, pourtant, finit par constater en hochant la tête : « Après tout, Valérie est douée pour l'art dramatique. La preuve, elle m'a avoué qu'il y a deux ans, elle avait pendant une saison suivi les cours du soir, chez Simon, et pris goût à interpréter de petits rôles. Mais elle n'avait pas persévéré parce que sa mère l'avait découragée de se lancer dans une carrière impossible pour une jeune fille honnête ! »

A la fin, Léontine, qui avait l'autorité d'un « debater » de Table Ronde, déclara :

— Mes petites chattes, nous sommes donc toutes d'accord sur le fait que Valérie ne s'enrôlera jamais. Mais quand même, je trouve désolant que notre jolie camarade rate peut-être une occasion unique dans sa vie de sortir de sa médiocrité. Alors, j'ai pensé à un moyen d'arranger les choses. Qu'est-ce que vous diriez si je faisais inscrire Valérie parmi les candidates ?

— Comme ça ?... fit Thérèse interloquée... A son insu ?

— Naturellement. Dis-moi, Thérèse, as-tu une ou deux belles photos de Valérie ?

— Oui. Elles s'en est fait faire de très jolies ce printemps.

— Comment sont-elles ?

— Elle en a une en robe du soir et une autre en costume de bain. Elle m'en a donné deux épreuves non retouchées.

— Très bien... Tu me les prêteras.

— Et qu'est-ce que tu en feras ?

— J'irai moi-même les porter au Comité.

Adrienne sursauta. Edith hocha la tête. Thérèse paraissait sceptique. Léontine les dévisagea l'une après l'autre :

— Alors ? On croirait à vous voir que je complote l'assassinat du duc de Guise au château de Blois. Je vous demande un peu quel mal il y a à faire cette surprise à Valérie. De deux choses l'une : ou bien elle est éliminée et passez muscade ! On n'en parle plus. Ou bien, elle est notée parmi les douze sélectionnées. A ce moment-là, elle sera assez grande pour dire : « J'ai gagné les éliminatoires, je continue. Ou bien : Miss Estériel... Fi donc ! Je ne mange pas de ce pain-là ! » Et elle répondra au Comité :

— Merci beaucoup, Messieurs, je me retire !...

Les propos logiques de Léontine convainquirent ses trois amies. Au fond, elles trouvaient la mystification inoffensive et amusante. Elles votèrent à l'unanimité :

« Oui ! »

Il fut convenu que le lendemain, dernier jour des inscriptions, Léontine irait à Cannes pour faire les démarches nécessaires.

* * *

Léontine, en pantalon corsaire blanc et veste marine, enfourcha son scooter comme une intrépide amazone et tandis que ses camarades prenaient leurs ébats sur la plage de la Garoupe, elle se présentait à la secrétaire du Comité de Miss Estérel, une grosse Provençale à l'accent très marqué.

Elle lui expliqua que son amie Valérie Bourgès, à cause d'une entorse, n'avait pas pu venir elle-même s'inscrire et l'avait chargée des démarches en son nom. La secrétaire rédigea la feuille d'admission au concours, d'après la carte d'identité que Léontine avait présentée :

BOURGES, Valérie, Anne.
Née à Paris : 15 septembre 1937.
Profession : Employée de banque.
Domicile : 186, avenue du Roule, Neuilly (Seine).
Nationalité : Française.
Adresse temporaire : Camp Saint-Jean — Place de la Garoupe — Antibes.

Tandis qu'elle prenait ces notes, le secrétaire général du Comité traversa le bureau et s'arrêta net en voyant Léontine debout devant la table de la secrétaire. On lisait sur son visage cette question inexprimée :

« Est-ce que par hasard cette grande bringue voudrait concourir ? »

Il fut tiré de sa perplexité par la secrétaire qui lui dit :

— Cette demoiselle vient faire inscrire une de ses amies. Tenez, regardez.

Elle lui tendit les photographies de Valérie. La face du secrétaire changea complètement. Il regarda attentivement les deux portraits, de près, de loin et émit un petit sifflement admiratif en les rendant à la secrétaire. Alors, il se tourna vers Léontine, et dit avec une familiarité inattendue :

— Dites un peu, Mademoiselle ! Elle est au poil, votre copine !... Je dirai même : aux petits oignons ! Est-ce que ces photos sont très retouchées ?

— Oh ! non, Monsieur. Ce sont des épreuves de photographe. J'ajouterai même que Mlle Bourgès est encore mieux au naturel.

— Eh bé !... Elle a raison de concourir. Je vous parie un pastis contre une bouteille de Veuve Clicquot qu'elle sera dans le peloton de tête pour l'arrivée au poteau.

— Et quand le saura-t-on, Monsieur ?

— Dans trois jours. Ne dites rien à votre amie. Mais Bou Diou !... elle a des atouts dans son jeu.

Léontine était sortie sur ce verdict d'un homme qui, apparemment, devait s'y connaître en beauté féminine, en plastique irréprochable et en académie impeccable, puisqu'il passait en revue des centaines de jeunes espoirs que les lauriers d'Ingrid Bergman ou de Brigitte Bardot empêchaient de dormir.

Tandis qu'elle se faufilait avec une rare virtuosité entre les autos sur la route de Cannes à Antibes, elle se demandait déjà quelle tête Valérie ferait si jamais elle était sélectionnée parmi les douze finalistes de ce tournoi, dont la couronne de l'Estérel était le prix.

II

LA REINE DE L'ESTEREL

Pendant trois jours, les conjurées du camp Saint-Jean, qui étaient quatre comme les trois mousquetaires, vécurent des heures d'impatience fébrile. Léontine avait communiqué les remarques du secrétaire du Comité à ses amies. On les voyait, matin et soir, dans la pinède, chuchotant comme des conspirateurs derrière les troncs d'arbre. Elles n'auraient pas manqué le passage du facteur pour un boulet de canon. Dès que le courrier arrivait, elles entouraient Mlle Mongiboux qui distribuait les lettres.

Le mardi suivant, c'était le quatrième jour, elles ne purent résister à la tentation d'aller au devant du facteur sur la route du Cap.

Léontine, qui avait de l'autorité, lui demanda s'il n'y avait pas une lettre pour elle. En scrutant les enveloppes, il en montra entre autres une blanche marquée : « Concours de beauté de Miss Estérel » et adressée à Mlle Valérie Bourgès. Elles réprimèrent un cri de surprise. Elles l'escortèrent jusqu'au camping et quand Mlle Mongiboux commença la distribution, Thérèse répondit à l'appel du nom de Bourgès.

— Je vais lui remettre cette lettre, Mademoiselle. Valérie dort encore.

(A suivre.)

Fred Astaire et sa fille. Il n'a plus vingt ans, mais sa carrière va rebondir.

Kim Novak : un rôle extraordinaire serait nécessaire.

Mario Lanza avec Zsa-Zsa Gabor dans « For the First Time ».

Ava Gardner adore jouer sa petite Garbo et porte même des lunettes (pas noires heureusement) afin de dérouter les journalistes.

Même les nurses allemandes raffolent d'Elvis Presley qui, régulièrement, donne son sang au bénéfice de la Croix-Rouge.

Non, ce n'est pas B.B. mais Marilyn Monroe..

LES ASTRES et la CHANCE

seront-ils avec eux cette année ?

par ALAN WEBB

Pour tout comédien, qu'il soit célèbre ou encore inconnu, chaque année nouvelle se présente comme un grand point d'interrogation. Que lui apportera-t-elle ? Lui permettra-t-elle de consolider ses positions ? La chance sera-t-elle favorable ? Et les astres seront-ils bénéfiques ? Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre de façon concise, bien entendu, mais il y a néanmoins des signes précurseurs, des symptômes, des prévisions qui permettent de prédire l'avenir. Et de voir comment se comporteront cette année quelques-uns de ceux que nous aimons bien parce qu'ils ont réussi à garder pied au milieu de la vaste tourmente qui, depuis deux ou trois ans, ne cesse de modifier l'aspect du panorama cinématographique.

1959 sera-t-il favorable à la plus voyageuse de nos vedettes : Ava Gardner ? Elle vient de passer par Hollywood et ce ne fut qu'une halte rapide, car la très belle Ava, depuis longtemps, fuit la Californie. Elle prétend que seul l'air d'Europe, et plus précisément celui de l'Espagne, est respirable. Elle aurait pu, si elle l'avait voulu, être la star N° 1 de Hollywood. Au lieu de cela, comme poussée par un démon, elle mène une vie errante, un peu comme cette « Comtesse aux Pieds Nus » qu'elle incarna avec tant de flamme. Elle a, durant ses récentes heures californiennes, fui avec ostentation ses amis d'antan ; elle n'a voulu voir aucun journaliste. Et son départ pour l'Australie, où elle tourne actuellement « Sur la Plage », a été une sorte de fuite éperdue. Elle n'a même pas voulu accompagner ses partenaires Gregory Peck, Anthony Perkins, Fred Astaire, et leur a faussé compagnie pour, des îles Fidji, poursuivre seule son voyage. Un de ses films, « La Maja Nue », va sans doute lui valoir un beau succès. Dans « Sur la Plage », elle vivra un roman d'amour infiniment tragique puisque les circonstances de ce drame atroce lui interdiront tout bonheur. Elle est encore une très grande vedette, mais semble arrivée à la croisée des chemins, à un carrefour qui peut l'orienter, si elle n'y prend garde, vers une voie de garage. D'elle et de son attitude à l'égard de sa carrière dépendra son avenir.

Nous avons mentionné le nom de Fred Astaire. Aussi étrange que cela paraisse, à l'âge de 58 ans, il demeure à l'avant-plan de l'actualité. 1959 sera une très bonne année pour lui. Dans « Sur la Plage », il ne joue pas un rôle dansant mais bien un rôle dramatique. Et il sera une révélation.

Lauren Bacall a fui Hollywood en disant bien haut qu'elle allait recommencer sa vie ailleurs. C'est une jeune femme intelligente, sensible, douée, à qui un nouveau mariage pourrait apporter la stabilité dont elle rêve, cette stabilité matérielle et psychologique que sut lui donner Humphrey Bogart. Elle s'est installée à Londres, où elle va commencer un film. Mais saurait-elle rester sur place ? Le changement d'air lui fera beaucoup de bien. Sa carrière aussi trouvera un nouveau point de départ. Mais le pays natal pourrait bien la rappeler et lui offrir ce qu'elle cherche.

Mario Lanza aussi a eu raison de changer d'air. Il était dans une impasse, celle dont on ne parvient à sortir qu'en faisant preuve d'un rare discernement, d'un flair sans faille. Mais Mario, par son attitude et ses sautes d'humeur, ne favorisa pas sa propre chance. Et, en arrivant en Europe, il commit encore des erreurs qui ne lui profitèrent guère. Maintenant, une sorte de stabilisation s'est produite. Mario, s'il faut en croire les apparences, a consenti à se plier à une discipline prophylactique, si l'on peut dire. Son dernier film, il l'a tourné sans provoquer d'incidents regrettables, ce qui en rend le titre, « Pour la première fois », presque prophétique. Une année féconde l'attend.

Le cas Marilyn Monroe est plus délicat, plus difficile à définir aussi. Sa santé demeure fragile et le tournage de « Some Like It Hot » a été handicapé du fait de cet état de santé déficient. Marilyn veut réellement un enfant mais, pour elle, c'est un peu comme si elle devait choisir entre ce désir-là et celui de poursuivre une carrière brillante. Quelle sera la route qu'elle choisira en fin de compte ? Sincère et passionnée comme elle l'est, elle pourrait bien se résoudre à n'être plus que Mme Arthur Miller. Si, au contraire, elle permet à son ambition de triompher, il faudra qu'elle travaille d'arrache-pied pour garder sa place. Et aussi pour conserver la silhouette qui a fait en partie son succès, car elle a tendance à l'embonpoint.

Rock Hudson est un garçon qui a beaucoup de talent ; il pourrait devenir une très grande vedette. Mais il souffre de complexes nombreux et l'échec de son mariage, qui en est sans doute le résultat, n'est pas près de lui donner cette stabilité qui « ferait toute la différence ». C'est un garçon qui cherche encore sa voie. Il est entouré d'amis qui lui veulent du bien, certes, mais qui ne le conseillent pas toujours comme il convient. Il lui suffirait de réagir dans le bon sens aux influences bénéfiques qui se manifestent en sa faveur pour s'imposer comme il ne l'a pas encore fait jusqu'à présent. « L'Adieu aux Armes » a prouvé qu'il savait faire preuve d'émotion. Il est excellent aussi dans « This Earth is Mine ». La comédie légère n'a jamais été son fort et pourtant il va s'y risquer en compagnie de Doris Day. Les astres ont néanmoins tendance à lui être favorables.

Ils le sont aussi, et de manière très caractérisée en faveur d'Elizabeth Taylor. L'année qui vient de s'écouler a été pour elle remplie de larmes, de sourires et, hélas ! de scandale. Elle a vu mourir l'homme qu'elle aimait passionnément, elle a connu le plus grand succès de sa carrière sous les traits de « La Chatte sur un Toit Brûlant » (où elle est remarquable) et elle a été la cause, en jetant son dévolu sur Eddie Fisher, du malheur de son amie, Debbie Fisher. Son attitude dans cette histoire sordide n'a pas été fort sympathique mais cela n'influencera pas le moins du monde sa carrière, comme on l'avait craint tout d'abord. Liz, la veuve joyeuse, s'est tout à coup métamorphosée — elle nous avait fourni à deux ou trois reprises des symptômes de cette évolution — en une comédienne accomplie, aussi attachante que belle. Avec les deux films qu'elle doit tourner cette année, « Soudain, l'été dernier » et « Deux sur la Balançoire », elle confirmera son emprise. Et aussi le fait qu'elle est une actrice de très grand talent.

Les prévisions ne sont pas aussi favorables en ce qui concerne Kim Novak. Sa popularité semble s'être stabilisée et cette année n'en verra sans doute pas l'accroissement. Kim se contente d'une certaine routine.

Elizabeth Taylor : le scandale n'aura aucune influence sur sa carrière.

Rock Hudson a beaucoup d'amis et pas toujours désintéressés.

tant de tourmentes, restera ce qu'elle est. On y tournera plus de films que jamais, principalement des films destinés à la TV. Mais elle produira aussi des œuvres importantes, qui lui permettront d'affronter sans faiblir les vents contraires. Tant pis si cela contredit les affirmations des esprits chagrins ! On ne change pas celles qui nous viennent... des astres !

Dean Martin : Un homme qui vaut son pesant d'or.

Stephen Boyd avec le petit Dennis Holmes durant le tournage de « The Snowtiger ».

Lauren Bacall a fui Hollywood ; elle veut recommencer sa vie.

FRANÇOISE ARNOUL

à Mégève

"JE CROIS QUE J'AI ENCORE DES PROGRÈS A FAIRE"

Avant de tourner « La bête a l'affût », où elle entraînera le gangster Henri Vidal dans de troublantes et dangereuses aventures, Françoise Arnoul a voulu faire provision d'air pur. Pendant quinze jours, elle a dévalé les pentes de Mégève ! Refusant tout maquillage, Françoise désirait avant tout passer inaperçue : elle n'était pas une vedette en « vacances publicitaires », mais une jeune femme venue tout simplement faire du ski avec son mari. La discrétion sympathique de l'héroïne de « La Chatte » fut mal récompensée : Françoise est trop connue, et trop aimée, pour que sa ravissante présence passe inaperçue...

Sur sa luge, Françoise a tenté un virage acrobatique. Le résultat : une chute non moins acrobatique, mais acceptée avec une gaieté à damner tous les anges de la haute montagne. ↓

Une merveilleuse image de Françoise. Sous la toque emperlée de neige, des yeux troublants et un sourire de femme heureuse. Après « La bête à l'affût », Françoise tournera la suite de « La Chatte », puis elle deviendra peut-être « La Dame aux Camélias ». Sa carrière est en pleine floraison.

Cinéma français : succursale Mégève

Mégève semble exercer cette année sur les metteurs en scène une fascination irrésistible. Jugez-en :

Henri Decoin y tournera tous les extérieurs de son film « Nathalie au 4me top », qui constitue la suite très attendue du premier « Nathalie ». Martine Carol en sera naturellement la vedette, et elle se trouvera, cette fois, compromise dans une dramatique histoire de vol de plans secrets. Mais son esprit et sa beauté feront merveille...

Vadim, lui, tournera à Mégève près de la moitié des « Liaisons dangereuses ». Il a choisi trois décors principaux : les pistes, un hôtel et une boîte de nuit, où évolueront Jeanne Moreau, Gérard Philipe, Annette Vadim et Gillian Hills. Certains plans seront filmés dans le style « actualités », avec une caméra portative dissimulée dans une camionnette.

Claude Chabrol, enfin, dont « Les Cousins » font parler tout Paris, envisage de transporter à Mégève l'action de « La dame aux camélias », qu'il voit sous les traits de la vedette de ce reportage : Françoise Arnoul.

Comme ces photos le prouvent, ce furent des vacances mouvementées, avec chutes dans la neige et éclats de rire. Mais il y eut aussi des moments où la beauté de la star, au milieu de ce magique paysage blanc, évoquait les charmes insolites du film qu'elle tourna sous la direction de Marcel Carné : « Le pays d'où je viens ».

Maintenant, Françoise est rentrée. Elle travaille dur au studio, en dépit d'un deuil récent qui la bouleversa : la veille du premier tour de manivelle, elle apprit la mort de sa grand-mère, qu'elle adorait. Le lendemain, courageusement ponctuelle, elle commençait à attirer son grand ami Henri Vidal dans les traquenards d'une histoire pleine de revolvers, de fuites dans la nuit, de trop jolies femmes et d'étreintes haletantes...

C. B.

(Photos Unifrance-Films, Jérôme Brière.)

Ce n'est pas sans nostalgie que la vedette parcourt, les derniers jours, ces merveilleux paysages dont il ← va bientôt falloir quitter la fascinante magie.

FRED SCREEN répond

Fred Screen répond aussi rapidement que possible à trois questions par lettre. Il transmet vos lettres aux artistes, sans distinction de nationalité et dont l'adresse n'est jamais communiquée. Les lecteurs français devront glisser dans ces lettres 35 francs en timbres-poste (s'il s'agit d'artistes français), un coupon réponse international (s'il s'agit d'artistes étrangers), affranchir ces lettres, suivant le cas à 20 ou à 35 frs, et les glisser dans une enveloppe adressée à « Ciné-Revue », 73, Champs-Elysées, Paris. Les lecteurs belges joindront un coupon réponse international à chaque lettre, l'affranchiront à 2 fr 50 (France, Hollande, Allemagne) ou à 5 fr (pour les autres pays) avant de la glisser dans une enveloppe adressée à « Ciné-Revue », 5, rue de Danemark, Bruxelles 6. Les anciens numéros sont à commander à notre administration. Il n'est jamais répondu par lettre aux demandes de renseignements d'ordre cinématographique. « Ciné-Revue » ne vend pas de photos de vedettes.

■ LIDO, Marseille. — « Amour, Maître de la Vie », date de 1955. « Le Journal d'une Amoureuse » de 1953 et « Au Revoir, mon Amour » de 1952. Le film de Tilda Thamar auquel vous faites allusion est probablement « Porte d'Orient ». Il n'est guère facile de savoir — à moins que aucune contestation ne soit possible — si ce sont les vedettes elles-mêmes qui tournent les scènes osées auxquelles sont censées prendre part les personnages qu'elles incarnent. Ainsi, dans son premier film, Françoise Arnoul fut doublée par une figurante anonyme dans un passage resté célèbre. Je n'oserais jurer, et pour cause, que la vedette italienne que vous nommez a elle-même livré aux regards indiscrets les charmes qui firent le succès de son film. Mais n'est-ce pas l'illusion seule qui compte au cinéma ?

■ AGOSTINA, Lille. — Dans « La Escondida », Carlos Agosti incarnait effectivement le colonel Montero ; je ne possède aucun renseignement sur cet acteur. Ricardo Montalban ne jouait pas dans ce film. Dans « Fiesta », à part la « Fantasia Mexicana », qui n'est qu'une orchestration par Johnny Green de « El Salon Mexico » d'Aron Copland, vous avez entendu « La Barca de Oro », « La Raspa » et « La Bamba ». J'ai souri en lisant votre explication relative à votre cœur plus inflammable que de l'amadou ; mais je ne contredis jamais les filles d'Eve : c'est bien trop dangereux ! Il est probable que nous publierons encore des photos du regretté Tyrone Power ; il faut évidemment qu'une occasion favorable se présente.

■ SAINT-ELME, Vitré. — Eddie Constantiné : 1m80, 78 kg. Dominique Wilms : 1m67.

■ GENEVIEVE, Tunis. — Jean-Claude Brialy : 1m.82 ; Christine Carère : 1m.56 ; Diane Varsi : 1m.71 ; Mylène Demongeot : 1m.69 ; Jeanette Scott : 1m.62.

■ MARCEL MONNIER, Charleville. — « Les Enfants du Divorce » était joué par Gary Cooper, Florence Vidor, Clara Bow. « Sait-on jamais » : Sophie (Françoise Arnoul), Eric von Bergen (O.E. Hasse), Sforzi (Robert Hossein), Michel (Christian Marquand), Busetti (Franco Fabrizi), Bernard (Franco Andrei), Jeannot (Carlo Della Piane), l'inspecteur (Mario Passante), Lisa (Lyla Rocco), la comtesse (Margaret Rung). « Le Mouton à Cinq Pattes » : Fernandel (Edouard, Alain, Etienne, Charles, Désiré, le père), Françoise Arnoul (Marianne), René Genin (le maire), Delmont (Dr. Bollène), Louis de Funès (Pilate), Noël Roquevert (Brissard), Paulette Dubost (Solange), Denise Grey et Georges Chamarat (parents de Marianne), Dario Moreno et Ky Dyen (hommes de l'équipage).

■ SCARAMOUCHE, Paris. — Natalie Wood : W.B. ; les autres : par notre entremise. « Les Rats du Désert » : Capitaine MacRoberts (Richard Burton), Bartlett (Robert Newton), Général (Robert Douglas), Barney (Torin Thatcher), Rommel (James Mason), Smith (Chips Rafferty), Carstairs (Charles Tingwell), Pete (Charles Davis), Mick (Ben Wright), officier (James Lilburn), Riley (John O'Malley), Hugh (Ray Harden), Caporal (John Alderson), Rusty (Richard Peel). « Quand la Ville dort » : Handley (Sterling Hayden), Emmerich (Louis Calhern), Doll (Jean Hagen), Minissi (James Whitmore), Riedenschneider (Sam Jaffe), Hardy (John McIntire), Cobby (Marc Lawrence), Ditrich (Barry Kelley), Angela (Marilyn Monroe), Maria (Teresa Celli), Ciavelli (Anthony Caruso), Timmons (William Davis), May (Dorothy Tree), Brannom (Brad Dexter), Dr. Swanson (John Maxwell).

La ligne en « M » créée par MARIO
l'animateur des
COIFFEURS INSPIRES
MARIO, 3, Fg Saint-Honoré (Madeleine-Concorde), ANJ 14-12 et 130, Fg Saint-Honoré (Saint-Philippe du Roule), ELY 78-65. Ouverts le lundi.
LEONARDO, 119, bd du Montparnasse (Vavin), ODE 75-56. Ouvert le dimanche matin.
JOSE & ARTURO, Gare de la Bastille, DOR 96-69. Ouvert dim. mat.

■ M. AZOUNANIOU, Marseille. — Anthony Perkins tourne en Australie pour l'instant ; notre entremise vous est recommandée. Lisez en-tête de cette rubrique.

■ FLEUR DE PARIS, Paris. — Hélas ! les servitudes du cinéma sont nombreuses. Le doublage est une des plus déplorables parce qu'il n'est pas un film qui ne sorte mutilé de ce traitement barbare. Les aléas d'une mauvaise projection et les censures personnelles que, pour un certain nombre de raisons, les directeurs de certains cinémas font subir aux films dont ils ont momentanément la garde, sont deux autres obstacles qui handicapent plus souvent qu'il ne faudrait le plaisir sans mélange que les cinéphiles devraient pouvoir éprouver devant l'écran. Vous vous plaignez amèrement de tous ces inconvénients et vous n'avez pas tort ; mais, rappelez-vous, c'est aux principaux responsables de cet état de choses qu'il faudrait vous en prendre. Après tout, le client n'a-t-il pas toujours raison ? Le n° 46/56 est encore disponible. Yul Brynner, en effet, parle fort bien notre langue mais cela ne signifie pas qu'il se double régulièrement dans ses films américains. Beaucoup d'autres artistes étrangers sont dans son cas ; ils pourraient fort aisément se doubler eux-mêmes en français, mais ce n'est que rarement le cas. Ainsi, de film en film, les malheureux ont des voix différentes : cela dépend des compagnies qui ont produit leurs films. La musique des « Frères Karamazov », due à Bronislau Kaper, se trouve enregistrée sur disque RCA.

■ CINE-DISCOPHILE, Montréal (Canada). — Pas complète, en effet, votre liste des prouesses d'Albert Préjean de 1930 à 1936. A part les titres cités, il y a eu les films que voici : « L'Amoureuse Aventure », « Théodore et Cie », « Les Bleus du Ciel », « Caprice de Princesse », « L'Auberge du Petit Dragon », « Le Chauffeur de Mademoiselle », « Le Secret d'une Nuit », « Jenny ». Pourquoi cela m'ennuyerait-il de vous fournir tous ces renseignements qui vous permettent d'aviver vos souvenirs de cinéphile ? Je suis ravi, au contraire, de pouvoir vous rendre service.

Albert Préjean.

■ L'APPRENTIE-FAKIR, Châlons. — Il est exact que le cinéma fait une consommation effrayante de jeunes talents que le rythme forcéné qu'impose la fréquentation des milieux que vous supposez si passionnants empêche de mûrir harmonieusement ; faites l'expérience, feuilletez des revues d'il y a quelques années et vous vous apercevrez que ces « nouveaux talents », nés bien souvent d'un coup de chance, se sont étiolés faute de soleil et aussi, il faut bien le dire, de dispositions vraies pour un métier difficile et encombré. Là où il est plus facile de vous suivre, c'est lorsque vous dites : « dans la petite vie monotone que nous menons chaque jour, il est exaltant de se trouver dans l'atmosphère grisante dans laquelle se meut la gent artistique ». C'est plus passionnant encore vu de loin. Et combien plus humain aussi. L'important pour une vedette, c'est d'évoluer vers des emplois différents et, dans ce domaine, « Retour de Manivelle » a constitué pour Michèle Morgan une expérience digne d'être tentée. Son personnage était froid, tranchant comme une lame de rasoir, il n'était pas simplement, comme vous dites, une poupée de série noire. George Reich, qui n'a pas encore au cinéma la place qu'il mérite, a des activités diverses : il est danseur, chorégraphe, acteur et il se fera sans doute encore une plus belle place au soleil.

Deborah Kerr.

■ I LOVE YUL BRYNNER, Marseille. — Pseudo révélateur ! Mais cette faiblesse caractérisée vous passera comme finissent par guérir scarlatine, oreillons, etc. Si « Les Dix Commandements » et « Les Frères Karamazov » sont sortis avec un certain retard en province, c'est que ces deux films sont considérés comme de gros morceaux ; à titre de revanche passent souvent en province des productions que la capitale ne voit que longtemps après. « Le Voyage » doit sortir bientôt : sa sortie est annoncée. Et déjà je vous imagine béate d'admiration devant cet écran qui va vous rendre l'image du bien-aimé dans tout l'éclat de sa photogénie et aussi, Dieu merci ! de son talent. Pas de projets de théâtre pour Yul en ce moment : les producteurs ne le lâchent pas car sa cote commerciale est bien trop transcendante. Lorsqu'il aura terminé « Salomon et la Reine de Saba », il tournera un film à Londres et ensuite, peut-être, « Le Nabab » qu'il compte lui-même produire ; nous le reverrons aussi sous peu dans « The Sound and the Fury », qui vient de sortir aux Etats-Unis. Votre imagination n'a vraiment pas de limites : attribuer le divorce de Deborah Kerr à Yul alors que l'homme avec qui elle va refaire sa vie s'appelle Peter Viertel en est un délicieux échantillon. Dans le monde il est aussi, on peut le supposer, des femmes que Yul laisse absolument indifférent. Vos lèvres, sans doute, forment maintenant un grand o de surprise !

■ MARYSE-CLAIRE GIRARD, La Chaux-de-Fonds (Suisse). — J'ignore absolument si des artifices pileux ont contribué à donner à Romy Schneider l'opulente chevelure qui vous a captivée dans « Sissi » ; c'est bien possible ; mais, présentement, Romy a une coiffure nouvelle : celle qu'on peut lui voir en couverture de notre n° 4. Robert Taylor est toujours doublé dans la version parlant français de ses films. Ramon Novarro vit à Hollywood, où il fait de la TV et, de temps à autre (fort rarement cependant), du cinéma ; il a 59 ans, fut toujours très économe et vit maintenant dans une agréable aisance, bien à l'abri des besoins matériels.

Ramon Novarro.

■ SAULO TROU MACARIO, Las Palmas (Canaries). — Les caprices de la censure espagnole m'étaient connus. J'ignorais cependant qu'elle fût tatillonne au point d'interdire une publication sur le seul témoignage d'une photo de starlette un tantinet provocante. Quel régime d'austérité ! Heureusement que vous avez, en guise de compensation (si l'on peut dire !) le spectacle d'une nature splendide, incomparable. Votre lettre ne mentionnant pas votre adresse, impossible de vous envoyer le numéro qui vous fait défaut. C'est avec plaisir que nous vous le ferons parvenir dès que nous connaîtrons votre gîte. Ravi de savoir que « Ciné-Revue » jouit aux Canaries de sympathies aussi nombreuses et chaleureuses.

■ ILLISIBLE, Vierzon. — Bien sûr que Line Renaud répond.

James Dean.

■ EMILE PARAY, Gignac. — Tout doucement, mais il aura fallu du temps, le « cas » James Dean retrouve sa vraie perspective : l'hystérie collective, la publicité de goût douteux, l'extravagance déplorable qui ont entouré la disparition de ce jeune comédien de talent cèdent la place à un souvenir plus discret mais infiniment plus sympathique. Les pleureuses qui déchiraient leurs vêtements chaque fois qu'elles écrivaient une lettre clamant leur désespoir éternel, les imitateurs qui avaient trouvé un chef de file sur lequel concentrer leur indécision, sont déjà partis à la poursuite d'idoles plus concrètes, plus vivantes surtout (le souvenir s'estompe vite quand passe la mort) ; les autres, ceux qui avaient vraiment de l'estime pour Jimmy et qui l'admiraient non en qualité de jeune meneur d'une révolte plutôt stérile, d'incompris romanesquement hissé sur un piédestal instable, les autres ont taillé dans le roc de leur souvenir une petite niche qui ne doit rien à la gratuité. C'est très typique, vous savez, de noter, dans ce courrier par exemple, ce revirement caractéristique : quand on y évoque encore le souvenir de James Dean, ce n'est plus pour verser des larmes de glycérine mais bien pour parler de l'être humain qu'il fut, non plus du « monstre ». Ainsi tout rentre dans l'ordre, le mythe s'humanise, et il faut bien le dire : ce n'est pas trop tôt.

La vedette de la semaine

ROBERT HOSSEIN

Né Robert Gosselain, à Paris, le 30-12-1927. Yeux bruns, cheveux noirs, 1 m 80, 75 kg. Marié à Marina Vlady (23-12-1955), 2 fils : Igor (4-10-1956) et Pierre (13-1-1959). Débuts au cinéma dans « Quai des Blondes » (1953, avec Barbara Laage). Depuis : « Série Noire » (1954, avec Monique Van Vooren), « Du Rififi chez les Hommes » (1954, avec Magali Noël), « Les Salauds vont en Enfer » (1955, avec Marina Vlady ; également réalisateur et co-auteur scénario), « Pardonnez nos Offenses » (1956 ; réalisateur et co-auteur scénario), « Crime et Châtiment » (1956, avec Marina Vlady), « Sait-on jamais ? » (1957, avec Françoise Arnoul), « Méfiez-vous, Fillettes » (1957, avec Antonella Lualdi), « Liberté Surveillée » (1958, avec Marina Vlady), « Toi, le Venin » (1958, avec Marina Vlady ; également réalisateur, adaptateur et dialogues), « Des Femmes Disparaissent » (1959, avec Estella Blain), « Du Rififi chez les Femmes » (1959, avec Nadja Tiller).

Vous lirez la semaine prochaine dans « Ciné-Revue » :

RICHARD BURTON : l'extraordinaire destin d'un petit garçon pauvre devenu célèbre et riche

Il était le douzième d'une misérable famille de mineurs; sa mère mourut quand il avait deux ans; aujourd'hui, il habite en Suisse une merveilleuse maison pleine de bonheur...

ADRESSES DES STUDIOS AMERICAINS

Col. — **Columbia Pictures,** Hollywood, California, U.S.A.

W.D. — **Walt Disney Productions,** 2400 W. Alameda Avenue, Burbank, California.

M.G.M. — **Metro-Goldwyn-Mayer Studios,** Culver City, California.

Par. — **Paramount Pictures,** 5451 Marathon Street, Hollywood, California.

Rep. — **Republic Pictures,** 4024, Radford Avenue - No., Hollywood, California.

R.K.O. — **RKO-Radio Studios,** 780 Gower Street, Hollywood, California.

S.G. — **Samuel Goldwyn,** 1041 N. Formosa Avenue, Hollywood, California.

20th. C. — **20th. Century-Fox Studios,** Box N° 900, Beverly Hills, California.

U.A. — **United Artists Studios,** 1041 N. Formosa Avenue, Hollywood, California.

UNIV. — **Universal International Films Inc.,** Universal City, California.

W.B. — **Warner Bros. Studios,** Burbank, California.

ET DES STUDIOS BRITANNIQUES

A.B.P. — **Associated British Picture Corporation Ltd.,** Elstree Studios, Boreham Wood, Herts.

A.R. — **J. Arthur Rank Organisation,** Pinewood Studios, Iver Heath, Bucks.

M.G.M.B. — **Metro-Goldwyn-Mayer British Studios,** Boreham Wood, Herts.

Voici des Disques, de la Musique et des Chansons

par JEAN MARCILLY

MICROSILLONS	MICROPORTRAITS	MICROCRITIQUES

MICHELE MORGAN
Festival FLD 165 M.

Il était une fois une fée blonde aux yeux verts qui était si jolie que le Monstre Cinéma l'enleva et la séquestra dans de grands studios où le Soleil lui-même était prisonnier. Elle était devenue Star. Chaque jour qui passait on lui imposait de prêter son merveilleux visage et la grâce de son corps pour représenter des histoires de la triste vie des hommes et ces histoires étaient contées en images dans de grandes salles, appelées cinémas, où la foule se précipitait, tellement la fée était belle et tellement son rayonnement et son pouvoir de transfigurer toutes choses, mêmes les plus laides, était extraordinaire. On l'avait baptisée Michèle Morgan, en souvenir de Morgane, la fée de Brocéliande. Un jour elle eut une ruse : elle demanda la permission de lire tout haut les plus beaux contes du Monde. Sans méfiance on ne le lui refusa point et c'est ainsi qu'elle put s'évader...

Le choix de Michèle Morgan pour dire des contes aussi remarquablement poétiques, enchanteurs et moraux que « Les 3 Pommes », « Ivan Tzarevitch » et le « Casseur de Pierres », est un choix dont il convient de féliciter « Festival ». Sa voix donne une résonance merveilleuse à ces récits des plus divers quant à leur origine, mais auxquels elle sait conférer à tour de rôle un climat bien particulier et remarquablement situé. Cette grande vedette de l'écran comprend en tout cas parfaitement l'âme enfantine. Elle sait mettre en valeur chaque mot, chaque situation susceptible de faire vagabonder l'imagination des petits et aussi des plus grands. Que voilà un agréable piège où se laisser prendre...

LUC BARNEY (air d'opérettes) Barclay 80.096 M.

Pour les amateurs d'opérettes, il est un garçon à l'œil rieur, au visage plein de gouaille de « titi » parisien, qui leur donne depuis quelques années les satisfactions les plus vives. Il s'appelle Luc Barney. Son passage dans la chanson a situé une fois pour toute le timbre si particulier de sa voix dans le succès qu'il fit de « J'ai dû boire un peu trop ce soir ». Depuis il s'est réservé pour l'opérette et a fait les beaux soirs du « Châtelet » dans un nombre incalculable de représentations nouvelles de la fameuse « Auberge du Cheval Blanc ». Parler de lui met dans l'agréable obligation d'user des qualificatifs du genre : « Plein de bonne humeur », « débordant de gentillesse et de vitalité », « inimitable ».

Ce voyage au pays des opérettes se situe entre les années 1918 et 1939. Il nous entraîne dans l'atmosphère heureuse de l'après-guerre où chacun ayant besoin d'oublier et de se distraire, se confia à la musique simple et joyeuse de Christiné qui venait de triompher avec « Phi-Phi ». Sur cette lancée, il écrivit alors « Dédé » (1921), qui révéla un jeune gaillard, plein d'entrain, chantant à tue-tête « Dans la vie faut pas s'en faire », du nom de Maurice Chevalier. Conseil très bien suivi par Maurice Yvain, un nouveau venu, du jour au lendemain célèbre pour avoir écrit « Ta Bouche ». A l'étranger, on ne demeurait pas sans rien composer et le « Chant Indien » de « Rose-Marie » de Friml faisait le tour du monde. Dans cet enregistrement bien des succès sont salués au passage qui méritaient de ne pas être oubliés.

MONIQUE MORELLI
Ducretet-Thomson 260 V 105.

Elle a été à la meilleure école du monde : le cirque, et l'un des plus grands clowns ayant jamais fait rire et pleurer sous un chapiteau, Rhum (« unique objet de mon assentiment », écrivit de lui Sacha Guitry), lui fit part de toute son expérience en ses mots : « Ce qui compte chez nous, ce n'est pas le talent, mais le travail ». Monique Morelli a su ne pas oublier... elle a travaillé avec acharnement. Elle a hanté toutes les « boîtes » de la place du Tertre, descendant parfois jusqu'à Pigalle, mais, sa vraie patrie, c'est la Butte. Elle y fréquente les ombres d'Yvette Guilbert, de Fréhel, de Damia, de toutes celles qui ont chanté les mauvais garçons en marquant leur visage d'une petite croix de tendresse. Elle y est rêveusement heureuse.

Enfin une chanteuse qui ne doit rien à personne, qui ne « fait » pas selon le goût du jour et qui aime ce qu'elle chante, profondément, avec des pauses et des soupirs de vérité. Quand vous l'aurez entendue une fois, vous saurez pourquoi l'accordéon l'accompagne si tendrement qu'il semble avoir l'âme d'un violon. Vous saurez ce que les natifs de la Butte appellent « un artiste » et ce que pareil honneur comporte d'engagement de soi, de vocation réelle. Rhum, prématurément disparu, aurait été fier d'elle, il lui aurait dit doucement « Tu es de la famille maintenant, alors tu dois travailler encore un peu plus, parce que le jour où tu auras ta chance, « la grande », il faut que nous, nous soyions fiers de toi ».

JEAN PHILIPPE
Barclay 70.206.

Beau garçon, connaissant bien la vie et ce qu'il faut faire pour subsister quand on est livré à soi-même dans Paris, le grand mangeur d'hommes... Il n'y a rien de pire que de passer d'une corporation à une autre, simplement parce qu'il faut bien manger tous les jours et que, même dans la capitale, on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche. Successivement garçon livreur dans une entreprise d'automobiles, employé d'hôtellerie, vendeur en chemiserie, puis commis dans une pharmacie, il se demandait sérieusement si ça allait durer encore longtemps, cette petite plaisanterie... C'est ainsi que, pour ne pas trop y penser, il se mit à chanter et que le Festival 1958 de la Chanson Française reconnut ses possibilités.

Il semble que Jean Philippe soit particulièrement attiré par les succès de films. Sans doute est-il un fervent adepte du cinéma et envisage-t-il de s'y produire un jour ? Ce ne serait pas là une mauvaise idée. Son physique s'y prêterait remarquablement et la tendresse latente contenue dans sa voix serait un avantage des plus appréciables. Il y a dans ses interprétations beaucoup de fraîcheur, une grande conviction créant un climat de douce intimité. Pour lui, comme pour beaucoup, se pose le problème des « bonnes » chansons qui constitueront un répertoire original à la mesure de ses ambitions et de ses moyens qui ne sont pas négligeables.

LE QUARTETTO RADAR
VOGUE DVEP 95.049.

Ils sont évidemment quatre, quatre qui veulent battre les records de Marino Marini, d'illustre mémoire, s'il n'est pas toujours de bon souvenir. Jeunes, décidés, d'une présentation impeccable, d'une élégance toute italienne, ils manifestent une conviction de bon aloi dans une mise en scène simpliste, mais qui n'est est pas moins efficace. Naturellement, comme dans toutes les formations de ce genre, chacun a sa fonction bien déterminée, d'amuser, de ténorino de charme, de basse jouant à être impressionante et il serait injuste de dévoiler une identité plutôt qu'une autre car l'ensemble a une telle homogénéité que le mérite appartient à tous. Donc ils s'appellent Radar. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être pour détecter les ondes nécessaires à toute réussite !

Le Quartetto Radar a eu une idée immédiatement apparente, celle qui consistait à se dire : « Pour faire quelque chose qui marche, basons-nous sur ce qui obtient du succès. Dans l'ordre d'idées qui nous intéresse il y a Marino Marini et... les Platters. Réalisons un habile compromis et nous aurons notre propre originalité ». C'était bien viser et, en toute justice, l'idée a été fort bien réalisée. Mais je crois que le Quartetto Radar pour ses débuts aurait dû ne pas présenter que des succès qui appartiennent à d'autres (« Come Prima Prima », « Cu-cu-rru-cu-cu », « Paloma », etc.). Avec de nouvelles chansons à leur mesure, ces quatre garçons pourraient nous faire une surprise de taille. Ils nous la réservent sans doute d'ailleurs.

SYDNEY BECHET-TEDDY BUCKNER
SWING LDM 30.094.

Princes régnants de la Nouvelle-Orléans, ont été réunis par les bons offices de la maison « Vogue » pour célébrer dignement le 20me anniversaire de la firme « Swing », Teddy Buckner, le « trompette de force », et Sydney Bechet, le « grand-papa galopant » du saxophone soprano. Ces deux belles figures du jazz le plus authentique, il n'est nul besoin de faire leur portrait, puisque, pour les spécialistes et les amateurs de musique syncopée, elles sont aussi légendaires et vénérées que le visage du Messie pour les chrétiens. Car c'est une véritable religion pour ses « fans » que le style New-Orléans et la présence des deux grands officiants Teddy et Sydney dans ce disque ajoute une reliure précieuse à un cher vieil évangile.

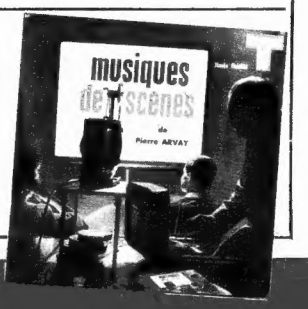
Réalisé à Knokke-Le-Zoute, le 7 juillet 1958, et à Cannes, le 10 juillet 1958, ce microsillon délirant est digne du plus pur enthousiasme. Je crois qu'il est la preuve formelle que les meilleurs musiciens quel que soit leur âge peuvent toujours se dépasser. Mis en compétition pour le meilleur motif et sans préméditation, Sydney Bechet et Teddy Buckner se livrent un duel en règle pour établir définitivement leur suprématie. Mais comment les départager ? D'autant que leurs « complices », Vic Dickenson, Sammy Price, Arvell Shaw, Roy Eldridge et J.C. Heard, ne s'en laissent nullement conter ! Arvell Shaw en particulier qui prend des « chorus » si violemment en force que l'enregistrement restitue le bruit de soufflet de forge produit par sa respiration. Roy Eldridge, trompette inventif, est assis aux drums et déploie une verve subtile et efficace des plus surprenantes.

MICROSUPPLEMENT : MUSIQUES DE SCENES.

Pour tous ceux qui aiment le cinéma et surtout pour les amateurs qui ont la possibilité de joindre le son à leur réalisations en 16 mm, ce disque apportera un accompagnement non seulement des plus ingénieux, mais aussi d'une grande qualité musicale. Un jeune chef d'orchestre-compositeur est responsable de ces 16 petites musiques de scènes d'inspirations différentes.

Il a nom Pierre Arvay. Son inspiration est originale, son écriture habile et ses orchestrations « sonnent » on ne peut plus agréablement. C'est une suite d'idées chantantes et l'on applaudit à chacune d'elles. Bravo à Teppaz, d'avoir eu le courage d'une semblable entreprise.

(TEPPAZ 301 artistique).



PORTRAIT EN HI (Haute) FI (Fidélité) DE CHARLES AZNAVOUR

Le dernier disque d'Aznavour : « C'est ça », Ducretet-Thomson 260 V 106, mais j'avoue une préférence pour son volume nº 3 (Ducretet-Thomson 260 V 056).

Quand il apparaît, petit, frêle, glacé de nuit dans son costume bleu, crispant ses lèvres sur l'obligation d'être là, solitaire, et d'avoir quelque chose à vous crier, n'est-ce pas que, chaleureusement, vous lui êtes déjà acquis ?

Et lorsque sa main droite plonge dans sa poche pour y dissimuler une poignée d'effroi tout au long de sa jambe nerveuse qui tressaille, n'êtes-vous pas depuis longtemps décidés à lui faire comprendre que rien ne lui arrivera de contraire, que toute une salle lui sera fraternelle et protectrice ?

Il est certain qu'un phénomène collectif d'assistance immédiate à une personne en danger se produit, lorsque Charles Aznavour paraît sur scène. S'il allait s'y noyer ?

Incontestablement, il bénéficie d'une sollicitude affective du public. Quand enfin sa main braque vers nous un index accusateur et libère le tonnerre des cuivres de l'orchestre, il suffit à sa voix désespérément tendue de voiler les paroles, pour pénétrer jusqu'à nos plus secrètes préoccupations.

Dès ce moment-là il peut tout se permettre, l'acceptation est totale, son combat devient le nôtre.

Contre quoi se bat-il ?

Contre lui d'abord, multipliant de tendres faiblesses, d'héroïques renoncements, subissant les contraintes propres aux possédés, à tous ceux qui ont l'amour à fleur de peau parce que l'étreignant en silence tout au fond de leur cœur.

Chez Aznavour il n'y a pas d'amour heureux, seulement des moments de passion pour pouvoir plus tard se faire des regrets.

Sa voix a dû se casser à force de hurler dans la solitude le nom mystérieux de l'Inconnue, de celle à qui l'on peut, l'on doit tout sacrifier de soi. Si la communication ardente a été coupée avant le mot bonheur, il en reste des poèmes dont la quête inquisitrice veut être un témoignage en faveur des bonnes intentions.

Charles Aznavour est beaucoup plus important qu'il n'en a l'air et les chansons.

Ce petit bonhomme chétif, malingre, trop blanc et trop noir, tourmenté de beauté, assoiffé d'idéal, gesticulant comme un insensé pour faire entendre sa voix — sa voix : cette perpétuelle trahison de tout ce qu'il a à dire, ce merveilleux moyen de toucher en surprenant des habitudes.

Il y a dans toute réussite quelque chose de troublant, de déconcertant, mais quelque chose de réconfortant aussi.

Celle d'Aznavour est logique. Son talent équilibre une apparence. On peut alors prêter foi à son personnage, car il est vrai, il existe, il est humainement nôtre.

Sans doute cette réussite se poursuivra-t-elle longtemps, épousant les mêmes à-coups que la vie personnelle et privée de Charles Aznavour.

Car cet auteur-interprète n'est pas un tricheur, il va cruellement tout au fond de l'angoisse pour en ramener le pire et le meilleur, mais toujours « sa » propre vérité, souvent proche de nos sensibilités.

Tant qu'Aznavour saura aussi véridiquement se raconter, son nom s'écrira « Succès » aux fronts pourtant changeants et versatiles des grands music-halls sous le néon.

J. M.

POUR LA SEMAINE
du 23 au 30 janvier 1959

POUR RÉUSSIR, COMMENT VOUS CONDUIRE?

par F. VERMEULEN.

GUIDE ASTROLOGIQUE

permettant à chacun de traverser sans encombre les moments difficiles et de profiter largement des influences bénéfiques car les astres inclinent mais ne forcent pas.

SIGNE	SANTE	SENTIMENTS	OCCUPATIONS
LES PRIVILEGIES	Les périodes diffic. pr les natifs des 17, 18 et 19 févr. sont termin.	Pour les naissances des 25 au 27 décembre, solides satisfactions.	Début d'une bonne période pour les natifs des 21 au 23 décembre.
LES MOINS CHANCEUX	Il y a lieu de ne pas se négliger pr les nat. des 27 au 29 septembre.	Espoirs de cette semaine déçus pr les natifs des 17 au 19 février.	Grande prudence recommandée aux natifs des 27 au 29 décembre.
BELIER 21 mars - 20 avril	Pour certains, quelques bains de pieds seraient utiles pour améliorer la circulation sanguine.	En voulant trop bien faire, vous pourriez commettre une gaffe, restez et soyez très naturel.	Si vous êtes indécis, laissez passer paisiblement cette semaine et solution vers la fin.
TAUREAU 21 avril - 20 mai	Tisane de verveine conseillée ; ne vous fatiguez pas trop, le système glandulaire est mal équilibré.	Il faut savoir compr. et sélect. vos amis. Vous aurez l'occas. d'avoir des preuves de leur sincérité.	Les ennuis possibles de cette semaine ne doivent vous retard. en rien, vs arriv. à ce que vs désirez.
GEMEAUX 21 mai - 20 juin	Votre assimilation est un peu perturbée, n'y ajoutez pas de nouvelles causes. Faites de long. nuits.	On vous demandera des preuves de votre bonne foi et de votre sincérité, car il y a méfiance.	Quelques entraves sont à prévoir avant d'arriver aux transformat. que vous croyez devoir faire.
CANCER 21 juin - 20 juillet	Le foie est à ménager, l'alimentation à base de viande grillée et riz à l'eau est conseillé.	Il ne faut ni confondre ni mélanger les amitiés et l'argent, vous le regretteriez trop par après.	Ne faites pas de dépenses qui s'avéreraient par après très peu nécessaires.
LION 21 juillet - 20 août	Prenez l'air plus que d'habitude, pour vous prémunir contre un excès de nervosité.	Ce n'est pas cette semaine qu'il faut v. attendre à de nombr. déclarat., ne pas en faire non plus.	Renversement possible dans une situation, mais ce n'est pas vous qui devriez la provoquer.
VIERGE 21 août - 20 septembre	Se méfier des infections possibles; en arrêter les effets le plus vite possible en restant au chaud.	Mettez plus de compréhensions dans vos amitiés et persistez dans cette voie.	Des possibilités offertes, mais ne pas être trop indépendant dans les transactions.
BALANCE 21 septembre - 20 octobre	La fatigue cérébrale indique un peu de dérèglement intestinal et rénal. Prenez l'air.	Après mardi, créer et apprécier une atmosphère de détente ; avant, patientez.	Ne soyez pas cassant, il vous faudra faire preuve de diplomatie, quoi que cela puisse vous coûter.
SCORPION 21 octobre - 20 novembre	Tendance nettement marquée à une rétention de déchets. Evitez paresse intest., camomille sauv.	Vous pourriez agir injustement, mais aussitôt que vous êtes conscient, rectifiez votre attitude.	Réfléchissez sérieusement dans le sens qui vous est utile et raisonnable.
SAGITTAIRE 21 novembre - 20 décembre	Donnez-vous, avant chaque repas, une dizaine de min. de détente. Vos possibilités seront meilleures.	Il ne faut pas douter de votre chance, elle n'est pas toujours où nous croyons la situer.	Votre bon sens vous dirigera et vous permettra d'arriver, malgré de gros obstacles.
CAPRICORNE 21 décembre - 20 janvier	Alimentez-vous convenablement, des négligences dans ce domaine se paient tôt ou tard.	Semaine qui pose des bases très solides sur lesquelles vous pourrez construire vers fin d'année.	Ne rien contrecarrer par un excès de méfiance, le succès peut être facilité par des amis.
VERSEAU 21 janvier - 20 février	N'exagérez ni dans un sens ni dans l'autre. Travail et repos doivent être bien répartis.	N'agissez pas suivant vos impulsions, vous détruiriez ce que vous voulez conserver.	Vous aurez tendance à agir de façon irréfléchie. Méfiez-vous car mieux vaut tenir que courir.
POISSONS 21 février - 20 mars	Faites une cure d'air pour désintoxiquer votre organisme. Vous en avez besoin.	Ce n'est que jeudi que vous serez tout à fait apaisé ; le calme revient autour de vous.	Prudence dans les questions financières, ne prenez pas vos décisions dans ce domaine mardi.

VOTRE CHANCE AU JOUR LE JOUR

VENDREDI 30 : Journée très inharmonique.

Sentimentalement : Fém. : Peu de chance, soyez très raisonnable. Masc. : Contentez-vous de très peu.

SAMEDI 31 : Meilleure ambiance, mais une petite fausse note est possible.

Sentimentalement : Fém. : Ne parlez pas inconsidérément. Masc. : Il n'y a pas que vos affaires qui sont importantes.

DIMANCHE 1 : W. E. très réussi pour beaucoup d'entre nous.

Sentimentalement : Fém. : Une agréable satisfaction est à votre portée, savourez-la. Masc. : Vous pouvez encore améliorer l'ambiance.

LUNDI 2 : Tranquillité plus rassurée.

Sentimentalement : Fém. : Votre union devient plus solide. Masc. : Faites preuve de fidélité.

MARDI 3 : Atmosphère bouleversante ; ne soyez pas violent.

Sentimentalement : Fém. : Le moment n'est pas propice aux explications. Masc. : Faites preuve de patience.

MERCREDI 4 : Ne vous occupez que de choses importantes.

Sentimentalement : Fém. : Journée neutre. Masc. : L'ambiance s'améliore.

JEUDI 5 : Très bonne journée dans tous les domaines.

Sentimentalement : S'il y a lieu c'est le moment des reconciliations. Masc. : Journée qui peut être heureuse.

BON GRATUIT

Avec 5 bons, votre date de naissance et une enveloppe timbrée à votre adresse, nous répondrons à une question posée par vous, concernant : santé, sentiments ou occupations. Adressez vos bons à « Ciné-Revue », pour la France, 73, Champs-Elysées, Paris ; pour la Belgique, 5, rue de Danemark, Bruxelles 6.

Ecrivez-vous comme... VIRGINIA Mc KENNA

Good wishes
Virginia McKenna

« On a tort de dire que l'Amour est aveugle ; la vérité est que l'Amour est indifférent à des défauts ou a des faiblesses qu'il voit fort bien, s'il croit trouver dans un être ce qui lui importe plus que tout, et qui, souvent, est indéfinissable. »
(André Maurois : « Climats ».)

C'est bien là que réside le mal : dans ce qui est indéfinissable, et, partant, extrêmement flou et subjectif. Il n'en reste pas moins évident que bâtir une vie, une union, une association, sur ce qui est « indéfinissable » est une erreur fondamentale qui se paye par des regrets stériles, des déchirements, des larmes et, parfois, par le drame. Il est assez curieux de constater combien le « problème humain » reste étranger à beaucoup d'entre nous, alors que, partout, les idées générales s'amplifient et vont de pair avec le développement incessant des techniques nouvelles, du confort, de la santé, de l'assurance du lendemain. Une assurance ? Pourquoi n'en prendriez-vous pas une dans le domaine des relations humaines ?

On parle de plus en plus de téléscripteur, de téléguidage, de télécommunication, de télévision. Mais n'oubliez pas qu'il est possible de dresser un « téléportrait psychologique » sur la base d'une écriture ! Et qu'un diagnostic psychologique peut guider votre comportement social ou vos réactions, par une meilleure connaissance d'autrui, de son caractère, de ses buts ou de sa valeur humaine...

Comment aborderez-vous une correspondante dont l'écriture (assez sèche, souvent anguleuse, inclinée vers la droite et moyennement liée) et le visage triangulaire, correspondent au type « Virginia » ?

Il faut tout d'abord noter que vous avez affaire à une émotive, à nervosité physique et mentale, ayant un tour d'esprit empreint de curiosité critique, de subjectivité, d'intuition. Elle est très certainement subtile et adroite, observatrice, fine et débrouillarde, envieuse et parfois agitée. Ne comptez pas ici sur la passivité réceptive, sur la douceur ou sur l'indécision ! Au contraire, si vous êtes un « mou », vous serez guidé de main de maître, et les décisions vous échapperont !

Dans vos relations avec des personnes de ce type, veillez à parler de **leur** idéal, à ne pas blesser **leur** susceptibilité. Vous pouvez les conseiller, mais agissez alors avec adresse, en y mettant les formes. Leur volonté est normale : vous pouvez donc avoir une action sur cette volonté, à condition de ne pas créer de heurts, à ne pas attaquer de face !

Et, surtout, visez au cœur !

R. BEFFORT,
Graphologue dipl. I.O.Br.

A mes correspondantes et correspondants, je signale qu'il est utile de répéter leur adresse sur les documents soumis à l'examen gratuit.

Analyse graphologique gratuite

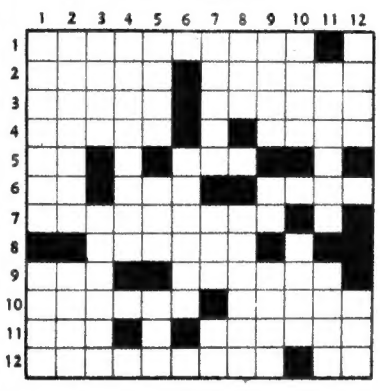
Pour obtenir une analyse graphologique gratuite, il vous suffira d'envoyer — pour la France, à « Ciné-Revue », 73, Champs-Elysées, Paris ; pour la Belgique, à « Ciné-Revue », 5 rue de Danemark, Bruxelles 6 :

1. **CINQ BONS CONSECUTIFS** à découper au bas de cette rubrique ;
2. Un spécimen d'écriture, l'âge et le sexe du sujet à analyser ;
3. Une enveloppe affranchie portant vos nom et adresse.

L'analyse graphologique vous sera retournée gratuitement et confidentiellement en même temps que les documents que vous nous aurez envoyés. Cette analyse peut vous concerner personnellement ou se rapporter à l'écriture d'un tiers.

Les mots croisés de « Ciné-Revue »

par MADELEINE



PROBLEME N° 492 :

HORIZONTALEMENT : 1. Amie du prince Orsini. 2. Un des premiers personnages de Gina Lollobrigida. — Nous coupa un jour l'essence. 3. Poète romantique anglais. — Empereur romain ou espace musical. 4. Anagramme : placée. — Département français. 5. Exclamation de Marius. — Auto allemande à moteur deux-temps. 6. Pronom personnel. — Lollo la fait à Montand dans un film de Dassin. — Qui déraillent. 7. Belle héroïne incarnée par Gina Lollobrigida. 8. Pays où des femmes blanches sont encore esclaves. 9. Lieu où l'on boit. — Ile chère à Sapho. 10. Jeanne Moreau en est une fascinante dans « Les Amants ». — Cette comtesse écrivit pour les petites filles. 11. Menu rayon. — Fléau asiatique. 12. Selon saint Cayatte, nous en sommes tous. — Diminutif très américain d'un prénom masculin.

VERTICALEMENT : 1. Nouveau personnage de B.B. — Vamp d'avant-hier prénommée Theda. 2. Ces champs sont la vitrine de Paris. — Tas. 3. Y en aura-t-il une lourde après le franc de Gaulle ? — On l'admire où on s'y enlise. 4. Introduire (un virus) dans l'organisme. 5. Demi-mondaine de Zola et Christian-Jaque. — Ville située au pied des Dolomites. — Amas. 6. Est-ce lui qui inventa B.B. ? 7. Vedette féminine française au pur visage qui la fait aimée. — Koestler consacra un livre à celle de la terre. — Coupe en deux. 8. Lamartine le chanta. — Œuvre d'art au trait. 9. Témoigne. — Note. — Jean Simmons fut cette « young..... ». 10. Personnage biblique. — Magistrat vénitien. 11. Chef-lieu de l'Eure. — Rivière luxembourgeoise. 12. Il n'en faut pas trop dans le sang sous peine de mort. — Skelton.

SOLUTION DU PROBLEME N° 491 :

CINÉ REVUE

SOCIETE ANONYME
Directeur-Rédacteur en Chef : J. v. COTTOM
Administrateur-Délégué : J. LEEMPOEL

Le Magazine International du Cinéma

REDACTION
ADMINISTRATION : 5, rue de Danemark, BRUXELLES 6
Tél. 37.04.37-38.10.44
C.C.P. 2723.95

ABONNEMENTS : BELGIQUE
3 mois 120 fr. b.
6 mois 215 fr. b.
1 an 425 fr. b.
CONGO
6 mois 250 fr. b.
1 an 455 fr. b.
AUTRES PAYS (excepté la France)
6 mois 273 fr. b.
1 an 475 fr. b.

FRANCE
REDACTION : 73, Champs-Elysées, PARIS — Téléphone : Elysées 95.08.

ABONNEMENTS :
6 mois 1.650 fr fr. 1 an 3.300 fr fr.
AUTRES PAYS
6 mois 2.150 fr fr. 1 an 4.100 fr fr.
Tous les paiements doivent être effectués aux : Editions Du Hennin, 217, rue Saint-Honoré, Paris 1er
C.C.P. : PARIS 1451-01
Téléph. : Opéra 64-33
AVIS IMPORTANT : Nous prions nos abonnés d'indiquer très lisiblement sur leur talon de versement leurs nom et adresse, et de SPECIFIER que l'abonnement est destiné à « CINE-REVUE ».

Les articles, informations et photos paraissant dans « Ciné-Revue » sont protégés par copyright et ne peuvent être reproduits ou traduits, même partiellement, sans autorisation. Il est strictement interdit d'utiliser ce magazine à des fins de location.

Tirage authentifié par OJD DIFFUSION-PRESSE et OFADI Février 1956

Imprimerie A.S.A.R., 13, rue Jean Morjau, Bruxelles 7.
Dir. Gén. de l'Imprimerie : Léon Cavadino, 200, avenue de Messidor, Bruxelles 18 (Belgique). IMPRIME EN BELGIQUE
Couverture en couleurs par Imprimerie-Héliogravure C. Van Cortenbergh, s.p.r.l., 290-292, av. Van Volxem, Bruxelles 19.

CINÉ TELE-REVUE

Paraît tous les vendredis

39e ANNÉE
No 5
30 JANVIER
1959

France 70 fr. fr.
Belgique 10 fr. b.
Suisse 0,90 fr. s.
Italie 150 lires
Hollande 1 florin
Gr.-Bretagne 2/-
Canada 20 cts
U. S. A. 35 cts

Dans ce numéro :

ROBERT WAGNER : la confession d'un jeune marié

ROBERT WAGNER
vedette de
« L'AMOUR ET LA GUERRE »
(Kodachrome 20th. Century Fox.